

D<sup>r</sup> MATHOT



Les Familieries  
à la Salle de Garde

DESSINS

DE

A. COLLOMBAR



Gravure J. MAÏE

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES

Place de l'École de Médecine

4, Rue Antoine-Dubois, 4

FA 2007

4789

LES FUMISTERIES  
A LA SALLE DE GARDE

D<sup>r</sup> MATHOT



Les *Fumisteries*  
à la *Salle de Garde*

DESSINS  
DE

A. COLLOMBAR



Gravure J. MAUJE

PARIS  
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES

Place de l'École de Médecine  
4, Rue Antoine-Dubois, 4

<http://www.leplaisirdesdieux.fr>

## PRÉFACE

---

Ce serait une mauvaise fumisterie que de faire précéder ces fumisteries d'une préface, bien que les plus illustres princes de la science contemporaine se soient disputé l'honneur de nous présenter au public. Nous avons refusé cette offre pour n'avoir pas à faire de jaloux en choisissant parmi les nombreuses préfaces que les Maîtres de toutes les Facultés, anciens internes des hôpitaux de Paris, nous ont obligeamment offertes.

Nous savons, qu'en réunissant et en publiant une série d'articles dont la plupart ont paru dans un journal connu de tous nos confrères « *le Correspondant médical* » nous nous exposons au

grave reproche, pour quelqu'un appartenant à une profession aussi grave, de n'être que des *fumistes*!

Mais nous avons une excuse qui attirera sur nous l'indulgence de nos confrères et de nos collègues. Cette excuse pourrait se développer en une suite de très hautes visées philosophiques — autre fumisterie que nous éviterons. Disons seulement ceci :

Nul plus que le médecin n'a besoin de gaieté — pour lui d'abord, car un médecin gai est un meilleur guérisseur qu'un mélancolique — pour ses clients surtout car, selon l'ingénieuse remarque de notre vieux confrère Ambroise Paré « *les joyeux guarissent tousjours* » Les auteurs de cette plaquette seront heureux s'ils apprennent qu'ils ont atteint leur but sans prétention : faire sourire quelques-uns de ceux qui exercent une profession où la gaieté devient si rare !

Dans ce cas, c'est à l'aimable obligation de M. Dalloz et à son humoristique dessinateur, M. Collombar, qu'en reviendra tout le mérite. Nous souhaitons que cette modeste plaquette devienne un volume, grâce à la sympathique collabo-

ration d'anciens collègues d'internat qui voudront bien, nous l'espérons, envoyer leur part de gaieté en nous racontant les fumisteries inédites des salles de garde où ils ont été jeunes, gais et spirituels — N'est-ce pas là, déjà une excellente façon de se montrer bien français et patriotes sans vanité ?

D<sup>r</sup> MATHOT.

# La Fumisterie

A LA

## Salle de Garde

---

« Certains médecins, en vous tâtant le pouls, ont une façon de vous prendre la main, qui semble tout de suite vous guider vers un monde meilleur ».

LE MICR-TERRIEUX.

LE D<sup>r</sup> Eiffer a entretenu les lecteurs du *Correspondant Médical* de la Caricature à la Salle de Garde ; ce n'est pas la seule manifestation de l'esprit et de la joyeuse humeur de nos confrères les internes des hôpitaux... les plus rigolos du Quartier Latin, comme le chantait Polaire aux Ambassadeurs. La fumisterie n'est pas du reste ce qu'un vain peuple pense, une pure blague, un moyen de rire un instant aux dépens d'autrui. Le fameux Sapeck, de si joyeuse mémoire, suffirait à démontrer le contraire, sans parler du surprenant Lemice-Terrieux et du regretté corniste impérial, Vivier. La fumisterie est presque un art, une expérimentation psychologique, un procédé spirituel, de mettre en lumière et de tourner en ridicule les vanités bouffonnes de quelques-uns, ou de crever le ballon gonflé du vent d'une

majesté pédante des pontifs de la médecine. C'est encore le moyen ingénieux de lutter, souvent victorieusement, contre les règlements d'une administration tatilonne et routinière (1). Enfin, la fu-



La visite des professeurs anglais.

misterie est fille de la traditionnelle gaité gauloise, battant en brèche l'invasion du pédantisme et du pessimisme allemand et, à ce titre, elle mérite l'estime de tous... même celle des gens graves.

(1) Nous parlons d'un lointain passé, car chacun sait que l'administration de l'Assistance publique est maintenant l'objet d'une admiration aussi intense qu'universelle.

Nous avons tous, dans un coin de notre mémoire, un aimable souvenir, tout parfumé d'hilarante jeunesse, qui nous fait sourire au milieu des graves préoccupations de la pratique médicale. Aujourd'hui encore, plus d'un grave professeur de la Faculté se souvient, en riant, d'une bonne farce de la Salle de Garde, et se plaît même à la raconter *inter pocula*, pour se distraire des lourds soucis professionnels.

Tel qui, maintenant agrégé sévère, fait trembler les malheureux candidats, pâles d'émotion, derrière le tapis vert, fut jadis, aux folles années d'internat, un dilettante en l'art de fumister ses collègues ou le directeur de l'hôpital, cette inoffensive bête noire des médecins. On serait bien surpris, dans la jeune génération, si on mettait la signature au-dessous des grosses farces classiques, dont la tradition nous a rapporté le fidèle souvenir. Qui croirait, par exemple, qu'un de nos plus brillants agrégés fût l'auteur de la plaisanterie suivante : deux professeurs célèbres étaient venus tout exprès de Londres pour visiter le service du fameux clinicien Mil... (2), bien connu, même outre-Manche. Mil... était absent ; ils font passer leur carte au déjà brillant B..., alors son interne.

B..., remplaçant son chef, faisait la visite, accompagné d'une phalange d'élèves et de médecins de quartier qui appréciaient ses cliniques presque autant que celles du chef de service. On introduit les deux étrangers de marque..., salutations si empreintes de gravité de part et d'autre que, pas un

(2) Il ne s'agit pas de Milon de Crotoné, l'inventeur des bas qui portent son nom.

http://www.leplaisirdesdileux.fr

instant, nos deux célébrités, qui ne connaissaient Mil... que de nom, ne doutent qu'ils soient en sa



B... prend congé des professeurs anglais

présence, B... s'aperçoit de leur erreur, mais loin de les en dissuader, il continue la visite, étourdis-

sant de brillants aperçus, d'anecdotes spirituelles, savant, amusant déjà, comme nous le connaissons tous. Puis, la visite terminée, quand sur le seuil de la salle, les deux étrangers, pleins d'admiration, s'approchent pour féliciter celui qu'ils prennent pour le célèbre clinicien..., l'interne B... saute à califourchon sur la rampe de l'escalier et disparaît à leurs yeux ébaubis... Il fallut du temps pour leur



Je ne l'ai pas fait parce que tu ne me l'as pas dit.

démontrer que l'interne n'était pas le chef, et que le chef n'était pas un peu cérébralement détraqué.

L'accoucheur distingué des hôpitaux, dont nous connaissons tous les livres, se souvient-il du pari fameux fait par lui à la Salle de Garde, où il affirmait pouvoir diagnostiquer la position exacte du

*ſætus, sans autre moyen que la seule auscultation des battements du cœur ſætaux et sans même toucher la femme?* (O de Paul où es-tu?) Pari qu'il perdit en diagnostiquant une grossesse à terme chez une femme sur laquelle on aurait pratiqué l'hystérectomie totale, et grâce au tic-tac d'une montre introduite dans le vagin et d'un sac de caoutchouc sous la couverture d'icelle.

Remontons plus loin dans l'histoire de la fumisterie.

Le célèbre chirurgien Jobert de Lamballe (1), passait pour un bourru inabordable, désagréable pour ses élèves. Ses internes avaient la vie dure et redoutaient ses terribles sorties.

Un jour, un nouvel interne entre dans son service; on est obligé de l'appeler au moment de la visite.

— Monsieur, dit Jobert, j'exige que mes internes soient présents à huit heures dans mon service!

— C'est bien, monsieur, on y sera.

Quelques jours après, le chirurgien qui avait à faire une opération en ville, arriva une demi-heure plus tôt et fit appeler son interne. Celui-ci vient, tire sa montre et dit: « Il est sept heures et demie, je vais me recoucher!... dans une demi-heure je serai à vos ordres. »

On s'attendait à un orage. Jobert se prit à rire et fut désarmé.

Dans un moment de ces terribles colères, le même chirurgien tutoya son interne. Le lendemain

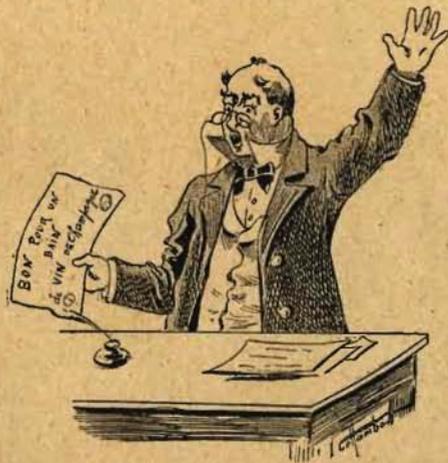
(1) *Lamballe* existe (bien que Jobert n'y soit pas né), contrairement à « *La Tourette* », qui ne figure dans aucune géographie, sauf dans celle des circonvolutions cérébrales de son auteur! Dans Molière, nous avons déjà *Monsieur de l'Île*.

il lui faisait une objection sur son service, l'interne lui répondit:

— Je ne l'ai pas fait, parce que *tu* ne me l'as pas dit.

— *Tu* !!... à qui croyez-vous donc parler?

— A toi !... tu m'as tutoyé hier... ça ne te plaît



Tête du directeur.

plus aujourd'hui, j'en suis fâché, mais il faudra t'y habituer.

Le chirurgien Gillette se mettait aussi dans de violentes colères. Un de ses internes, son collègue aujourd'hui, au moment où l'orage allait éclater, voyant son chef devenir rouge et sa face se congestionner, avait le don de détourner la tempête en le

prévenant ainsi : « Gillette, ta préparate se gonfle, tu vas te f..... en colère ». Et Gillette riait.

Le fameux Grisolle était très minutieux dans son service, il voulait que tous les papiers fussent signés par lui. Un jour son interne, à la fin de la visite, glisse parmi les bons à signer un bon ainsi libellé : « Bon pour un bain de vin de Champagne. » Grisolle le signe sans s'en apercevoir... Le bon, suivant la filière administrative, arrive sous les yeux du Directeur de l'Assistance publique qui sursaute... Il y eut échange de lettres entre le professeur et le directeur et les différents bureaux pendant 15 jours... On en parle encore dans l'entourage de M. le Dr Napias !!

La fumisterie analogue fut faite à X..., chef de clinique. Connue pour sa laideur, un interne malicieux fit signer au professeur un bon administratif ainsi conçu : « Bon pour une tête artificielle pour M. le chef de clinique ». Le bon fut transmis à l'Assistance



Le directeur passait des nuits blanches.

publique avec un cachet du Directeur de l'hôpital qui, lui non plus, n'avait pas lu ; le directeur général, en un jour d'esprit, ajouta : « Refusé pour cause de non urgence ! ».

Quelques internes se souviennent encore de la mauvaise plaisanterie faite à leur collègue X..., qui se vantait toujours d'être au mieux avec le pro-



Le naïf directeur.

fesseur Z... Un collègue fumiste rédige de sa plus belle main sur une carte dudit professeur, un mot invitant X... à dîner pour le lendemain et l'envoie par la poste. X..., passe son habit et se rend à l'heure dite chez le professeur qui, très surpris de sa visite prolongée, se demande quand il se retirera...; de son côté, l'interne attend avec impa-

tience l'heure du diner... jusqu'au moment où tout s'explique, et Z... jure un peu tard qu'on ne l'y reprendrait plus à se vanter de ses hautes relations. Depuis il allait toujours s'informer auprès du domestique du professeur, s'il y avait une invitation à diner pour le soir, quand il en recevait une dans la journée. On en a ri pendant longtemps.

Maisonneuve pour qui il n'était plus guère d'opération impossible, était d'une telle hardiesse, qu'il motiva un jour cette demande fumiste de la part de son interne, après une opération :

— « Monsieur, quelle est la moitié du malade qu'il faut reporter dans son lit? ».

Les internes sont souvent en mauvaise intelligence avec le directeur. On se souvient de ce toujours spirituel B... qui, pendant la nuit, écrivait sur tous les murs de l'hôpital, en lettres énormes : « Le directeur est un c...! » (1) et en dessous, en lettres microscopiques « et B... n'est qu'un cochon! ». Le lendemain matin, affectant un visage encoléré, il entra en coup de vent chez le pauvre directeur, réclamant justice contre l'insolent anonyme qui se permettait de pareilles grossièretés. Le naïf directeur se laissait conduire devant le corps du délit et ne trouvait rien de mieux, pour calmer la grande colère de B..., que de lui faire remarquer que lui aussi, *le Directeur*, était encore plus maltraité que l'interne, *puisque les lettres étaient plus grosses!* B... n'en réclamait pas moins une enquête, et l'on voyait le malheureux directeur

(1) L'estime dans laquelle nous tenons M. le sénateur Bé-ranger, s'oppose à ce que nous indiquions le terme de basse gynécologie dont la première lettre suffira à tous les lecteurs, toujours prêts à saisir l'esprit... de la lettre.

passer des nuits blanches pour essayer de surprendre l'insulteur anonyme en flagrant délit. Inutile d'ajouter que malgré ses recherches, il ne le découvrit jamais.

On parle encore de ce malheureux cheval que les internes de l'hôpital Beaujon avaient fait monter, pendant la nuit, jusque dans la salle de garde et, du même B... allant se plaindre au directeur stupéfait, de ce que l'on prenait la *Salle de Garde pour une écurie!* Le cheval se refusa obstinément à descendre, malgré les objurgations du directeur...; il fallut démolir tout un pan de mur et user d'un treuil pour faire descendre la pauvre bête (je parle du cheval) par la fenêtre.

On pourrait remplir tout un volume d'anecdotes de ce genre... Il paraît même qu'il existe de par le monde des anciens internes, un « *Traité de la fumisterie théorique et pratique...* » à l'état manuscrit. Nous ne fermons pas la liste et nous prions même nos confrères de nous envoyer de quoi l'allonger!



LA fumisterie est souvent une arme légitime contre les tracasseries administratives qu'un directeur d'hôpital, trop fidèle aux règlements surannés, veut faire subir aux internes. D'un côté, des jeunes gens très indépendants, de l'autre un bureaucrate vieilli dans les principes... cela ne peut guère s'accorder (1).

A la Pitié, (il y a de cela nombre d'années), existait un directeur très jaloux de son autorité. Un beau matin, il proclama un ordre du jour par lequel il défendit aux internes de recevoir d'urgence à moins d'établir sur le bulletin d'entrée le diagnostic *précis* de la maladie. Grand vacarme à la salle de garde, on vocifère contre la grotesque prétention du bureaucrate qu'on conspue. On tint conseil et émit l'avis suivant: puisque le directeur exige un diagnostic précis, qu'il soit convenu que ce diagnostic soit extravagant et uniforme. — A partir de ce moment tous les bulletins des malades admis d'urgence portaient les entrants nouveaux comme: *anencéphales*.

Le brave directeur qui lisait tous les bulletins se

(1). Depuis, l'administration a bien changé! les directeurs savent tous le grec et les « *trainglots* » comme les désignait jadis si spirituellement M. Payron, dans un banquet médical de médecins, sont à l'abri de toute critique comme de toute fumisterie analogue à celle que nous contons ici.

rengeait. Voici ce que c'est que d'exiger de l'exactitude de ces messieurs! Ils recevaient des anencéphales, sans s'en douter; ils étiquetaient leurs malades: pneumonie, rhumatismes... et les malades entraient sans qu'on reconnut la maladie. Quel progrès j'imprime à la science!...

Mais bientôt l'autocrate fut saisi d'effroi.

Toujours les anencéphales, c'est une épouvantable épidémie qui sévit sur Paris! Il convoqua ses subalternes et leur ordonna de prendre les mesures prophylactiques les plus sévères afin d'éviter la terrible maladie... L'épidémie suivait son cours, les registres de l'hôpital étaient encombrés d'anencéphales. Quand un statisticien de l'administration compulsait lesdits registres:

Philippe Comtois, maçon, 65 ans, anencéphale.

Marie Pegamoide, blanchisseuse, 30 ans, anencéphale.

Il en compta cent trente. Effaré, il courut chez le directeur de la Pitié et eut avec lui une conférence qui plongea ce dernier dans une rage épouvantable, il se crut mystifié et bondit avenue Victoria; d'où un orage administratif fondit sur la tête de l'interne qui s'en moqua.

A partir de ce moment les internes de la Pitié purent, comme par le passé, délivrer des billets d'entrée avec cette simple mention: *fièvre*, s'il s'agissait d'un malade médical, ou *blessure*, s'il s'agissait d'une entrée au service de chirurgie.

Cette anecdote, racontée spirituellement dans un vieux numéro de l'*Evénement* où je la découpe, et dans lequel le Dr Joulin, accoucheur et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, ré-

digeait des causeries (1), me fait souvenir de cette autre analogie que je lis dans le dernier volume de ce merveilleux Journal des Goncourt, cette vivante encyclopédie des anecdotes littéraires du XIX<sup>e</sup> Siècle.

« Mercredi 22 août (1894)...

« Un moment, comme on parlait du peu de sérieux des travaux de statistique, Pichot affirme en riant que les statisticiens recueillaient sérieusement des blagues, comme celle qu'il faisait, quand il était dans le service de la *Clinique des Enfants*, et qu'à propos de mort d'enfants de quatre à cinq jours, il inscrivait: « Mort du dégoût de la vie, mort du spleen » (2).

Les ancêtres de l'internat nous disent que



Quel progrès j'imprime à la science!

(1) Un certain nombre de ces fines chroniques du Dr Joulin ont été réunies dans un volume devenu très rare publié, chez Dentu.

(2) Journal des Goncourt (Mémoires de la Vie littéraire, Tome IX) 1892-1895). — Charpentier, éditeur.

Dr Jean Joseph Joulin

dans les derniers temps de sa vie, l'illustre Cruveilhier était légèrement... somnolent, et que souvent, quand il présidait la Société Anatomique, dont il était fondateur, il se laissait aller,



Une épouvantable épidémie sévit dans Paris.

pendant les communications et les présentations des pièces provenant des nécropsies d'hôpital, à un doux sommeil. Parfois, en se réveillant, légèrement étourdi, il demandait à l'interne qui venait de présenter à la Société un cœur ou un foie

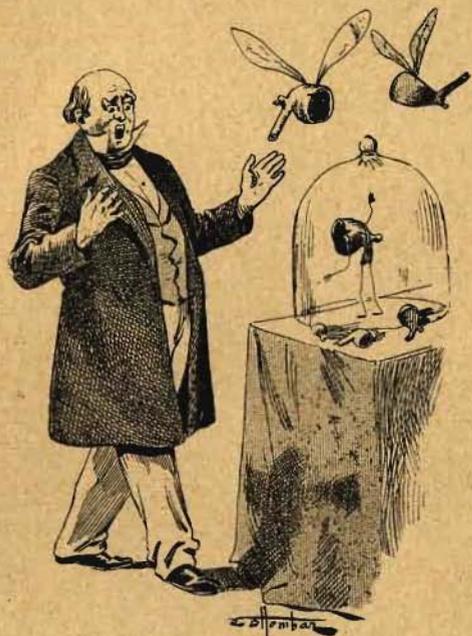
curieux conservé dans l'alcool... « Et le malade, comment va-t-il ? »

*Se non è vero è bene trovato!* Mais revenons à nos moutons.

Si on observait toutes les règles du règlement nosocomial, les recherches scientifiques seraient presque impossibles dans les hôpitaux, les autopsies impraticables, les corps étant réclamés. Un directeur ayant voulu interdire les autopsies, on prit à la salle de garde une décision fumiste. Tous les bulletins de décès portèrent : *souçons d'empoisonnement*. En pareil cas, l'autopsie est de rigueur et doit être faite en présence du directeur et du commissaire de police. L'infortuné directeur en était réduit à passer son existence dans la salle des morts.

Quelques aînés se souviennent encore d'un malheureux directeur de Saint-Antoine, qu'on manqua de rendre fou en le poursuivant de plaisanteries toujours nouvelles et souvent bien cruelles. Passionné pour les tulipes, il en entretenait avec amour une superbe collection qu'il montrait avec orgueil. Un beau matin quelle ne fut pas sa stupéfaction, en trouvant sous les cloches qui protégeaient les précieux bulbes, une collection de vieux brûlegueules bien culottés au lieu et en place de ses chères tulipes. C'est encore à lui que P..., pendant la nuit, murait sa porte avec un amas de briques qui attendaient une toute autre destination. Ce même P... avait la douce manie d'appliquer des appareils plâtrés, pendant la nuit, à... la cloche d'entrée, qui sert à avertir de l'arrivée des différents chefs de service. Le lendemain, tout le service de l'hôpital était désorganisé faute des avertis-

sements réglementaires, jusqu'au moment où la pauvre cloche était délivrée de l'appareil à fracture



Tulipes changées en brûle-gueules.

qui la rendait aphone... opération qui était très laborieuse.

D'après les vieux règlements des hôpitaux de Paris, l'interne n'avait pas le droit de pénétrer dans

le service dont il était chargé sans être accompagné du directeur de l'établissement en personne. C'est encore ainsi qu'en vertu d'un règlement trop étroit, tout décès survenu dans une salle devait être constaté immédiatement par l'interne de garde et en



Monsieur le Directeur, c'est la décomposition. Attendez.

présence du directeur. Inutile de dire que ces règlements ne sont jamais appliqués à la satisfaction de tous. Un jour, le directeur d'un grand hôpital central refuse à une gracieuse invitée de la salle de garde de pénétrer dans l'hôpital sous prétexte que,

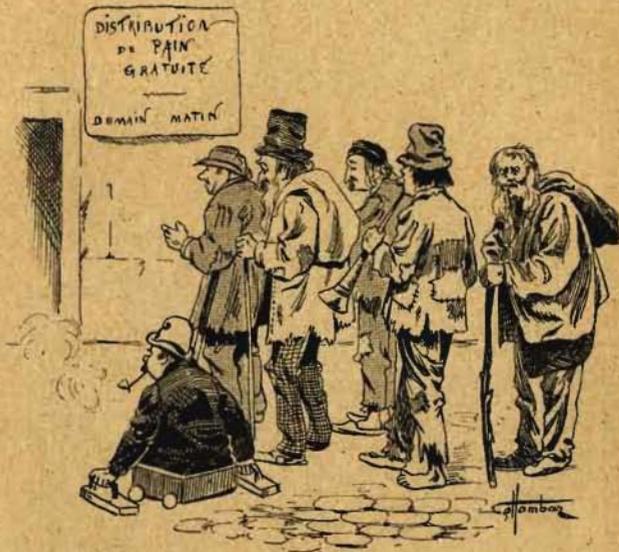
d'après le règlement, les femmes n'ont droit d'entrée que les jours réglementaires de visite pour les malades. Grand émoi parmi les internes — on jura de se venger. Appliquant de leur côté le règlement,



Qui est-ce qui crie ainsi ?

chaque fois qu'il se produisait un décès dans la nuit, l'interne de garde ne manquait pas de faire réveiller le pauvre directeur. Les nuits de ce dernier furent si agitées, qu'il jura bien de laisser entrer désormais tous les invités de Messieurs les in-

ternes, fussent-ils enjuponnés. La paix fut signée. Ceci se passait avant l'admission des femmes à l'internat. Un aîné, plus traître encore, poussa la plaisan-



Le lendemain une foule de tous les malheureux du quartier...

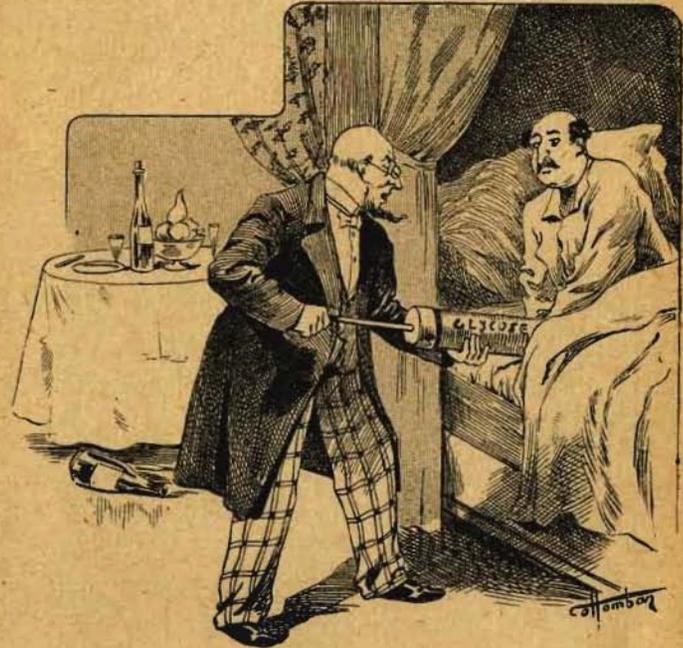
terie plus loin. Une nuit, une froide nuit d'hiver, il est prévenu qu'un décès vient de se produire ; il fait immédiatement réveiller le directeur — le directeur, transi et grelottant, arrive au lit du mort. L'interne de garde lui explique qu'il va constater

le décès et l'invite à s'asseoir, prenant lui-même un siège, puis reste immobile, impassible, muet, les yeux fixés sur le cadavre. Au bout de quelques minutes, le directeur s'impatiente... « Monsieur, vous m'avez fait déranger pour constater un décès, veuillez je vous prie faire vite!... — Monsieur, vous ignorez sans doute que d'après les meilleurs auteurs tous les signes de la mort réelle sont incertains... excepté un — nous allons le constater, si vous voulez bien — car par ces temps où le *Petit Journal* annonce tous les jours un nouveau cas d'inhumation de prétendus morts qui ne le sont pas, on ne saurait, vous me l'avouerez, s'entourer de trop de précautions... — Quel est ce signe, Monsieur? — Monsieur le Directeur, c'est la *décomposition*. Attendez!... » Et l'interne se rassit gravement (1).

Une nuit, un passant attardé, surpris d'entendre des gémissements qui semblaient sortir d'un soupirail de l'Hôtel-Dieu... s'approche et le dialogue suivant s'engage: « Qu'est-ce qui crie ainsi? — Moi... — Qui vous? — Un malheureux infirmier que cette canaille de directeur de l'hôpital a fait enfermer dans ce cachot, sans manger depuis trois jours... — C'est épouvantable... comment un directeur ose-t-il se permettre de traiter ainsi ses employés... c'est l'inquisition renouvelée! — Vous seriez bien aimable de prévenir le commissaire de

(1) D'autres rapportent que l'interne répondit au directeur: « Monsieur le Directeur, vous n'êtes pas sans ignorer que, d'après Briant et Chaudé, il existe 103 signes de la mort réelle... Si vous voulez, nous allons les constater... commençons par le premier, etc., etc... » Simple variation sur le même air.

police. » Le passant indigné se rend immédiatement au commissariat. On devine la suite... Inu-



Il réintroduit le mélange dans la vessie du client.

tile de dire que le pseudo prisonnier était un interne fumiste — dont le nom s'est conservé comme celui d'un rival de Sapeck.

Du même cette mauvaise plaisanterie, presque cruelle. Ayant suspendu un vaste écriteau à la façade du Parvis portant cette inscription : « Ici, distribution de pain gratuite, demain matin ». Le lendemain une foule compacte de tous les malheureux du quartier et des environs s'était donné rendez-vous à la porte de l'Hôtel-Dieu, attendant la distribution promise par l'affiche, et P..., d'un soupirail caché à tous les yeux, s'exerçait en effet à distribuer aux pauvres du pain... en boulettes au moyen d'une énorme sarbacane.

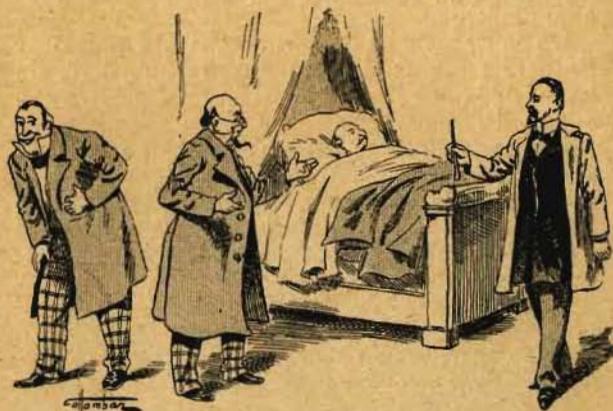
Plaisanterie de mauvais cœur sans doute — mais cette autre partant d'un chef de service est-elle d'un meilleur goût ? Dans un service de nerveux, l'interne est tout jeune, pâle, l'air efféminé... Le chef prévient tous les visiteurs à l'oreille que ce jeune homme qui porte une longue blouse de laboratoire est un ped... invétéré... (1). Et le malheureux interne n'a jamais compris pourquoi tous les médecins qui viennent dans le service, le regardent avec une curiosité importune.

N'est-ce pas encore une bien bonne fumisterie digne de salle de garde que cette anecdote qu'on lisait dans des journaux passant pour bien informés, mais à coup sûr peu respectueux de la dignité du plus sympathique de nos professeurs, et qui plus est, d'un grave collaborateur à la grave « *Revue*

(1) C'est de ce toujours spirituel médecin qu'émane le récit récent d'une consultation ainsi racontée : Madame, avez-vous eu des enfants?... « Non, docteur, mais j'ai eu deux fois le ver solitaire ! » (Sic). Les oreilles des murs (puisque tous les murs ont des oreilles...) du cabinet du docteur ne doivent point s'embêter si elles en entendent souvent de pareilles.

des Deux Mondes ». (2). Anecdote historique à en croire le rapporteur et qui démontrerait que nos confrères d'outre-Manche sont encore plus effrontément fumistes et pince-sans-rire que nous.

Le jour où le professeur Brouardel visita pour la



; Je recommande à mes élèves de puiser directement

première fois le fameux Cornelius Hertz, célébrité panamique bien connue, qui refusait de faire la traversée de la Manche, les médecins anglais se permirent une fumisterie de haut goût. Ils avaient fait uriner le pseudo malade et ajouté à l'urine une très forte proportion de glycosé. Puis, comme le professeur Brouardel se faisait annoncer, ils

(2) Voir « *Responsabilité médicale* » dans la « *Revue des Deux-Mondes* », 1897.

réintroduisirent le mélange dans la vessie de leur client. Alors le célèbre expert s'armant d'une sonde négligemment laissée à sa portée, dit sur le ton professoral : « Je recommande toujours à mes élèves de puiser directement l'urine dans la vessie de façon à ne pas être trompé ». Le rapport conclut à un diabète grave.

On en rit encore à Bournemouth ; si le professeur Brouardel fut un dilettante de la fumisterie du temps de la Salle de Garde, il faut reconnaître que depuis il a trouvé des maîtres.

Inutile de dire que nous n'accordons nul crédit à cette anecdote, étant donné l'anglomanie dont nous sommes tous animés depuis Fachoda. La fumisterie est fleur de France et jamais nos voisins d'Outre-Manche ne condescendront à la cueillir... heureusement.



CERTES l'histoire anecdotique des salles de garde, surtout celles de nos aînés, serait féconde en joyeux contes. La salle de garde fut un asile largement ouvert à toutes les manifestations de l'esprit et de la gaité française. Autour de la table nosocomiale, on voyait venir s'asseoir des peintres, des artistes dramatiques, des littérateurs... Il suffit de lire les noms des signataires des peintures qui ornent l'ancienne et la nouvelle salle de garde de la Charité, (1) pour avoir une idée des peintres qui fréquentèrent chez les internes de cet hôpital. Sellier, Melchisédec, de l'Opéra, furent, il y a quelques années, les hôtes assidus de Lariboisière. Les frères de Goncourt étudièrent la Charité pour leur célèbre roman : *Sœur Philomène*. — Léo Trézenic, l'auteur connu de romans à sujets médicaux, fréquenta aussi la Charité, on trouve ses souvenirs dans « COQUEBINS ». Adolphe Tabarant fut un assidu de Lourcine quand il écrivit son curieux *Virus d'amour*. Claretie, ayant besoin de documents vécus, alla à la Salpêtrière. Le directeur actuel de la Comédie française prenait alors des notes pour son roman « *Les Amours d'un Interne* ». Alphonse Daudet alla aussi fumer quelques bonnes

(1) Signatures qui sont : Gustave Doré, Feyen, Français, Baron, Harpignies, S. Hamon, etc.

pipes à cette Salle de Garde. Sarah-Bernard elle-même fut l'hôte de cette hospice déjà célèbre par Charcot. Elle s'y fit même enfermer dans un cabanon (service de J. Voisin) pour y jouer avec un naturel qui n'étonnera personne, une scène de folie furieuse. Simple fantaisie de cette géniale actrice ! Ponchon, l'étourdissant Ponchon, fut le bout entraîné partout bien accueilli des internes. Léon Daudet fréquenta Ivry et Chardon-Lagache, avec son compagnon de lettres des premières heures, le Dr de Fleury, alias Bianchon. Verlaine s'assit souvent à la salle de garde de Bichat et il a laissé ses souvenirs dans « *Mes hôpitaux*. » Goudeau, le poète des *Fleurs de bitume*, et le gentilhomme cabaretier, fondateur du célèbre Chat-Noir, furent un instant les hôtes de la salle de garde de Lariboisière Mais le temps qu'on pour-



L'interne n'est plus le plus spirituel des étudiants

garde de Lariboisière Mais le temps qu'on pour-

rait appeler l'année des musiciens et des littérateurs de l'Hôtel-Dieu, fut l'année Albert Robin, qui sut attirer autour de lui toute une brillante et gracieuse phalange d'artistes. Bicêtre fut toujours renommé pour la gaité de la salle de garde qui eut l'honneur de voir le psychologue Paul Bourget et qui fut aussi l'asile d'une foule de sculpteurs, de peintres aujourd'hui bien connus (1).

La salle de garde était un terrain neutre où tous les intellectuels aimaient à se rencontrer et où jaillissait, en un libre épanouissement, les propos les plus étourdissants et les paradoxes les plus osés. Au milieu des « beuveries », on risquait ses idées de derrière la tête et on exhibait ses projets colorés des feux de cet enthousiasme qu'on n'a qu'à vingt ans. Que d'œuvres jamais connues ont été rêvées entre les quatre murs de ces asiles de franche hospitalité ! Quelle vie et quelle jeunesse furent dépensées en propos qui n'auront jamais leur historiographe ! Il faudrait faire appel à la mémoire de nos maîtres et de vieux praticiens aujourd'hui blanchis par la clientèle, égarés au fond de nos provinces et même à l'étranger, pour recueillir les miettes de ce passé glorieux, qui compose l'histoire des débuts de tous les maîtres de nos facultés, de tous les médecins ou chirurgiens de nos hôpitaux. Mais c'était là le vieux temps !

(1) Deux brillants pensionnaires de la Comédie française, l'un connu par sa stature de géant, l'autre par son débit sûr et impeccable dans la tragédie, commencèrent leurs études médicales et furent internes provisoires à Bicêtre, je ne parle pas du docteur Paul Mounet, une des gloires de notre théâtre contemporain.

Voir « *Physiologie de l'amour moderne* » par Paul Bourget. Paris, Alp. Lemerre, éditeur, page 347.

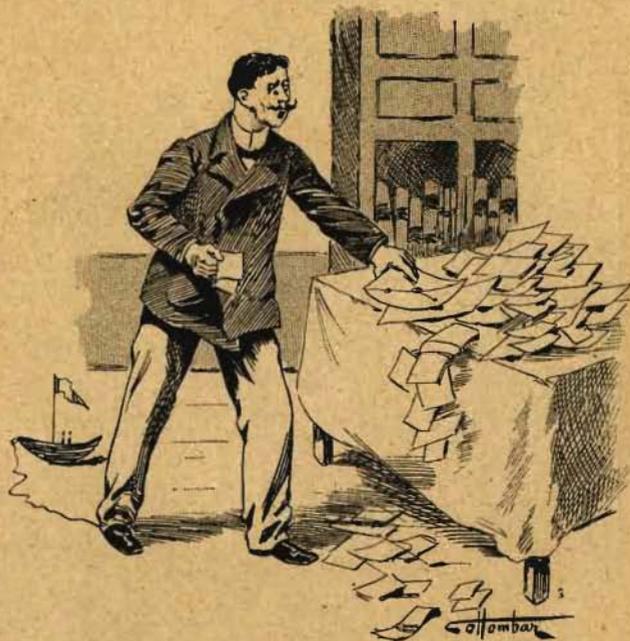
Aujourd'hui la salle de garde est devenue correcte, mais froide et taciturne. L'interne n'est plus le joyeux compagnon de jadis, ouvert à toutes les camaraderies du dehors, il est pétrifié dans sa dignité et s'imagine que le monde a les yeux fixés sur lui. On ne serait pas éloigné d'avoir eu quelqu'un d'analogue au bâtonnier de l'ordre des avocats. Chacun s'observe et garde pour lui ses idées, quand il en a, de peur que le voisin ne les lui chipe. On s'enferme et on se jalouse, grâce à la menaçante perspective des concours. Le camarade d'aujourd'hui doit être le concurrent de demain et on oublie la camaraderie dans la crainte de la course aux titres. Aussi le piano reste fermé et les murs ne se couvrent plus de joyeuses devises ou de fresques risquées. L'interne n'est plus le plus spirituel des étudiants et est devenu le plus correct des gentlemen. De l'avis de plusieurs, la salle de garde y a perdu, elle n'est plus que l'antichambre des concours au lieu d'être restée l'académie des... joyusetés médicales! Morte est la fumisterie! (1)

Il faut donc déjà remonter assez haut dans l'histoire pour retrouver les traces de la gaité des internes, aujourd'hui défunte. Ces souvenirs exhalent un parfum de vétusté.

Quand X... était interne à Lariboisière, il partait souvent chez lui, à Reims, en vacances, pour quel-

(1) Une preuve à donner de cette décadence de la gaité d'antan dans les Salles de Garde, c'est l'absence absolue d'écho que le *Correspondant Médical* a malheureusement rencontrée quand il a fait appel aux jeunes générations de l'internat pour obtenir des anecdotes contemporaines. Le bocage était sans voix!... Les Salles de garde sont sans gaité, s'il faut en juger par ce silence prudent des nombreux lecteurs du *Correspondant*.

ques jours. Un fumiste profita d'une de ces absences pour faire imprimer des lettres de faire part « du mariage de M. X..., interne des hôpitaux,



A son retour, X... fut très surpris de retrouver sur sa table...

avec *Mademoiselle Bateau*, et les envoya à toutes les personnes que connaissait X. à Paris, voire ses chefs dans les hôpitaux. A son retour, X. fut très

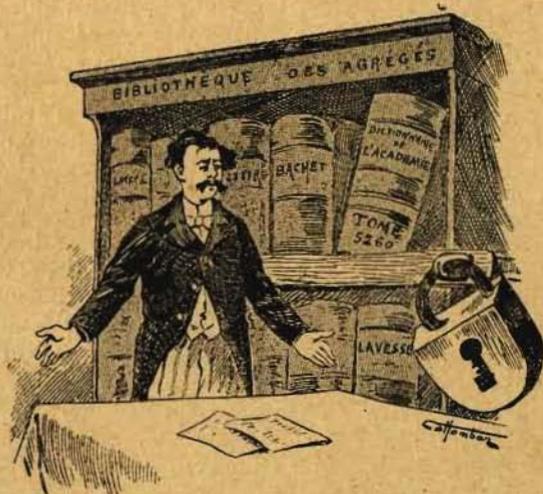
surpris de trouver sur sa table un monceau de lettres de félicitations, des cartes avec un mot aimable et de voir, le lendemain, son propre chef, à la



C'est alors qu'on lui apprenait gravement le malheur qui lui était arrivé...

fin de la visite, lui serrer la main avec l'air spécial qu'on prend devant les jeunes gens qui vont entrer dans la vie conjugale. X. était fort étonné, mais le

fumiste, profitant de sa présence à Paris, envoya les lettres de mariage à tous les habitants d'importance de Reims, de sorte que X. (1) fut encore plus



J'ai cherché le mot dans le dictionnaire et je ne l'ai pas trouvé.

étonné en recevant des lettres de félicitations de chez lui et une entre autres de sa famille exprimant sa surprise de ce que X. n'ait pas prévenu sa propre famille de son mariage lors de son récent voyage!... Pour le coup ce fut de l'ahurissement!..

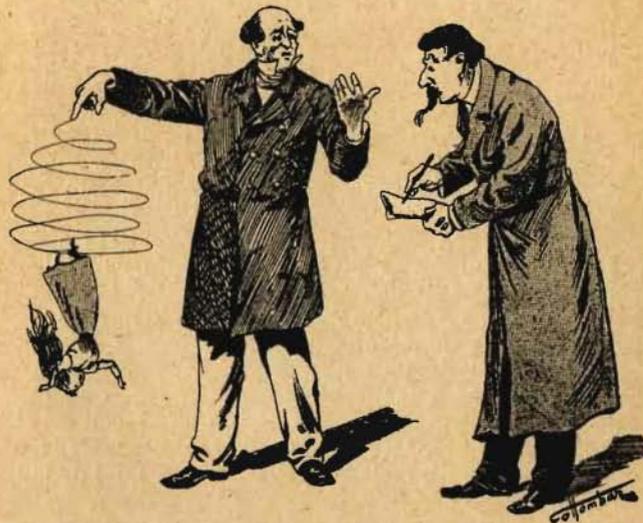
(1) Cette mauvaise plaisanterie n'a pas empêché le nommé X... de devenir un chirurgien de réputation européenne, comme le Champagne qui porte son nom. Le respect que nous impose la science chirurgicale s'oppose à ce que nous donnions son nom malgré ses insinuations si flatteuses!

Dans ce même ordre d'idées un fumiste poussa la plaisanterie encore plus loin.

On fut fort surpris il y a quelques années, dans le quartier de la Salpêtrière, lors d'une élection municipale, de lire de grandes affiches rouges sur lesquelles on pouvait lire le nom de Z., candidat au Conseil municipal, interne des hôpitaux de Paris, etc.. Le candidat fut encore plus surpris, car il n'avait jamais songé à se faire porter et c'était encore là l'œuvre d'un jovial collègue du candidat improvisé malgré lui. On s'est toujours demandé depuis par quelles manœuvres le fumiste était arrivé à ce résultat — car la série des démarches est assez longue et les bureaucrates très exigeants — mais, si la moitié du génie et de la patience qu'il faut employer pour mener à bien une grosse farce, était employée à une œuvre sérieuse... mon Dieu, qu'il y aurait d'œuvres sérieuses et qu'on s'ennuierait!

Dans le service de Dolbeau, un externe tenait le cahier. Dolbeau, après avoir examiné un malade qui présentait une collection purulente des plus nettes se tourne vers l'externe et lui dit, avec un clignement d'œil : « En voilà une pour laquelle il faut inscrire *Baume d'acier* ». L'externe écrit naïvement au numéro de la malade, colonne des prescriptions du jour « *Baume d'acier* ». Qui croirait jamais que plus de trente ans après, par la voix de la tradition, le surnom fumiste de Baume d'Acier est resté au fameux externe d'alors ; c'est un de ses titres de gloire. Ajoutons qu'actuellement il en a d'autres : il est médecin des hôpitaux de Paris. On connaît moins *Maurel le dégluti*, simple traduction libre d'une partie d'un nom de syphilographe très

connu, mais le « *Vaste Interne* » (1) est toujours le vaste chirurgien des hôpitaux. On a presque oublié les surnoms de « *Bésuquet* » et de « *Bizarroïde* » donnés à un interne, aujourd'hui chirurgien des hôpitaux, à la suite d'une polémique et (2) ceux de *Belle Fatma*.



Nous avons retrouvé la fameuse circonvolution du suicide.

Le coup de l'appareil plâtré est trop connu dans la fumisterie classique pour être décrit ici aujourd'hui.

(1) Le docteur Jalagier, chirurgien des hôpitaux de Paris.

(2) Docteur Thiery, chirurgien des hôpitaux de Paris, professeur agrégé d'anatomie.

d'hui. Nadar, dans ses souvenirs d'étudiant le rapporte tout au long (1). On choisissait généralement un invité étranger à la salle de garde et quand il était horriblement pochard, au point de s'endormir, on en profitait pour lui appliquer un appareil de fracture de cuisse. Quand le malheureux invité se réveillait, il se trouvait tout surpris de se retrouver dans un lit d'hôpital avec un lourd appareil... C'est alors qu'on lui apprenait gravement le malheur qui lui était arrivé et tout le sérieux de son cas. Bonne leçon pour les intempérants !

Le professeur Charcot, si grave, ne dédaignait pas une légère fumisterie de bon goût. Je me souviens de celle-ci : Un matin, à la Salpêtrière, un de ses élèves, depuis longtemps arrivé à tous les titres désirables, son collègue dans cet hospice, et aujourd'hui lui-même professeur, le prie de venir lui donner son avis sur une malade dont l'examen clinique très compliqué était la source d'interprétations de diagnostic très variées. Charcot arrive, suivi de tout son service, s'assoit au lit de la malade, attentif et sévère, pendant que le médecin expose magistralement en une leçon soigneusement préparée l'état clinique de la malade. Charcot attentif, mais les yeux fixés au fond de la

(1) *Quand j'étais étudiant*, par Nadar. Recueil de nouvelles, publié chez C. Lévy, éd.

Cette même anecdote est spirituellement racontée par le docteur Fort, le célèbre professeur libre d'anatomie, dont les manuels ont été dans les mains fiévreuses de tous les candidats. Le docteur Fort attribue la fumisterie aux internes de Bicêtre, et le fumiste serait le dernier interne de la liste de la promotion de 1859. Dans ce temps-là, les internes étaient tous microbiologistes, déjà... à en juger par leur nom : *Niccoccus*, *Chiccoccus* (Le Coccus du chèque avant Panama !)

salle, semble absorbé. Quand la leçon du médecin est finie, qu'on se recueille pour écouter la parole du Maître et être enfin fixé sur le fameux diagnostic qui tenait en suspens tous les neuropathologistes de l'Ecole, le Maître se lève et gravement, s'adressant au médecin : « Savez-vous de quelle école est ce tableau... là-bas, au-dessus de la porte?... » Stupéfaction... Tableau — c'est le cas de le dire — et devant le silence du médecin qui fait des signes d'ignorance... Charcot murmure un nom, une date, et il... s'éloigne, gravement, suivi de tout son service. Je crois que le diagnostic de la malade est toujours resté en suspens, mais l'Ecole de la peinture avait été diagnostiquée.

N'en déplaise à ceux qui croient que la science doit toujours avoir un visage morose. — Charcot eut quelquefois le mot pour rire. Un de ses internes lui annonce qu'une hystérique du service, forte comédienne, a continuellement des syncopes. « Mettez-la devant un miroir, ordonne le maître ; je suis sûr qu'elle ne se trouvera pas mal !

Autre fumisterie olympienne, puisqu'elle émane d'un des Dieux de la Science. Un neuropathologiste très connu, déjà arrivé, mais incertain de l'agrégation prochaine, voit un jour cette demande lui être faite par son puissant maître : « Dites-donc, le célèbre X... veut se mettre au courant des plus fraîches découvertes de la neuropathologie... voulez-vous, en quelques séances, lui montrer les malades intéressants... Cela vous servira ! » Avec quelle joie la proposition fut acceptée ! Les leçons furent données par l'élève au Maître qui, charmé, lui tendit la main avec cet adieu plein de promesses : « Merci et à bientôt ! » Le Concours d'agrégation

tion arrive. X..., le célèbre X..., est tiré au sort comme juge, son autorité est prépondérante, le neuropathologue est désormais sûr de son affaire; pour comble de bonheur, il tombe sur une question de pathologie nerveuse.

Son élection est sûre. Quelques mois après, on



Pour cette malade, il n'y a que le baume d'acier.

apprend que c'est Z..., un élève du célèbre professeur X... qui passe à sa place. Le neuropathologue tout déconfit va voir le juge qui fut, hélas ! un temps son élève... et qui mieux est, l'élève de son

puissant maître. « Ah ! c'est vous, mon cher Maître..., lui dit avec une douce ironie le célèbre professeur, asseyez-vous donc; vous allez voir que j'ai profité de vos leçons. Tenez, votre question sur... qui vous a fait éliminer malgré sa valeur... je vais vous l'argumenter... d'après vos excellentes leçons, vous allez voir si j'en ai profité ! » Ah ! la reconnaissance des grands maîtres, pensait le pauvre candidat. N'aurait-il pas mieux fait de s'exclamer : Ah ! la fumisterie des grands fumistes !

Voici maintenant des fumisteries mineures : A l'agrégation, un candidat ayant à traiter « de la dénutrition dans les maladies », et reconnaissant parfaitement d'où venait le coup, *exode* ainsi sa leçon : « Messieurs, je dois dire que je suis un peu embarrassé au début de cette leçon, de vous en définir le titre. J'ai cherché le mot dénutrition dans le dictionnaire de Littré, dans le dictionnaire Larousse, j'ai cherché le mot dans le dictionnaire Bachet et dans le dictionnaire de Nysten et dans ceux de Dechambre et de Jaccoud, j'ai même cherché « dénutrition » dans le dictionnaire de l'Académie ! Je n'ai pas trouvé... » Cette fine critique du néologisme, donnée par le professeur Brissaud, fut très goûtée par l'auditoire des jeunes.

Inutile d'ajouter qu'aucun des dictionnaires cités par le candidat n'était, à cette époque, à la disposition des candidats à l'agrégation. Alors?... fumisterie ! Cette autre ouverture de leçon d'agrégation célèbre, est moins fine. La question portait : Epidémies de dysenterie. Le candidat, emporté dans un accès d'éloquence provinciale, s'écrie : « Messieurs, pour qui veut bien connaître les caractères d'une épidémie de dysenterie, il faut l'étudier...

sur les lieux mêmes », d'où un éclat de rire facile à comprendre (1).

On connaît la célèbre anecdote du Dr Duguet, qui, candidat au bureau central, s'était vu donner un point très inférieur, ayant porté le diagnostic de fièvre typhoïde, alors que le jury demandait « Embarras gastrique fébrile ». Le Dr Duguet suivit le malade, assiste à l'autopsie, s'empare de l'intestin qu'il prépare dans un bocal *ad hoc* et se promène les jours suivants triomphalement chez tous ses juges, en leur exhibant de superbes plaques de Peyer ulcérées. C'est là la fumisterie au jury, qui eut le bon goût de ne pas en avoir rancune à l'auteur et de modifier la cote du candidat qui put être nommé.

N'est-ce pas encore une fumisterie scientifique de haut goût, celle du Dr Duguet qui prétendait que toutes les taches bleues des typhiques étaient produites par de vulgaires pediculi pubis; le professeur L... ayant soutenu le contraire et affirmé que la meilleure preuve c'était qu'il en avait eu..., le Dr D... démontra irréfutablement la vérité de son assertion en promenant un de ses externes couvert de taches bleues à la suite de piqûres hypodermiques au jus de... pediculi. On pourrait citer des anecdotes à l'infini; terminons par celle-ci, du roi des fumistes :

(1) Quand le professeur agrégé Quinquaud faisait ses leçons, très suivies, à l'hôpital St-Louis, un jour, sa langue fourcha en parlant de l'eczéma... « Souvent, Messieurs, rien n'arrive à guérir cette *désopilante* maladie ». Ce désopilant lapsus linguæ fut accueilli par une explosion de gaieté d'autant plus franche que les occasions de s'égayer étaient rarissimes au cours du professeur agrégé; on s'en souvient !

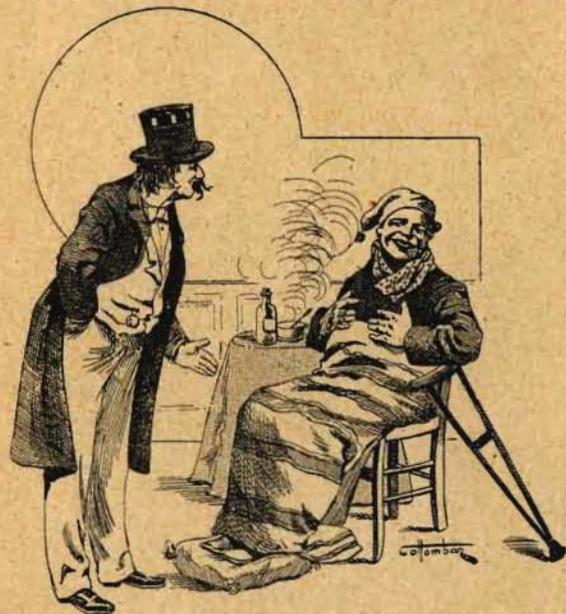
Une femme s'était jetée des tours de Notre-Dame. Le corps était venu s'empaler sur la grille d'enceinte. On avait porté le cadavre à la Morgue où le Dr B... était à ce moment professeur de médecine légale. Le lendemain, différents rapporteurs étaient venus dans le service, qui était toujours encombré de journalistes. Un d'eux, à la fin de la visite, demanda des détails au professeur au sujet du suicide de la veille..., et comme il insistait, retenant le professeur très pressé, comme toujours, celui-ci lui dit en le quittant brusquement... « J'ai été enchanté de faire cette autopsie, car nous avons retrouvé la fameuse « circonvolution du suicide qu'on avait niée!... » (1) Le lendemain on pouvait lire dans un grand journal d'informations que l'autopsie de la *suicidée* des tours Notre-Dame était du plus haut intérêt, car on avait retrouvé la *fameuse circonvolution du suicide* que des savants ignorants avaient niée !!!

(1) Il est inutile de dire ici que le professeur ne parlait pas sérieusement alors, car huit jours avant la terrible épidémie d'influenza 1889-1890, le même professeur montait spontanément à la tribune de l'Académie, pour rassurer le public et déclarer hautement que cette épidémie ne présentait « aucun caractère de gravité — puisque c'était la grippe... la simple grippe! » Voir les bulletins de l'Académie de Médecine! Oublier la statistique du nombre des décès... pour la gloire des pronostics de l'Académicien! qui parlait alors, paraît-il, sérieusement.



La libre allure de l'esprit qui régnait jadis dans la salle de garde, s'est conservée chez certains médecins des hôpitaux qui sont restés, dans une génération déjà lointaine, comme des types connus du Médecin tant mieux. Le docteur Pangloos, d'un optimisme jovial, dont la seule présence était un soulagement pour le malade, tant il était expert dans l'art d'égayer sa clientèle. Ce type tend à disparaître, pour ne point dire qu'il est disparu. Il en est de même pour la silhouette connue du chirurgien bon enfant, aux allures un peu brutales, sous lesquelles se dissimulaient mal les trésors d'une grande bonté. Nous sommes, de nos jours plus habitués à la figure un peu banale du monsieur correct, sans exubérance, sans gaieté, froid, toujours prêt à vous énumérer sa longue liste de travaux allemands, voire russes, avant de saisir le bistouri, plus friand d'érudition que d'opération, plus disert qu'adroit. « Comme ce crâne est dur, entendais-je dire dernièrement à un chirurgien israélite d'un de nos plus grands hôpitaux faubouriens, comme ce crâne est dur... je n'ai jamais vu de crâne aussi dur!... » et au bout d'un long quart d'heure d'essais infructueux pour trépaner un malheureux patient... « Tiens, je tournais mon trépan à l'envers! » Cependant il nous reste le célèbre chirurgien P... dont l'habileté opératoire

est universellement connue (1). C'est à lui qu'on



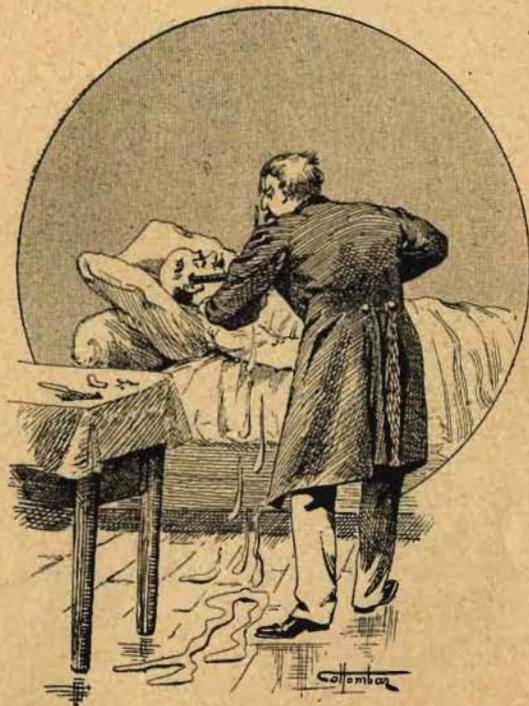
Tant il était expert dans l'art d'égayer la clientèle.

attribue les aphorismes célèbres : « Il vaut mieux

(1) Hélas ! les morts vont vite, depuis que cet article a paru dans les colonnes du « *Correspondant Médical* » le chirurgien a rendu son célèbre bistouri à la Grande Sentinelle.

« ... qui relève les chirurgiens comme les rois ». Voir V. Hugo, *Marion-Delorme* et BURGER, *Ballades passim*, air connu.

avoir 20 pinces qui ne servent à rien, qu'une pince inutile » et « Si tout le monde se met devant tout



Comme ce crâne est dur !

le monde, personne ne verra rien », ou encore « Messieurs, chez ce malade, l'intervention est loin d'être urgente, elle n'est pas même nécessaire,

http://www.leplaisirdesdixieux.fr

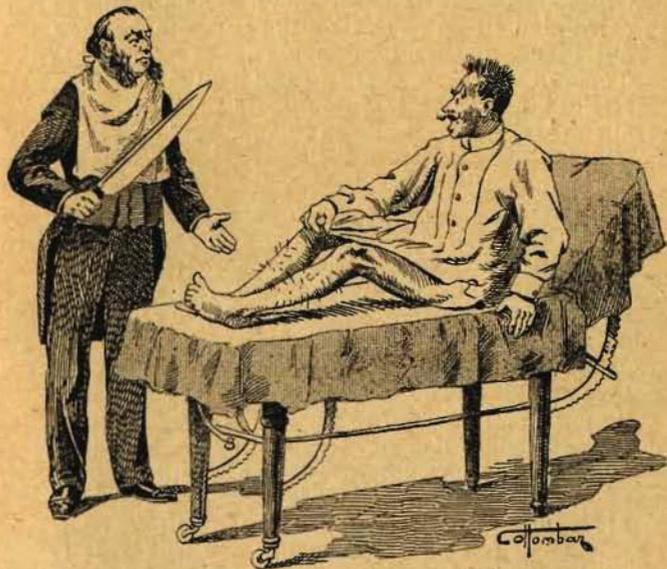
peut-être même est-elle dangereuse, ... mais comme il nous est très vivement recommandé, nous allons l'opérer tout de même !! »

Il y a quelques années, le chirurgien Z... faisait des cliniques très suivies à l'hôpital X. (1) Les jours d'opération étaient très chargés. L'opérateur, toujours très occupé par l'énorme clientèle que lui valait sa légitime réputation, était naturellement forcé à passer peu de temps à l'hôpital et de s'y montrer toujours très affairé. Avant chaque opération, le chirurgien mettait les spectateurs au courant du cas qu'ils allaient voir, en lisant une courte observation que son interne lui remettait sur des fiches numérotées. Mais très souvent le chirurgien, qui tournait le dos à la porte par laquelle était introduit le patient, confondait l'ordre des fiches — et cela donnait lieu à de singulières méprises. On se souvient encore des séances où, de sa voix de stentor, roulant sur les r, il annonçait : Messieurs, nous avons aujourd'hui une séance un peu chargée...

Nous allons commencer par le N° 1, une vieille femme de soixante ans, marchande à la Halle, atteinte d'un cancer à la langue... » et on voyait apparaître sur le lit roulant où on l'anesthésiait, un jeune homme imberbe. Sur l'observation de l'interne, le chirurgien reprenait : Pardon, Messieurs, cette vieille femme est... un jeune homme de dix-huit ans, garçon de café qui souffre d'une nécrose du maxillaire inférieur... » On riait un

(1) Depuis son honorariat, l'habile chirurgien avait fondé un hôpital devenu bientôt fameux dans les annales de la dichotomie, on pourrait inscrire cette devise au fronton : « Ici nulla spes, sans » espèces ».

peu — mais les fidèles qui en avaient vu bien d'autres, étaient habitués à ces jeux de scène qui apportaient un peu de diversion dans ces terribles matinées, véritables hécatombes chirurgicales, d'où les



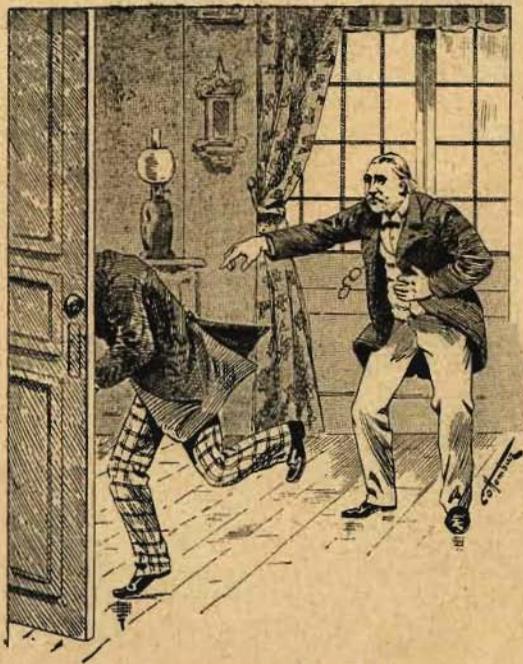
Ce magicien du couteau.

opérés sortaient débarrassés de leur tumeur, de leur nécrose... etc... par ce magicien du couteau.

L'hôpital X où opérait le Maître, était réservé au-dessous des salles de chirurgie, à un service de maladies de peau. Un jour, un malheureux atteint

d'eczéma, se fourvoie et au lieu de passer par la porte qui l'aurait conduit chez B..., spécialiste des maladies de peau, il monte un étage et pénètre dans le service de chirurgie. Là, comme toujours, on est très affairé. Selon son habitude, le chirurgien lit une fiche, on pousse notre malade qui, séance tenante, est saisi et couché sur la table d'opération. « Messieurs, il s'agit d'un malheureux atteint d'un sarcocèle du testicule gauche... nous allons le débarrasser de sa tumeur par l'opération que subit Abeillard... » Le pauvre eczémateux ne comprenant rien, se laissait faire... on s'aperçut heureusement à temps qu'il y avait erreur et qu'il ne portait aucune trace de tumeur du testicule, sans quoi il allait passer un mauvais quart d'heure... et s'aurait été irréparable, car si adroit que fut le Maître, il n'aurait pu pousser l'habileté et le scrupule jusqu'à « rembourser un eunuque », ce qui est à la fois le comble de l'honnêteté commerciale et le comble de l'habileté de la chirurgie-autoplastique. A moitié endormi par le chloroforme, on le fit redescendre dans son service. Il l'avait échappé belle... Cette anecdote égaya longtemps l'hôpital — et certains journaux extra-médicaux firent du bruit autour... Mais l'auteur des *Morticoles* ne se promenait pas encore dans nos hôpitaux avec le fameux cahier de notes traditionnel dans sa famille, de sorte que l'histoire n'a pas enregistré le fait. N'était-il pas digne de figurer dans la satire de M. Léon Daudet ? Ce dernier a, du reste, eu la générosité de ne pas tirer de ses cartons tous les documents qu'il a recueillis. C'est ainsi que je l'ai entendu raconter, l'anecdote suivante, à propos du célèbre professeur X... Un jour qu'il était seul

avec le professeur, celui-ci qui avait mangé immo-



Qu'il vienne tout de suite (1).

dérément d'un plat du Midi, très lourd, qu'il ado-

(1) C'est tout à fait par inadvertence que notre illustre illustrateur a fait porter un pantalon à carreaux au célèbre écrivain auquel la censure nous oblige de cacher la tête. L'auteur s'en excuse humblement.

rait, fut pris de violentes douleurs abdominales — tout autre ne se serait pas inquiété des prodromes d'une indigestion — mais terrorisé par l'idée de la mort qui le hantait, le célèbre professeur pâle et tremblant à l'idée subitement dressée devant lui que, malgré sa gloire, il pouvait, comme un vulgaire malade, passer dans l'autre monde... il pousse le jeune Daudet dehors, sans même lui laisser le temps de prendre son chapeau... « Courez, courez chercher Potain... qu'il vienne... qu'il vienne tout de suite ! » Et Potain, accouru en toute hâte, constate une indigestion ! On en aurait bien ri s'il se fut agi d'un client — mais, avouez-le, quelle veine ont les Professeurs — car avec cette terreur de la mort qu'avait X..., quel martyr eût-il été pour lui, si au lieu d'avoir eu la chance de mourir subitement, il avait été obligé d'attendre la mort dans son lit, comme le plus simple de ses clients !!! Cette peur de la mort chez les célébrités médicales est toujours drôle, quand on songe combien ils la méprisent chez leurs victimes, et Brieux s'en est servi spirituellement en grand observateur, dans le dernier acte de l'*Evasion*.

Après cette clef de l'*Evasion*, je veux emprunter au romantier Trézenick le récit d'une fumisterie de salle de garde qui ne manque pas de gaité (1).

(1) Anecdote citée par notre confrère G. Witkowski dans un de ses si documentés et spirituels petits livres qui sont la joie de tous les praticiens.

M. Trézenick sait-il que le titre de son si curieux roman *au singulier* fut le titre d'un roman inédit de Batté. Figure bien oubliée de la bohème littéraire. Il faut espérer que M. Trézenick nous donnera une nouvelle édition de *Coquebins* et qu'il en enverra un exemplaire d'honneur, relié en peau... de fumiste, à la bibliothèque de la salle de garde de la Charité.

« ... Mon cher, me dit le D<sup>r</sup> Violey, un de mes bons amis, j'aurais mauvaise grâce à nier qu'il y ait de charmants garçons parmi les journalistes, mais je dois avouer qu'on en voit qui manquent quelque peu de savoir vivre. Tenez, je me souviens d'un bon tour que j'ai joué dans ma jeunesse, à un de vos confrères, arrivé depuis à une situation très prospère.

J'étais alors interne à l'hôpital Necker.

Un de mes collègues nous amena un jour, à la salle de garde, un rédacteur de je ne sais plus quel journal satirique, bohème de la plus belle eau, toujours à l'affût de ce gibier, si rare dans leurs domaines, qu'on appelle un déjeuner. Nous lui offrimes de partager le nôtre sans façon, ce qu'il accepta d'ailleurs avec la meilleure grâce du monde.

Le repas fut très gai. Le journaliste, plein d'esprit et de saillies burlesques, nous amusa énormément de ses théories paradoxales que j'ai retrouvées plus tard, il est vrai, dans Schopenhauer, mais dont nous lui attribuions la paternité.

Enchanté probablement de la façon courtoise avec laquelle nous l'avions reçu, il revint le lendemain à l'heure propice, puis le surlendemain, puis les jours suivants, toujours aussi amusant, mais de plus en plus ponctuel.

Bref, il prit l'habitude de venir déjeuner régulièrement tous les jours, payant royalement son écot avec la monnaie de son esprit.

Un matin, un des internes insinua :

— Dites-donc, il devient embêtant le plumitif. Il est atteint de cramponite aiguë, savez-vous.

Qu'il vienne de temps en temps, très bien, mais tous les jours....

— Eh mais ! fis-je, si tout le monde est de cet avis là, il faut nous en débarrasser. C'est ton affaire, Darly, c'est toi qui l'a amené.



Elle a été mordue par un chien enragé

— Impossible, mon cher, je lui ai des obligations.

— Ah ! ah ! et lesquelles ?

— Ah ça ! cela ne vous regarde pas.

La porte s'ouvrit soudain. C'était lui. Nous fumes ce jour là, à peine aimables, strictement

polis. Pourtant après déjeuner, comme s'il n'avait rien vu, notre hôte nous dit : à demain.

Je crois, pardieu bien; cria quelqu'un, qu'il se moque de nous. C'est un affreux fumiste; mais à fumiste, fumiste et demi; — fumistons-le.

— Oui, mais comment ?

J'ai mon idée, leur dis-je, laissez-moi faire : je vais lui préparer, pour demain, une petite farce de ma façon qui nous en débarrassera, je vous assure.

— Voyons cela.

— Non, demain.

— Alors, disons comme lui : à demain.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, comme tout le monde était réuni, lui compris, on frappa tout à coup à la porte.

C'était une fille de salle.

— On demande M. Violey à la salle Sainte-Marie, dit-elle.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une femme qu'on vient d'amener. Elle a été mordue par un chien enragé; on lui a mis la camisole de force, et on vous attend pour..... l'opération.

Et elle souligna mystérieusement ce mot.

Je sortis.

Un quart d'heure après, j'étais de retour.

— Eh bien, fit le bohème ?

— Bah ! c'est fini, elle est guérie.

— Déjà ? Je croyais pourtant qu'on n'avait encore rien trouvé pour guérir la rage.

— Pardon, mon cher monsieur, nous avons ici à Necker, un petit procédé qui ne manque jamais son effet.

— Je serais curieux de le connaître, fit l'autre, si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion.

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple : nous mettons le malade entre deux matelas, nous exerçons une forte pression sur celui de dessus et... (là je fis un geste significatif) c'est l'affaire d'un quart d'heure (1).

— Ah ! fit le journaliste, qui devint très pâle, n'est-ce pas un peu... barbare.

— Mais non, puisque c'est pour les empêcher de souffrir.

Un quart d'heure s'écoula. Nous avions repris notre conversation un moment interrompue, plaisantant féroce-ment sur ce traitement, si commode, de l'hydrophobie. Seul notre homme était morose, taciturne ; il mangeait du bout des dents, avec effort, comme pour l'acquit de sa conscience.

On frappa de nouveau à la porte.

C'était encore l'infirmière.

— Messieurs, deux nouveaux enrégés, un homme et un enfant.

Il paraît que le chien a fait de nombreuses victimes.

Je la suivis, en pestant très fort contre les imbéciles qui me dérangent ainsi en plein repas.

Quand je revins au bout d'une vingtaine de minutes, le pauvre bohème, exsangue, m'interrogea silencieusement du regard.

— Encore deux d'expédiés, dis-je très froidement en mordant à belles dents dans une aile de poulet. L'enfant ça pas été long, mais l'homme

(1) Ce moyen a-t-il réellement été employé ?

Voir la thèse inaugurale de notre excellent confrère de Tournery, l'historien documenté de la rage.

avait la vie d'un dur !... Il a fallu nous y mettre à quatre.

Le journaliste avait repoussé son assiette pleine. Livide, l'œil atone, il nous considérait avec un



effarement qui prenait les proportions de la terreur la plus folle.

Pensez donc, des gens qui faisaient aussi bon marché de la vie de leurs semblables !

— Tiens, vous ne mangez pas, remarqua Darly, qu'avez-vous donc ! Vous êtes vert, mon cher ami.

— Oui, je me sens un peu indisposé. Je vais vous demander la permission de vous quitter.

Et il saisit son chapeau et sortit précipitamment.

Un immense éclat de rire salua ce dénouement.

Nous ne le revîmes jamais.

Darly, qui eut de ses nouvelles, nous apprit qu'il en avait fait une maladie ; mais je vous assure qu'il n'appela aucun de nous pour le soigner » (1).

Il fut un temps où *aux Enfants assistés*, on ne manquait jamais la plaisanterie classique quand on avait un invité et des épinards, d'annoncer que c'était notre collègue Lesage qui avait préparé le plat avec des résidus de diarrhées vertes dont il cherchait alors le microbe. Microbe qu'il a du reste trouvé, ce qui n'arrive pas à tous les chercheurs de microbes. Je ne dis pas cela pour celui de la choucroute, une de nos plus belles conquêtes bactériologiques actuelles ! dont tout Français doit s'enorgueillir.

Je n'allongerai pas cette série de fumisteries de table en rappelant la façon peu courtoise de déguster les invités occupés à manger des œufs sur le plat peu cuits, en racontant l'anecdote de l'invalidé aveugle qui trouve dans sa soupe le nez d'argent de son camarade et s' imagine avoir eu la bonne fortune de sucer un *os à moelle égaré* dans le potage.

Witkowski nous donne la recette suivante quand on veut se débarrasser de gourmands très friands

(1) Anecdote tirée du roman de Léo Trézenick « Coquebins », roman essentiellement médical dans lequel l'auteur dépeint le corps des médecins de l'hôpital de la Charité et donne en particulier une silhouette du D<sup>r</sup> Desnos, très réussie.

de noix fraîches. Répétez le mot de Baudelaire...  
« *On dirait le cerveau de petits enfants !* » (1).

(1) L'infatigable chercheur et savant es-anecdotes médicales Witkowski ne se fâchera pas si j'ai la très rare occasion de lui apprendre à lui qui sait tout, un menu détail. Ce mot cruel et si *baudelairien*, comme dirait J. Lemâtre, n'est pas de Baudelaire. Le mot est une invention d'un ami du poète (oh, ces amis !) un nommé *Forzy*, élève de Delacroix.

Baudelaire lui-même répudiait cette joviale et macabre fumisterie. Un point d'histoire à rectifier pour les amateurs de *Cabinets secrets*.

Lemice Terrieux  
= Paul Nardon



**J'**AFFIRME, déclarait l'immortel Lemice-Terrieux à M. Adolphe Brisson, qu'il n'y a pas au monde une plus vive jouissance que de se moquer du public. La mystification égale en noblesse les plus hautes manifestations de l'esprit ; elle est une des formes de la critique... »

En salle de garde, la mystification ne peut atteindre aux hautes prétentions que lui assignait le glorieux fumiste, elle est d'allure plus modeste, bonne fille, aux allures parfois un peu grivoises, sans prétention, comme sans vergogne, joyeuse parce qu'elle est jeune et franche, sans méchanceté, quelquefois très osée et de nature à effaroucher les collets trop montés dans le style de ceux de notre célèbre sénateur, M. Béranger. Plusieurs académiciens un grand nombre de professeurs de Faculté et nombre de très sérieux médecins des hôpitaux de Paris auraient tort de lui jeter la première pierre parce qu'il ne sont pas eux-mêmes, pour parodier la parole chrétienne, sans péché mignon de lèse-fumisterie.

Or, en ce temps-là, l'hôpital Broussais était voisin d'un hôpital moins civil et très confi en élixir de catholicon — comme diraient les auteurs de la *Satire Ménippée* — celui-ci sous le patronage de St-Joseph. Le dévôt hôpital, fort pourvu de

chapelle, cloche et clochetons retentissant aux heures voulues par le rite de la religion catho-



Il avait pris l'innocente coutume d'aller fumer sa pipe en contemplant les étoiles...



... attache vigoureusement ledit cordon à la corde de la plus grosse cloche...

lique, de pieuses sonneries — n'ayant rien à voir avec les carillons profanes de sa voisine laïque.

Ces sonneries régulières s'entendaient de la salle de garde des internes de Broussais et taquinaient souvent leurs ébats joyeux — car si pieuses soient les sonneries, elles tombent quelquefois dans des oreilles qui n'en ont cure... Les cloches de Saint-Joseph n'étaient pas en odeur de sainteté à la salle de garde de Broussais. Je n'ai pas à analyser ce sentiment d'hostilité. Je ne veux retenir que la difficulté d'ausculter des finesses de cardiopathies quand des bourdons emplissent l'oreille de vibrations violentes... C'est un prétexte pour les friands de dilettantisme stéthoscopique à ne pas aimer les cloches... chacun ses goûts. Les malins vont jusqu'à prétendre que le stéthoscope, bi-auriculaire et à ventouse du Dr Constantin Paul fut inventé à cause du tapage des trains de la gare du Nord, voisine de l'hôpital Lariboisière où le docteur cardiophile auscultait ses cœurs. Un interne amateur d'excursions aériennes avait pris l'innocente coutume d'aller fumer sa pipe en contemplant les étoiles sur les toits. Ce goût n'est pas isolé: Xavier de Maistre et Tannhäuser aimaient les étoiles, notre interne partageait cet amour avec ses illustres précurseurs. Un soir de ballade nocturne sur les toits de l'hôpital Broussais, il poussait l'exploration plus loin et passait incontinent sur les toitures qui recouvraient les saintes salles de malades de Saint-Joseph, et même, profane, foulait d'un pied téméraire le toit de la chapelle. Là... que vit-il? la fenêtre du clocher ouverte... un regard indiscret lui montre les cloches, âmes de Huysmans, dormant silencieuses côte à côte rangées, la corde des sonneries pendait... Notre interne saisi d'une idée diabo-

lique, redescend à la salle de garde, s'empare d'un solide cordon, remonte, attache vigoureusement ledit cordon à la corde de la plus grosse



Les malades sortis dans la cour, en chemise...

cloche et redescend, suivi du cordon qu'il traîne après lui.

Cette manœuvre aboutit; vous le comprenez, à

une communication directe, par l'intermédiaire du cordon, entre la cloche et la salle de garde. Il était désormais permis de sonner les cloches de la chapelle de l'hôpital Saint-Joseph, de la salle de garde de Broussais avec autant de facilité que l'économe sonnait Mélanie, la bonne, avec son timbre.

Minuit ! tout repose à l'hôpital Saint-Joseph. Les bonnes sœurs sont endormies et depuis la dernière novice jusqu'au chapelain vénérable, depuis l'infirmière jusqu'aux employés de l'économat, malades, personnel, religieuses, tout dort d'un paisible sommeil.

Soudain un carillon éclate .. carillon cacaphonique, échevelé, acharné, carillon battant le rappel d'un toscin nocturne épouvantable... L'effroi succède à la surprise, on se dresse à moitié éveillé... « Qu'est-ce ? les cloches à cette heure ! » Le feu est à l'hôpital ! On court aux pompes... On cherche... Fausse alerte vraiment, pas d'incendie. Alors ?.. la cloche sonne à toute volée !.. mais personne à la chapelle !.. La cloche sonne donc toute seule ?.. nulle main humaine ne peut l'agiter, car la porte qui conduit au clocher est fermée et le sonneur est parmi le personnel effaré, les malades sortis dans la cour en chemise, les sœurs, elles-mêmes, à peine vêtues... « Miracle ! c'est un miracle s'exclame le vénérable chapelain, et tous de se prosterner en cherchant des yeux dans le ciel piqué d'étoiles l'apparition prévue de la Sainte-Vierge... La Sainte-Vierge ne parût pas, mais des bruits indiscrets furent répandus le lendemain. Et le chapelain apprit, non sans colère, que les médecins de l'hôpital profane avaient fait des

gorges chaudes de l'alerte nocturne de leurs voisins.

La trace de la fumisterie était disparue, car à un moment donné le cordon que notre interne avait attaché à la corde de la cloche s'était détaché et... toute sonnerie cessant, le cordon était rentré à la salle de garde et la cloche dans le silence ; nulle trace, que celle livrée par les langues des infirmières.

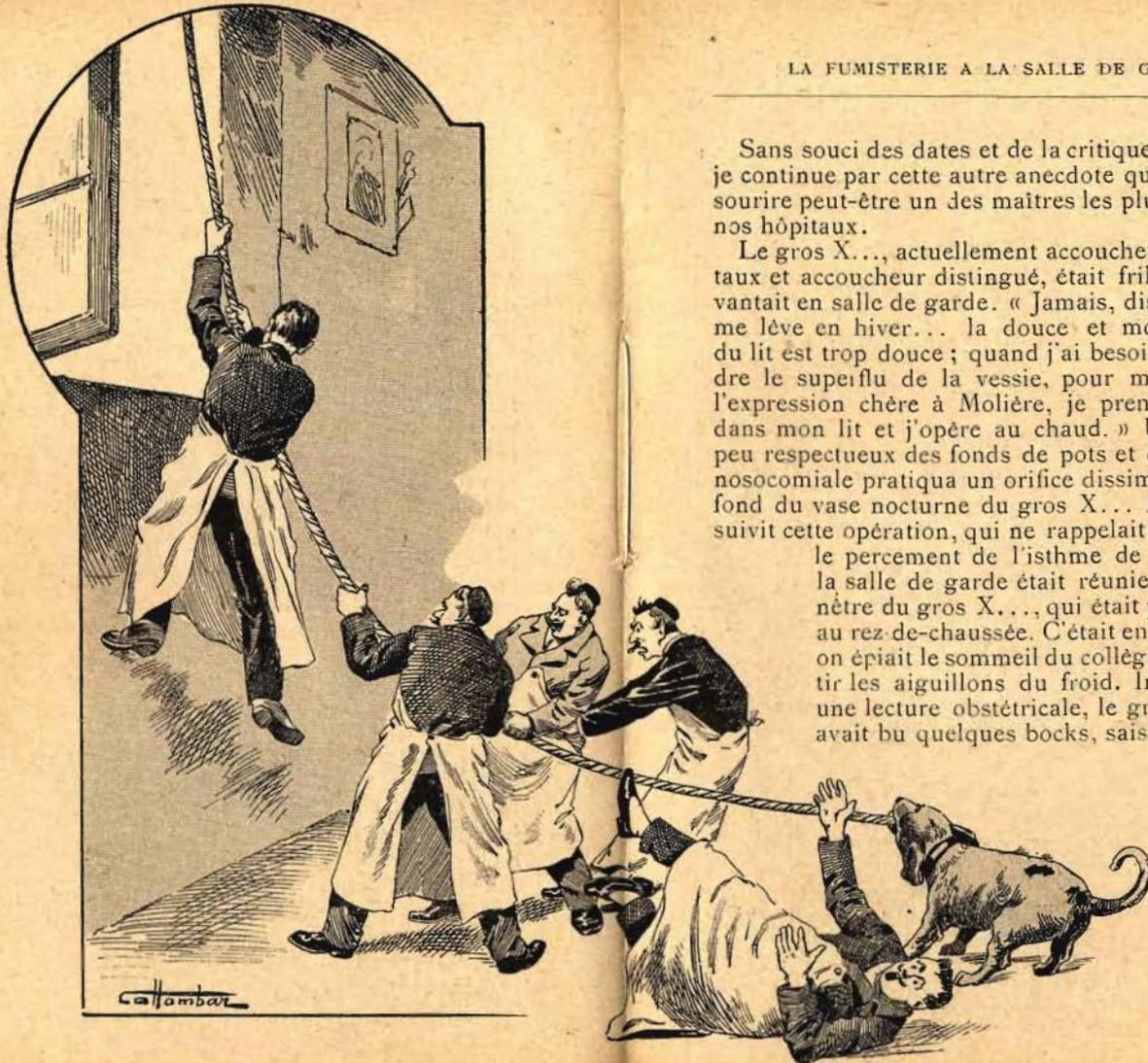
La fin de cette histoire fut que les internes de l'hôpital Broussais furent obligés de payer de leurs deniers une corde neuve pour remplacer celle qui avait suivi leur cordon à la salle de garde.

Il paraît que bien racontée, excusez-moi, amis lecteurs, cette histoire fait rire.

Puisse-t-elle vous faire oublier un instant la vieille dame cacochime qui vient, pendant une heure d'horloge, de vous exposer les ennuis d'une constipation opiniâtre. C'est tout le mal que je vous souhaite !



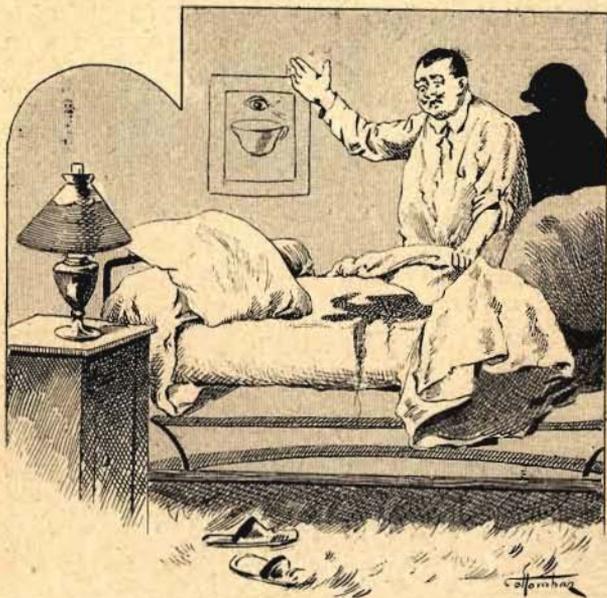
Il pratiqua un orifice dissimulé dans le fond du vase...



Sans souci des dates et de la critique historique, je continue par cette autre anecdote qui aurait fait sourire peut-être un des maîtres les plus graves de nos hôpitaux.

Le gros X..., actuellement accoucheur des hôpitaux et accoucheur distingué, était frileux, il s'en vantait en salle de garde. « Jamais, disait-il, je ne me lève en hiver... la douce et moite chaleur du lit est trop douce ; quand j'ai besoin de répandre le superflu de la vessie, pour me servir de l'expression chère à Molière, je prends Thomas dans mon lit et j'opère au chaud. » Un collègue peu respectueux des fonds de pots et de la literie nosocomiale pratiqua un orifice dissimulé dans le fond du vase nocturne du gros X... La nuit qui suivit cette opération, qui ne rappelait que de loin le percement de l'isthme de Suez, toute la salle de garde était réunie sous la fenêtre du gros X..., qui était par bonheur au rez-de-chaussée. C'était en hiver, mais on épiait le sommeil du collègue sans sentir les aiguillons du froid. Interrompant une lecture obstétricale, le gros X... qui avait bu quelques bocks, saisit son ustens-

sile... d'où les rires, car sa physionomie après la satisfaction d'un soulagement évident, exprimait bientôt une surprise violente en contemplant la



— Je crois que je suis atteint d'une incontinence d'urine...

vacuité de l'ustensile au bout de quelques minutes.

Où donc était passé le liquide ! quelle illusion !

Le lendemain matin à la visite le gros X... était très préoccupé. Je crois, disait-il, que je suis atteint

d'une incontinence d'urine avec anesthésie de l'urètre. Imagine-toi que mon lit est trempé... et j'ai uriné plusieurs fois dans mon pot ! »

On en a ri.

Un homonyme d'un fabricant de pianos très connu se rappelle peut-être cette joyeuse farce de l'hospice des Enfants-Assistés. Pratiquant une cavité dans l'épaisseur du fond de son vase nocturne un joyeux collègue y avait introduit une petite quantité de fuschine puis avait recouvert d'une couche de plâtre collodioné l'ouverture du creuset ainsi préparé.

Le lendemain notre collègue était désolé.

« Tu as l'air malade ! » Mon cher il m'arrive une chose bien désagréable, ce matin je me suis aperçu que j'avais eu une hématurie terrible pendant la nuit ! — Vraiment ? — « C'est d'autant plus curieux que je n'ai éprouvé aucune douleur. »

C'est au même qu'un de nos confrères, sachant l'habitude qu'il avait de lire au lit, avait joué le mauvais tour de pratiquer une cavité dans sa bougie, près de la mèche, et de la remplir de poudre fulminante. Au moment le plus intéressant d'une lecture d'un article de Charles Robin, la bougie éclate... et notre lecteur en fit une jaunisse émotive, croyant à un attentat anarchique.

Ce naïf collègue était du reste une tête de turc familière et toujours prête à s'offrir aux coups de la fumisterie qui régnait en salle de garde et qui régnait en maîtresse.

On y rédigeait en commun, au milieu de la fumée des pipes, un petit traité de thérapeutique fumiste dont je ne me rappelle malheureusement



Au moment le plus intéressant d'une lecture d'un article de Ch. Robin, la bougie éclate....

qu'une seule définition, une des moins bonnes, je dois l'avouer par modestie.

« Traitement de la goutte articulaire: la faire passer à l'Etat de *goutte militaire*... et la mobiliser. »

N.-B. — Rien de plus facile quand elle est militarisée.

Ce traitement me rappelle cette réponse entendue à un examen; le candidat répondait à M. le Prof Le Fort qui lui demandait d'énumérer les tumeurs des bourses, après avoir cité le cancer, l'hématocèle, le syphilome et l'hydrocèle... le candidat cherchait à repêcher encore quelques noms au fond d'une mémoire très vague, dernier vestige d'une lecture hâtive d'un manuel très résumé... tout à coup: *l'Ostéome*.

C'est alors que Le Fort cita ce mot de la femme d'un chirurgien à qui son mari racontait l'opération faite le matin à l'hôpital: une castration totale.

« Ah! le malheureux, ça a dû lui faire bien mal quand on est arrivé à l'os! »

Si vous doutez de l'authenticité, vous auriez tort, car j'ai un de mes confrères très aimé en clientèle qui porte journellement ce diagnostic chez de nombreux clients, du reste ravis de savoir leur maladie. « Mon ami vous avez de l'eau dans les os! » et le malade est satisfait. Quel est le traitement de cette nouvelle maladie l'hydropisie des os?... Je l'ignore.

Et ce diagnostic est sérieux à l'encontre de celui d'un de nos excellents confrères, alsacien d'origine, qui, étant jadis interne à l'hôpital Saint-Antoine toujours ennuyé au suprême degré par les clients de la consultation externe qui lui demandaient :

« Quel est le nom de ma maladie ? » « Qu'est-ce que ça peut vous faire ? » — « C'est pour savoir ! » — Et bien vous avez une *Catachrese* ! répondait notre collègue.

On a eu pendant quelques temps une véritable épidémie de Catachrèses dans le faubourg Saint-Antoine. Les pharmaciens étaient enchantés et avaient lancé une spécialité anti-catachrésiforme.

Mais malheureusement, cette fortune n'eut qu'un temps hélas ! L'épidémie disparut comme par enchantement, quand l'interne fumiste changea d'hôpital.

Sa fumisterie de certains diagnostics évoque le concours célèbre du regretté Dr Quinquaud qui rendu prudent par de précédents échecs, ne poussait jamais ses diagnostics à fond avant d'essayer de surprendre, sur le visage des juges, s'il avait leur approbation ; méthode qui lui fut fatale, voici comment.

Le professeur Hardy était président du jury pour le concours du Bureau Central. Ceux qui l'ont connu se souviennent du perpétuel hochement de tête qui agitait, dans un geste *capital* de négation, son vénérable chef. Ce tremblement que d'irrespectueux jeunes candidats qualifiaient de sénile pouvait faire croire que le professeur mécontent des réponses qu'il posait exprimait son mécontentement en esquissant une mimique dénégative. Quinquaud venait d'examiner un cardiaque : « A l'auscultation, disait-il de cette voix pénétrante qu'on lui a connue, à l'auscultation j'ai trouvé un souffle, un souffle à la pointe. »

Levant les yeux, il aperçoit le hochement de tête du président, alors se reprenant aussitôt « un

souffle peu intense » et comme le tic du professeur agitait sa tête toujours si peu intense, ajouta le candidat que je me demande s'il existe ». Il faut imiter la pratique de polichinelle pour répéter cette restriction drolatique.



Mieux vaut piquer dans le tas...

elle obéit tout collectionneur ; on choisit au début, puis on recueille et on collige à la fin. Colligeons donc !

De l'ordre dans le récit de joyeusetés médicales ?... A quoi bon ! Mieux vaut piquer au hasard de la fourchette... dans le tas. Quelques coups de fourchette ou de crochet, comme le lec-

Je ne sais plus que délicat penseur a dit, qu'en fait de pensées et d'anecdotes, on agit un peu comme les enfants avec les bonbons : on choisit d'abord les meilleurs, puis on finit par les avaler tous, les moins bons comme les autres. Nous serions enchantés d'échapper à cette fine critique — mais il faut se résoudre à cette nécessité à la-

teur l'entendra, dans le tas d'anecdotes devenues historiques !



On pourrait voir sur ces jetons, le malade, continuant à fumer d'énormes cigares.

Evadées de la Salle de Garde, en commères gaillardes qui aiment à fréquenter chez les gazetiers en quête de copie, elles vont traîner dans tous les journaux, médicaux et... autres, constituant la mine inépuisable où puisent sans vergogne les fabricants de « *Mots de la Fin* », Garrulus les a prises à Lutaud, Minime les a cueillies chez

Monin qui les a repassées à Lutaud ; Sue lui-même les a chippées à un plus antique ; Witkowski, étant un des premiers contemporains, a été plus feuilleté que les successeurs dans la carrière. Dans ce vaste champ fleuri de l'anecdote



On pourrait voir sur ces jetons, un professeur forcé de fuir...

médicale, tout le monde a pris son bien où il l'a trouvé, l'inédit est rare, bien fol est qui s'en targue ! Souvent du reste « *Le vieux jeu* » n'en déplaît à M. Lavedan, fait encore plaisir, les vieux contes sont souvent les meilleurs.

Celle-ci cependant qui a échappé aux recueils connus et que je pige à Théophile de Bordeu, le

médecin des encyclopédistes et celui auquel nous devons cette si pittoresque expression, si souvent citée en parlant du sang, cette « *chaire coulante* ».

Mauvillain, doyen de la Faculté, eut un procès avec Blondel, le plus processif de tous les hommes ; Mauvillain gagna le procès. Blondel était borgne. Mauvillain fit frapper un jeton (ce que tous les doyens faisaient depuis un temps immémorial) et fit mettre sur le revers du son portrait, un cyclope renversé dont Ulysse crève l'œil.

Aujourd'hui, les doyens de Faculté ne font plus frapper de jetons. Sans quoi, les numismates pourraient réunir une curieuse collection de médailles. On pourrait y voir un bateau traversant la Manche, chargé de Professeurs en robe, allant visiter un illustre malade d'Outre-Manche... à l'article de la mort et celle-ci guettant au retour les Professeurs qu'elle fauche... alors que le dit malade continue à fumer d'énormes cigares. On pourrait également voir, sur ces jetons, un Professeur recevant des pommes cuites et forcé de fuir, une valise à la main, pour aller faire passer des examens d'histoire naturelle en province. — Un agrégé chargé par le dit doyen, d'étudier les laboratoires de microbiologie chez le négus Ménélick... enfin, un expert légiste faisant l'autopsie d'une femme accusée de rétrécissement du bassin et oubliant de mesurer ledit bassin. Quelle riche collection de médailles nous aurions à la Faculté, si tous les doyens avaient suivi l'exemple de Mauvillain et la Tradition !

J'ai appris récemment une histoire curieuse qui démontre jusqu'à quel point l'audace, la fu-

misterie et la conviction que le public est composé de gogos prêts à avaler les plus monstrueuses couleuvres, peuvent, réunies chez un charlatan quelconque, le mener à la plus haute fortune médicale. Il s'agit d'un étranger qui se donne



M. X. Président de la Société antiabsinthique, grande médaille d'or, etc., etc.

comme docteur en médecine, membre de plusieurs Académies, décoré de nombreux cordons multicolores (qu'il ne porte naturellement que dans son cabinet et qui a su se faire une très belle clientèle au sù de tous les docteurs dûment patentés et

diplômés de son quartier, sans qu'on ose mettre obstacle à ses agissements illégaux. Bien plus, le pseudo-docteur prend les couleurs d'un philanthrope et tel Sangrado se donne comme l'apôtre de l'Eau pure. Le Conseil Municipal de Paris lui a accordé une subvention importante. N'est-ce pas encourageant pour les nombreux illégaux de notre corporation? Voici sa carte de visite :

M. X.

MÉDECIN CALLISTÉRAPISTE  
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ANTIABSINTHIQUE DE FRANCE  
GRANDE MÉDAILLE D'OR  
OFFICIER D'ACADÉMIE — ANCIEN INTERNE DES HOPITAUX SUISSES  
DÉLÉGUÉ AU CONGRÈS D'ANVERS, SECTION D'HYGIÈNE  
DIRECTEUR DU JOURNAL " *La Prospérité* " (1)

Il y a quelques années, nous avons vu une certaine demoiselle Verneuil distribuer des cartes de visite ainsi conçues :

Mademoiselle VERNEUIL

PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS  
Avenue Y, n° (?).

Elle avait une clientèle énorme. Quelques confrères entre les mains desquels tombèrent ces cartes, s'emurent et portèrent plainte à la Préfecture de Police. La jeune agrégée fat mandée pour

(1) Le titre d'officier d'Académie était pris et porté en vertu d'un diplôme que délivre l'*Académie Contemporainè*. Que ceux qui ne sont pas décorés se le disent! Quant au titre de *Docteur en Médecine* porté sur l'Annuaire Médical du D<sup>r</sup> Roubeau, — il a été obligeamment supprimé. « *La Prospérité* » a passé en d'autres mains.

s'expliquer sur la légitimité de ses titres pompeux. « Vous ignorez sans doute, Mademoiselle, lui dit, avec une grande courtoisie, le fonctionnaire,



Mais si je n'ai pas le droit de porter le titre, j'ai la science!... ce qui vaut mieux!...

que les femmes n'ont pas... (mouvement de la jeune personne)... *pas encore*, veux-je dire, le droit de se présenter aux épreuves du Concours de

l'agrégation ? » A quoi la jeune personne imperturbable et imperturbée, réplique : « Je sais, Monsieur — mais si cette liberté était accordée aux femmes, j'aurais certainement le droit de porter le titre d'agrégé. Une regrettable lacune dans votre administration française, dénie aux femmes le droit de se présenter à l'agrégation, soit ! Mais si je n'ai pas le titre, j'ai la science... ce qui vaut mieux !... Il ne manque que la formalité des épreuves et, indépendante, je sais m'en passer, de cette formalité ! » Ces explications durent suffire au fonctionnaire, car, par une curieuse chinoiserie de nos Codes, on n'a pas le droit de poursuivre une personne qui usurpe un titre imaginaire. Vous pouvez vous intituler Grand-Cordon des Industries-Réunies ou Commandeur de l'Académie contemporaine, on vous laissera parfaitement tranquille, alors qu'on poursuivrait un pauvre diable qui prendrait une plaque de commissionnaire ou un képi de pompier.

Cependant, quelques jours après le dialogue que nous avons rapporté, on vit en circulation d'autres cartes, ainsi conçues :

**Mademoiselle VERNEUIL**

PROFESSEUR AGRÉGÉ  
PRÈS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS  
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

D. M. V.

Paris.

Pour le coup, on s'émut, et cette émotion valut à la demoiselle une juste amende. Quel dommage pour sa brillante carrière, quelle perte pour sa nombreuse clientèle !

Qu'est devenue Mademoiselle Verneuil ? J'ai

adressé sur ce point mystérieux de l'histoire anecdotique de notre profession, une lettre à l'*Intermédiaire des curieux* et j'espère une réponse prochaine. Dès que la réponse me sera parvenue, j'en ferai part aux nombreux lecteurs du *Correspondant Médical*.

Du reste, qu'on ne se récrie pas trop. Il y eut des femmes agrégées. Vous en doutez ?... Oyez plutôt :

« Le 29 février 1736, il y eut, dans une Université de Bologne, un acte célèbre de médecine, dans lequel la demoiselle Laure Bussi, âgée de 32 ans, et agrégée de cette Faculté, fit un discours en latin, et argumenta ensuite avec l'applaudissement d'une illustre et nombreuse compagnie, sur l'anatomie et en particulier l'ossification (Pens-toi Ranvier ! ) Le cardinal Légat, l'archevêque Gonfalonier, le vice-légat, etc., etc., étaient présents ».

Pour copie conforme : *Sûe. Anecdotes historiques, littéraires et critiques sur la Médecine, la Chirurgie et la Pharmacie*. — Imprimé à Bruxelles, chez la veuve Dujardin. — Librairie de la Cour, 1789.

Il existe à Paris, un de nos contemporains qui s'intitule Médecin du Tsar Alexandre III, et un confiseur qui s'autorise du nom de la Grande-Princesse Olga de Russie. Nombreux sont les porteurs de la Banane coloniale, avec si peu de vert, qu'on les prend pour des officiers de la Légion d'Honneur. Nombreux aussi les internes en pharmacie qui, ayant obtenu le titre de docteur en médecine (qui ne l'obtient, par le temps qui court !) s'intitulent *anciens internes des hôpitaux de Paris*, sans ajouter, naturellement, en pharmacie.

Plus nombreux encore les anciens internes des asiles de la Seine, qui trouvent avantageux, c'est flateur pour les internes des hôpitaux, d'usurper



Docteur X., 3 fois admissible à l'Agrégation, 17 fois admissible au Bureau Central.

leur titre. Légion, sont maintenant, les internes provisoires qui, découragés d'échecs successifs, trouvent plus simple de prendre le titre et d'abandonner le concours. Quelques-uns, scrupuleux

au début, mettent entre *interne* et *des hôpitaux* un minuscule *p'* comme ceci :

DOCTEUR P<sup>#</sup>  
ANCIEN INTERNE P' DES HOPITAUX

puis, à force de diminuer, le *p'* passe du minuscule au microscopique, et du microscopique à l'invisible. On rirait bien, cependant, si un quelqu'un ajoutait sur sa carte : Ex-admissible à l'école polytechnique. Ou encore : Refusé 3 fois au baccalauréat. Ou simplement : Admissible au brevet supérieur. Ça viendra, nous l'espérons.

En attendant, les *provisoires* sont heureux à peu de frais, laissons-leur cette joie facile et si innocente, ô provisoires ! Quand donc verrons-nous aussi nos Maîtres ajouter sur leurs cartes de visite : 3 fois blackboulé au Concours de l'agrégation, ou 17 fois admissible aux épreuves écrites du Bureau Central.

Docteur X<sup>\*\*\*</sup>  
3 FOIS ADMISSIBLE A L'AGREGATION  
17 FOIS ADMISSIBLE AU BUREAU CENTRAL  
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES PRATICIENS DE PARIS

C'est assez coquet ? Je cours chez mon graveur pour lui proposer une affaire.

D' MATHOT  
EXTERNE PROVISOIRE DES HOPITAUX D'AMIENS  
SPÉCIALISTE DES MALADIES DES FEMMES  
DES ADULTES ET DES ENFANTS  
INVENTEUR DU TRAITEMENT ANTIBILIEUX

Voilà une clientèle assurée.

De nombreux confrères connaissent cet autre médecin fumiste, quoique non échappé des salles de garde; il sortait, par la mauvaise porte, la



D<sup>r</sup> Purgefort, licencié du Val-de-Grâce.

porte qu'on est forcé de prendre malgré soi, du Val-de-Grâce, et mettait sur ses cartes de visite :

**Docteur PURGEFORT**  
LICENCIÉ DU VAL-DE-GRACE

Profiter de son expulsion de l'École de Santé militaire pour s'en faire un titre, n'est pas banal.

Mais les anciens médecins militaires qui, après avoir passé 10 ans dans une caserne s'intitulent,

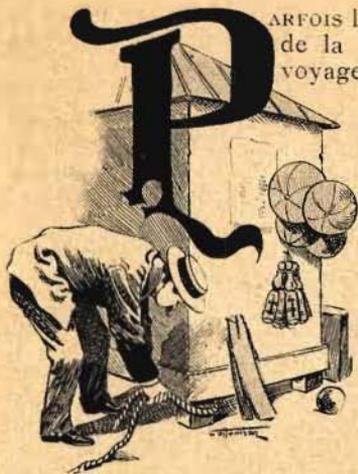


Je passe sur les médecins de marine en retraite.

une fois à la retraite, médecin spécialiste pour maladies de femmes et profitent de leur décoration acquise par la force des choses au bout d'un certain nombre d'années de caserne, sont-ils moins fumistes? Je passe sur les médecins de marine, en retraite, qui se font tous *accoucheurs*,

avec de nombreux jetons décoratifs acquis dans les pays orientaux. C'est à l'un d'eux, que le regretté professeur Pajot disait à un quatrième de doctorat : Allons donc, à bord des cuirassés, vous n'avez pas fait beaucoup d'accouchement ; mais vous avez peut-être au moins vu une fausse-couche ? Parlez-moi de l'avortement, Monsieur !

A notre époque, en ce doux pays, où la médecine illégale fleurit sous les yeux de nos confrères indulgents, ce sont les fumistes qui réussissent. N'importe quel pédicure, garçon de bains, masseur d'occasion, horizontale défraîchie peut obtenir un diplôme de masseur et s'installer à Paris en décorant sa porte de ces mots : « Massage médical, gynécologique et chirurgicale ». Il pourra exercer la médecine librement. Constatez en passant, benoist lecteur, combien l'étude de la fumisterie est féconde en déductions philosophiques ! Que serait-ce si, sortant du terrain médical, j'esquissais un voyage circulaire autour de la politique, de la littérature et de toutes les graves institutions que l'Europe ne nous envie plus !

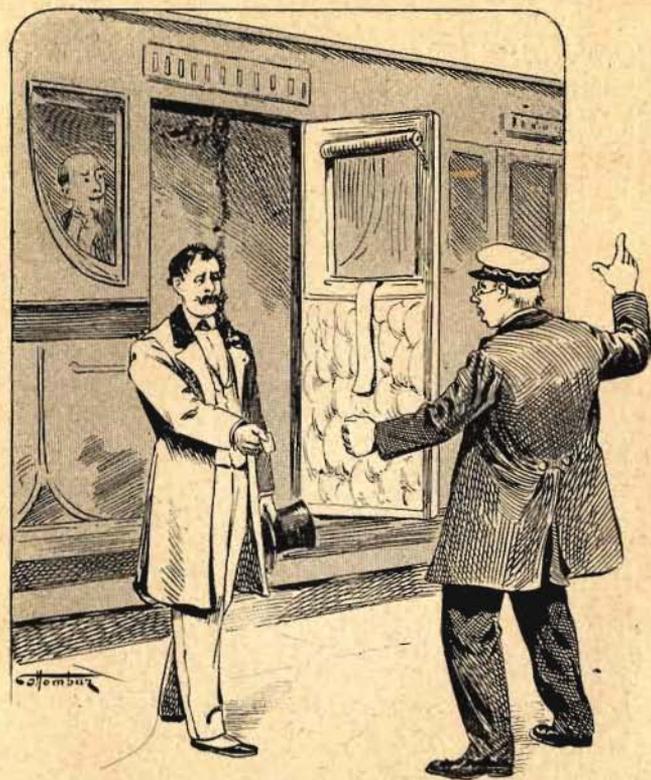


PARFOIS la fumisterie s'évade de la Salle de garde et voyage. — Voyage d'agrément ! — La Province et l'Etranger deviennent le théâtre de ses exploits. La fumisterie pour exportation est un peu moins fine souvent, comme ces champagnes destinés à l'étranger. Nous gardons pour nous les qualités de meilleure marque, avons-nous tort ? Du reste, c'est un

article purement de fabrication française, presque exclusivement un article de Paris. Les anglais, avec leurs « jokes », n'arrivent que bien derrière nous, et les allemands l'ignorent complètement : le mot n'a pas de traduction. Je me souviens qu'un de nos collègues fit des démonstrations très savantes devant un auditoire d'étudiants allemands plus

ou moins balafrés, et que, malgré toute son éloquence et aussi toute sa patience, il ne parvint pas à leur faire comprendre même l'origine étymologique de la fumisterie. Jamais le laboratoire d'outre-Rhin, où avaient lieu ces savantes démonstrations, ne retentit de semblables propos et, aujourd'hui, le professeur est parti sur les rives du Bosphore. Espérons que les Turcs seront moins rétifs à l'inoculation du joyeux microbe et moins réfractaires à la bactérie hilarante que ne le furent ces buveurs de bière, nos condisciples d'alors. Ce sont là des souvenirs d'antan !

Un agrégé de notre Faculté de Médecine, auquel déjà nous avons emprunté de nombreux échantillons de sa riche collection, et qui serait immédiatement nommé professeur, faute de concurrent à sa taille, si le Ministre s'apercevait enfin que cette chaire de joyeusetés médicales manque encore, un agrégé, dis-je, se souvient sans doute de cette farce, saupoudrée d'un sel peut-être un peu gros moulu. C'était en une gare de banlieue, un jour de courses, de nombreux Parisiens attendaient le train sur le quai — les uns devisant, les autres fumant pour passer le temps. — Notre maître trouvait le temps long. Sur le bord du quai existait une guérite occupée par une marchande de jouets d'enfants, sucre d'orge, ballons, polichinelles, etc... Passant derrière ladite baraque, le professeur trouve moyen de réunir, par un lien, le pied de la guérite et un wagon supplémentaire qu'on devait rattacher au train... Au moment de la manœuvre... on entendit un cri... et la stupéfaction fut grande quand on vit la marchande de jouets et sa baraque transformée en automobile... Sa course ne s'arrêta qu'au milieu de



Mais Monsieur... vous n'êtes pas sur la ligne...

la voie et dans quel état était la boutique !... je vous le laisse à deviner. — Il paraît que notre joyeux farceur eût quelque peine à se disculper et qu'un illustre professeur dût s'en mêler pour faire arrêter les poursuites. On s'expose à des désagréments quand on veut faire voyager notre compagne.

Ceci doit, pour être goûté, subir l'épreuve de l'expérimentation. Dédié aux amateurs qui aiment à provoquer, chez les fonctionnaires graves de par leur fonction et pénétrés de leur indispensable mission, un ahurissement dangereux pour leur état mental mais qui n'en est que plus amusant pour l'auteur. L'inventeur du procédé est toujours le même agrégé. Vous allez à Fontainebleau, par exemple... Vous prenez votre billet et vous montez dans votre compartiment. Arrivé à une station intermédiaire (mettons Mongeron, si vous voulez, pour ne point vous faire attendre trop longtemps) vous descendez d'un air effaré et demandez le chef de gare... On vous l'indique, vous vous précipitez, la main au chapeau, très poliment, vous l'abordez :

« Pardon, Monsieur, pourriez-vous me dire si nous allons bientôt arriver à *Enghien*? — A *Enghien*, Monsieur !!! Comment à *Enghien*? — Oui Monsieur, à *Enghien*... dans combien de temps? — Mais, Monsieur... vous n'êtes pas sur la ligne !... — Comment?... — « Je n'y comprends rien ! — Mais, à Paris, comment avez-vous demandé votre ticket?? C'est inconcevable... Pensez donc, Monsieur, vous êtes sur la ligne de Lyon... et *Enghien* se trouve sur la ligne du Nord... Comment avez-vous pu commettre une pareille erreur?... Mais, j'y songe, votre billet ne doit pas vous avoir été délivré pour *Enghien*... c'est impossible, ou l'em-

ployé distributeur est devenu fou... Voyons, Monsieur, répondez-moi, pour quel endroit me demandez-vous ce renseignement, vous devez vous tromper? — Pour *Enghien* ! »

« Sacredieu !... Quelle station porte votre billet... Montrez-le moi? »

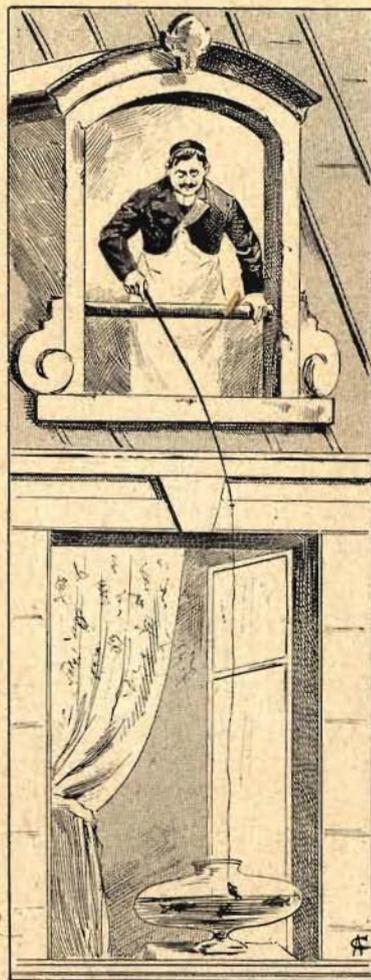
Vous montrez le ticket.

« Mais, Monsieur, votre billet est à destination de Fontainebleau. — Alors? — Oui, alors — et le sifflet retentissant, vous remontez dans votre compartiment, laissant le chef de gare dans un ahurissement dont rien ne peut donner une idée. Notez que souvent le train a du retard, parce que le fumiste décoré (il est indispensable d'être au moins *chevalier* de la légion d'honneur) a nécessité, de la part du chef de gare de longues explications sur les lignes de chemin de fer — « Un étranger sans doute, mais joliment bouché, murmure le personnel ! »

Feindre de ne pas comprendre et écouter les explications intelligentes des employés qui vous accablent de leur morgue, jouir de leur rage impuissante et de leur incommensurable bêtise, quelle jouissance ! Courteline l'a dit : « J'aime et admire au-delà de toute expression les personnes qui, par leur esprit d'à propos, les seules ressources de leur ingéniosité, ont raison de la bêtise et de la méchanceté des hommes. J'adore, après les avoir vus, à travers des larmes indignées, revendiquer en vain leur dû — ce *dû* qui, neuf fois sur dix, par le seul fait qu'il est leur dû incontestable, l'infâme et imbécile loi, ennemie née des hommes de bonne volonté, se refuse à leur accorder — les voir ouvrir, à deux battants, sur l'inviolable territoire des *abominations*

*légales*, des portes qu'on ne soupçonnait point. Oui, il est un beau spectacle, celui des gens bien bafoués, las d'être dupes, qui en viennent à se déguiser en brigands pour avoir le droit de leur côté, et demandent à la mauvaise foi ce qu'ils n'ont pu obtenir du seul bien fondé de leur cause. « J'admire, à ce titre, ce collègue qui, ayant été malmené par un gros major qui avait refusé de le reconnaître malade pendant sa dure année de volontariat comme infirmier, lui jouât la farce suivante : S'étant entendu avec les médecins militaires sous les ordres du major, il enseigna avec patience et exactitude les points douloureux de la sciatique à toute sa compagnie — avec la précision mathématique de feu Vallex, les points furent marqués au nitrate... puis il y eut une répétition générale — et un beau matin, le major vit à la visite une file indienne d'éclopes, traînant la jambe — Sacredieu, dit-il, voilà des fumistes !... je les f... dedans — mais après examen, il dût reconnaître que c'était bel et bien là la terrible *sciatique* dans tous ses symptômes. — « C'est étrange, grogna-t-il, pourquoi cette épidémie ? » Un médecin moins galonné lui laissât entendre que cela pourrait bien être la conséquence d'une intoxication paludéenne, on démolissait un vieux bâtiment au fond de la caserne.

Le major rédigea un rapport circonstancié sur cette épidémie provoquée par la démolition du vieux bâtiment. Ce n'est que plus tard, rendu aux douceurs de la vie civile, que notre confrère apprit au terrible major la véritable origine de cette épidémie de sciatiques... il eut beau jurer comme l'illustre colonel Ramollot, notre fumiste était en dehors de ses griffes et loin des rigueurs de la salle



Armé d'une ligne, il s'amusait à jeter l'hameçon dans le bocal du directeur...

de police, mais le major atrabilaire en fit une maladie.

Dans un hôpital où le Directeur était plein de rigueurs pour les internes, et à cheval sur le règle-



Les bonnes étaient successivement renvoyées comme coupables...

ment — refusant de la glace en été et du bois en hiver — renvoyant les acortes infirmières qui charmaient les heures d'ennui et de solitude de l'interne

de garde — enfin, un type de rond de cuir comme on n'en a que trop vu — on résolut de se venger. Le directeur avait une douce manie; ce monstre de la bureaucratie aimait d'amour tendre les dorades de Chine. Dans son salon, un énorme bocal ornait la fenêtre, bocal rempli de poissons rouges aux frétilantes évolutions nautiques. — C'était sa joie de les contempler ! En été, la fenêtre restait ouverte — et la salle de garde était située au-dessus du salon du directeur. Que fit l'interne de garde pour charmer ses loisirs ?... Pêcheur nocturne, armé d'une ligne, il s'amusa à jeter l'hameçon, de l'étage supérieur, dans le bocal du directeur... Les malheureux poissons rouges étaient enlevés en une ascension fatale ! Et chaque matin, le directeur entrait en rage en constatant la disparition de ces précieux échantillons d'ichthyologie. — Les bonnes étaient successivement renvoyées comme coupables de laisser mourir les poissons et de les faire disparaître ensuite pour cacher leur négligence ! Il y eut rupture d'amitié entre le directeur et l'économiste de l'hôpital dont le chat fut à tort incriminé ! Les poissons disparaissaient toujours... et le directeur maigrissait de dépit... jusqu'au jour, qui fut une nuit, où en guettant son bocal, le directeur, fou de rage, aperçut la ligne... puis le pêcheur !! L'explication fut terrible.

Les passants de la rue de Sèvres furent, un matin, très surpris de voir un zèbre attelé à la voiture de transports alimentaires attachée à l'hôpital Necker. On fit cercle, et de nombreux badauds attendirent toute la matinée pour voir ce spectacle !... Ce fameux zèbre n'était autre qu'un simple cheval blanc que, pendant la nuit, les internes

avaient bariolé d'une solution de nitrate d'argent. Parti blanc aux halles... il était devenu zèbre au soleil!

Ceci se passait dans un Asile d'aliénés non loin



Il lui montra le style de factionnaire.

des fortifications. La salle de garde était un Eldorado, une abbaye de Thélème; on y festoyait, on y jouait et on y dansait jusque fort avant... dans la matinée!

« Cette vie ne peut durer, disait chaque jour le Directeur, ça trouble les pensionnaires, ça excite les agités ». Il défendit l'accès de l'Asile aux femmes et, pour que le règlement fût observé, un aliéné, presque guéri, qu'on employait aux travaux intérieurs, fut chargé de se tenir en permanence à la porte de l'Asile et de défendre l'accès à tout minois enjuponné. *Inde irce!*... « Ça ne peut pas durer! » s'écria à son tour l'interne X..., qui alla dénicher, un matin, un vieux fusil et le donna au gardien, il lui montra le style du factionnaire. Puis, après cette leçon, il grimpe chez le Directeur.

« Monsieur le Directeur, je comprends qu'au besoin vous défendiez à nos *amies* d'entrer à la Salle de garde... mais de là à donner l'ordre de tirer dessus quand elles se présentent à la porte de l'Asile, il y a un abîme! Je vous avertis que je vais porter plainte au commissaire de police, si ça continue!

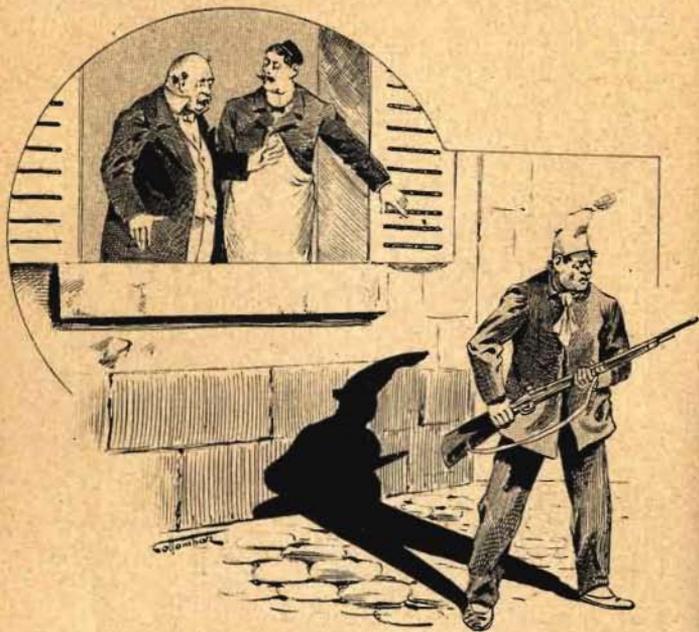
« Mais, Monsieur?... Je ne comprends pas le sujet de votre plainte? »

L'interne, amenant le Directeur à la fenêtre, lui montre alors le pensionnaire transformé en factionnaire par ses soins, l'air rébarbatif et décidé, armé du dit fusil. Le Directeur recule effrayé... et le factionnaire fut supprimé.

Elle serait longue, la liste des scies montées aux ronds de cuir, des bateaux armés contre les administrateurs trop sévères; elle serait interminable la revue des mystifications lancées dans les jambes des bureaucrates à cheval... sur le règlement!

Je me souviens d'un brave homme de Directeur

d'hôpital, dont le nom rime à baudruche... Etait-ce pour cela qu'on lui jouait tant de farces ou parce qu'il aimait à jouer du violoncelle ? (on peut adorer



L'interne amenant le directeur à la fenêtre...

le violoncelle et être un fort honnête homme). Je connais même des pianistes qui, malgré leur vice invétéré (le piano) sont d'excellentes gens. Placé à

la tête d'un établissement, dont les fenêtres s'ouvraient sur un boulevard très fréquenté (Noël et Chapsal exigeraient *très passant*), il logeait au premier étage et les internes au rez-de-chaussée. Comme il avait la douce habitude de jouer du violoncelle après déjeuner — la grande récréation consistait à se dissimuler derrière le store de la Salle de garde et à interpeller les passants. — Seule la fenêtre du Directeur était ouverte, les passants ne manquaient jamais de s'en prendre au malheureux Directeur, qui n'en pouvait mais.

Au fond, ces plaisanteries poursuivent souvent d'innocents bureaucrates qui n'ont qu'un tort : c'est d'être administrateurs. La plus cruelle farce qu'on pourrait faire à un médecin, ne serait-elle pas de lui donner pendant vingt-quatre heures la place d'un Directeur d'hôpital ?

Tout ceci pourrait avoir une moralité — les articles du *Correspondant Médical* doivent avoir une moralité — c'est :

« Que se moquer du monde est tout l'art d'en jouir ! »



La salle de garde de Bicêtre fut une des plus joyeuses.

Bicêtre, il y a encore quelque trente ans, était un lieu de gai rendez-vous. Les guinguettes y foisonnaient, on y voyait encore quelques arbres, il n'y avait pas encore de tramways ni de bâtisses à sept étages. On y vendait des « frites » et du « piccolo » qu'on y buvait sur des tables sans nappe, sous des tonnelles. Ce n'était pas la province et c'était presque la campagne.

Le dimanche, des volées de familles allaient rendre visite « aux vieux », et le village prenait un air de fête, car il y avait là un vrai village, avec des basses-cours et des étables. Je crois que ça s'appelait le village d'Austerlitz. Dans la semaine, c'était le calme des champs...

Vers 1820, un jeune étudiant en lettres, pâle, timide bien qu'exalté, d'une sensibilité de femme,

allait tous les dimanches avec « Delphine » ou la Bible sous le bras pour lire en route — ou la nosographie de Pinel, qu'il lisait aussi, en la portant à son ami, l'interne Poinso, qui était alors à Bicêtre (1). — C'était une belle et délicieuse amitié que celle qui unissait alors ce jeune étudiant de lettres qui préparait sa licence et lisait Pinel, et ce jeune interne qui, tout en disséquant, lisait, lui, Condillac et... *Paul et Virginie!* Amitié chaude, où le cœur se donne tout entier, amitié de jeunesse qui ressemble tant à l'amour par son ardente vivacité! Or, le jeune étudiant en lettres, alors bien inconnu, pauvre, isolé, vivant de leçons qu'il donnait dans Paris, s'appelait Michelet! et l'interne Poinso, son meilleur, son unique ami, qui eut une si grande influence sur lui, devait mourir phtisique deux ans plus tard!

Bien des années se sont passées! Nous voici en 1890, la Salle de garde n'a pas conservé le nom de Poinso, mais les noms des internes qui s'y sont succédés sont gravés en haut des murs, illustrés de joyeuses fresques. — Quels sont donc ces initiales, toujours les mêmes, placés en regard du nom d'un interne, chaque année? M. Paul Bour-

(1) Un certain nombre de confrères eonnassent un ouvrage qu'on appelle *Bible*; indiquons-leur que *Delphine* est un roman d'une femme assez connue dans les lettres, Madame de Staël (édité en 1802). Quant à la *Nosographie Philosophique* ou Méthode de l'Analyse appliquée à la Médecine, par Ph. Pinel, médecin de la Salpêtrière et professeur à l'Ecole de Médecine de Paris, Napoléon estima que l'ouvrage méritait le 4<sup>e</sup> grand prix de 1<sup>re</sup> classe, sur la médecine. Corvisart, Bichat et Alibert n'obtinrent que des *mentions honorables* (décret impérial concernant les prix décennaux pour les ouvrages de sciences, — 28 novembre 1809).

get, autre habitué célèbre de la Salle de garde de Bicêtre qui, lui aussi alors inconnu, donnant des leçons pour vivre, venait s'y délasser parmi la joyeuse bande, M. Paul Bourget, l'auteur de la « *Psychologie de l'Amour moderne* » va nous l'apprendre:

« J'ai bien souvent mangé dans la salle de ce vieil hôpital, affectée aux repas de ces messieurs (les internes), sur les murs de laquelle se profile une suite d'inscriptions bien étranges. Les listes des internes y sont gravées, année par année, et dans chaque liste, depuis quinze ans, il y a un nom à côté duquel se voient deux initiales. Ce sont celles d'une femme de service qui, à chaque nouvelle fournée, devient la maîtresse d'un des futurs docteurs envoyés dans cet hôpital. Ecrire le roman de cette femme, quel sujet, pour un conteur naturaliste! »

Le vœu de Paul Bourget n'a pas été exaucé; espérons qu'un jour pourtant ce sujet tentera un romancier, qui nous racontera ces amours parfumées à la graine de lin et à l'acide phénique. Amours en tablier et en cornette, amour d'internes, amours de surveillantes, roman d'hôpital qui vous racontera jamais? (1)

A propos d'amours, je me souviens d'un enlève-

(1) C'est encore à Bicêtre, ne l'oublions pas, que le compositeur Hervé, qui tenait l'orgue de la chapelle, fut chargé par le Dr Leuret de composer la musique de *L'Ours* et *le Pacha*, bouffonnerie d'un nommé Scribe (Eugène). L'auteur de l'*Œil crevé* (dont l'idée lui a été fournie par Ricord) était logé et nourri à l'hospice avec sa femme, et recevait 12 fr. 50 par mois. Peut-être raconterai-je un jour l'inénarrable histoire qui arriva, au Japon, au fils d'Hervé!

ment mystérieux qui fit grand bruit et causa un gros scandale, il y a quelques années... toujours à Bicêtre. J'extraits le récit du journal *l'Éclair* :

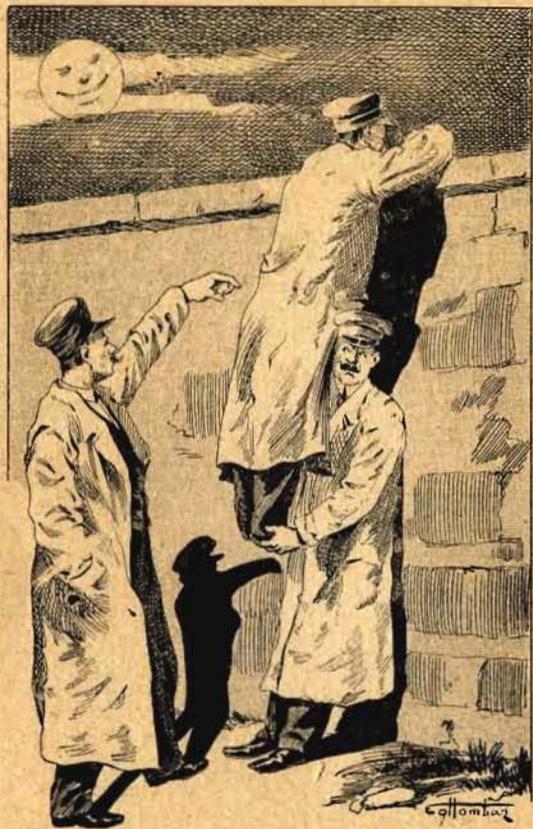


La femme du directeur lui apportait des épluchures choisies

C'est conformément à une antique tradition, que les internes de Bicêtre engraisent chaque année

dans leur jardin, un porc pour les fêtes de Noël. Plus privilégiés que leurs collègues des hôpitaux de Paris, les internes de Bicêtre ont, en effet, à leur disposition personnelle, un grand jardin et différents locaux, notamment une serre et une truanderie. Aussi peuvent-ils se livrer, en propriétaires qu'ils sont, aux douceurs de l'horticulture et aux joies de l'élevage. C'est ainsi qu'ils avaient élevé, il y a quelques années, un cochon qui promettait d'être énorme. Après une jeunesse paresseuse, entourée de soins jaloux, l'animal gros et dodu, faisait l'admiration de tous les visiteurs. C'était merveille de le voir s'ébattre dans son auge, toujours abondamment garnie. La femme du directeur lui apportait tous les jours des carottes et des épluchures choisies, le directeur allait lui rendre visite... bref, ce dodu animal (je parle toujours du cochon) faisait les délices de l'hospice. On se promettait d'en faire de délicieux boudins et des jambonneaux incomparables... les internes étaient enthousiasmés de leur élève. Hélas ! tous les grands bonheurs ont leurs envieux ! Les internes des hôpitaux de Paris furent jaloux du cochon de Bicêtre, eux qui ne pouvaient en fait de cochon... qu'acheter de la charcuterie vulgaire. Ils projetèrent un plan machiavélique.

Un soir, vers 10 heures, on vit sept messieurs, le chef couvert de casquettes de soie, vêtus de longues blouses à dissection, prendre deux fiacres et se diriger vers Bicêtre. Ils arrivent à Bicêtre vers minuit. l'heure des crimes ! O d'Ennery ! Nos sept internes descendirent de sapin en longeant les murs, enveloppés d'ombre ; ils escaladèrent le mur d'enceinte de l'hospice et, habitués aux aires de la maison, se



Ils escaladèrent le mur

dirigèrent du côté de la truanderie. Pauvre cochon, il sommeillait du sommeil de l'innocence !

Avez-vous jamais, ô lecteur, assisté au pur sommeil d'un innocent cochon ? Quels doux rêves s'agitent sous la paupière close de cet ami de l'homme que Monselet appelait l'ange... de la charcuterie, sans doute (1). Le charme qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite, ne fit pas reculer nos internes. Le cochon fut appréhendé, lié, ligotté en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire... mais, brusquement réveillé au milieu de rêves enchanteurs, le cochon se mit à pousser des cris lamentables !... O crime, ô cruauté !... Les internes, pour étouffer ses cris révélateurs, lui appliquèrent un mouchoir imbibé de chloroforme anesthésique, dont ils s'étaient munis. Le cochon fut anesthésié... symbolique anesthésie qui devait rappeler aux générations futures que l'inventeur de laparotomie et le premier hystérotomiste fut... un châtreur de cochon ! (2) Le cochon de Bicêtre anesthésié ne fut pas châtré, mais enlevé. On le transporte dans le fiacre et fouette cocher... mais les automédons ont des soupçons ; ces sept casquettes de soie, ces sept blouses, cette forme de cadavre qu'on transporte, les épouvante... Ils ne veulent pas aller plus loin,

(1) Je ne ferai pas au lecteur l'injure de lui citer le sonnet de Monselet — ces genres de plaisanteries me rendent très malade :

«..... Animal roi, cher ange !

(2) Je rappelle pour les lecteurs étrangers aux merveilles de la chirurgie abdominale, que ce fut en 1588 que Jacques Nufer, dit Gaspard Baubin, fit la première opération césarienne sur une femme vivante qui n'était autre que sa propre femme. Ce Nufer était châtreur de cochons !

convaincus d'un crime dont ils refusent de se faire complices. Voilà les fiacres en détresse sur la route déserte !

« Mon ami, nous n'avons tué personne !... Nous sommes des médecins, des internes, tenez, voyez nos cartes ! » On exhibe les cartes de l'assistance revêtues de la signature officielle... Le cocher se rassure un peu... « Mais ce cadavre que vous avez transporté dans ma voiture ! » « C'est un cochon ! » « Pas possible ! » — Voyez plutôt... on montre au cocher le cochon profondément endormi qui ronflait sur le siège... Le cocher comprend enfin la farce et se met à rire en continuant la route.

On approche des fortifs... mais autre obstacle — on n'avait pas songé à la douane !... Comment passer un cochon ? Il va falloir le déclarer... comment ? Comme cochon mort... ou comme cochon vivant ?... cela va demander du temps et des explications, ces douaniers sont si chicaneurs !

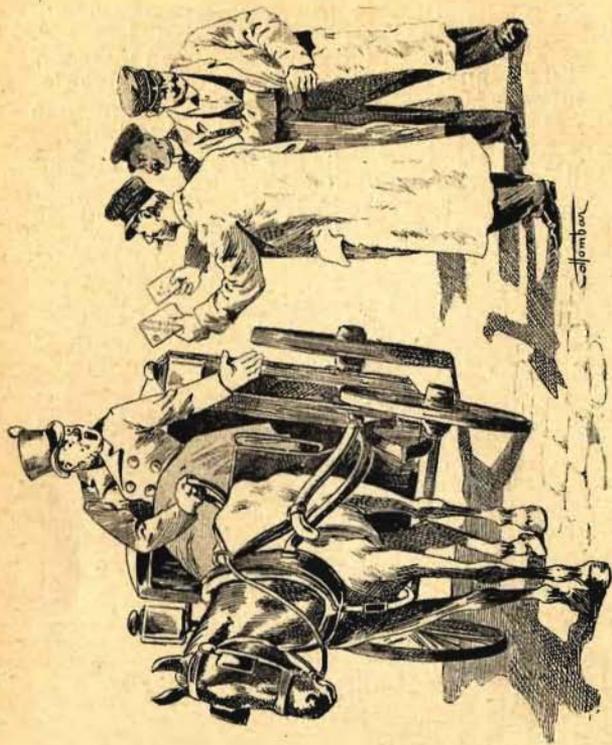
On descend du fiacre et, autour d'un bec de gaz, on tint conseil, que faire ?

Apercevant ce groupe à l'aspect lugubre, ces sept blouses, ces sept casquettes, deux souteneurs de banlieue croient reconnaître des leurs méditant un bon coup. Ils s'approchent.

« Eh ! les zigs, s'il y a du pognon à ramasser, nous en sommes, part à neuf ! »

On s'expliqua — et il fallut encore montrer le cochon, toujours ronflant dans le fiacre... et les deux escarpes, convaincus de leur méprise, s'éloignent en riant.

On prend un parti suprême — on ne déclarera pas le cochon à l'octroi — on passera en chantant à tue-tête, car l'animal se réveillait de temps à



Tenez, voyez nos cartes



A ce mot de rage... tous les employés de l'octroi se reculèrent... et ils coururent encore !

autre et se faisait entendre ; il fallait couvrir le bruit de ses grognements.

Les choses se passèrent comme on l'avait prévu. Les jeunes médecins entonnèrent bruyamment une chanson de circonstance, dont le refrain était :

« Petit cochon de Bicêtre ! »

chanson accompagnée de la *Marseillaise* de la Salle de garde du vieux Bicêtre :

Dans cet asile où l'on s'embête,  
Loin de Paris que je regrette  
J'ai souvent et longtemps médité.  
Sur la vieillesse et la caducité.  
Or, écoutez ce refrain de Bicêtre ;  
Cette leçon vous servira peut-être :  
On n'peut pas b... toujours,  
Faut jouir de ses r...,  
On n'peut pas b... toujours,  
Faut jouir de ses beaux jours !  
Avec le temps Vénus devient avare  
Aux pauvres vieux le coup est cher et rare !  
Idiots, fous, paralytiques,  
Sont des arguments sans répliques,  
Tout dépérit ; le pauvre genre humain  
N'a plus d'espoir que dans le carabin !

Malheureusement, au moment où les grilles de l'octroi étaient franchies, le cochon se mit à pousser des cris terribles, et un des douaniers, soupçonnant une fraude, se précipita après le fiacre.

Les employés de l'octroi entourèrent le fiacre et interrogèrent les voyageurs qui, exhibant leurs cartes d'étudiants, déclarèrent qu'ils venaient de chercher un porc atteint de rage pour le conduire à l'Institut Pasteur. A ce mot de rage... tous les employés de l'octroi se reculèrent... et ils coururent encore !

Tout alla sans encombre jusqu'à la rue Gay-

Lussac, mais là, sans doute, se sentant dans le voisinage de l'École Normale, le cochon fut pris d'un accès d'éloquence et se mit encore à pousser des grognements à éveiller tous les gens du quartier. Un des internes prit un parti énergique et s'assit sur le cochon... était-il trop lourd, le cochon avait-il pris trop de chloroforme ? le fait est qu'une syncope s'en suivit. Le malheureux cochon ne criait plus... il était mort !

Les internes se pendirent à la sonnette d'un charcutier du voisinage, qui se mit aussitôt en devoir de confectionner des jambons, des saucissons, du boudin, etc... A 9 heures du matin, le sacrifice était consommé !!

Pauvre cochon ! Malheureux internes de Bicêtre !  
*Lugete ventriculi !* (1)

Mais la plaisanterie ne s'arrêta pas là !

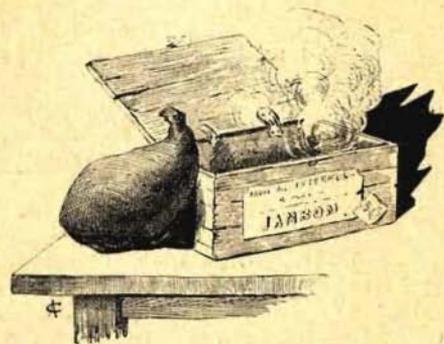
Les enleveurs du cochon poussèrent plus loin l'audace. Ils firent graver, au nom de leurs camarades volés, des cartes d'invitation « Au cochon funèbre » et les adressèrent à tous leurs collègues des hôpitaux pour les engager à venir à Bicêtre déguster le cochon qu'on venait de tuer à leur intention. Naturellement, les internes de Bicêtre n'étaient pas prévenus. Les télégrammes annoncèrent le décès du cochon et les cartes d'invitation au diner « du Cochon funèbre » furent adressées à toutes les Salles de Garde !

Vers sept heures, une soixantaine d'internes arri-

(1) Un grand nombre de confrères s'étant empressés d'oublier le latin, depuis le conseil que leur en a donné notre « neveu » Jules Lemaître, je traduis pour eux spécialement (suis-je gentil !) : « Pleurez, estomacs », mot imité d'Ovide, qui n'aimait pas la charcuterie.

vèrent de Paris, tout exprès pour le banquet du cochon funèbre, avec un appétit féroce, pour prendre part au festin... et apprenaient de leurs collègues, furieux, non seulement que le camarade de saint Antoine avait été volé, mais qu'on n'avait préparé aucun repas.

Circonstance aggravante, à ce moment arrivait, par colis postal, un magnifique jambon provenant de la victime, mais un jambon pour soixante et quelques jeunes gens doués d'un appétit comme on en a à vingt ans, ce n'était pas suffisant, et les mystifiés se mirent dans une colère épouvantable.



Arrivera-t-on à découvrir les coupables ?  
C'est ce que la suite de cette histoire vous apprendra, ô benoist lecteur ! Précipitez-vous au 13, boulevard de la Chapelle, pour obtenir la recette contre la neurasthénie et M. Dalloz vous la remettra avec son obligeance ordinaire, car c'était lui qui avait eu la gracieuseté de fournir

plusieurs flacons de glycérphosphate au cochon, — rien d'étonnant qu'il fut si gras !

Et, à propos de cochon, je ne puis résister au désir de vous mettre au courant de la dernière découverte encore inédite de l'opothérapie. L'illustre savant qui vient d'enrichir la science de cette merveilleuse invention thérapeutique, ne m'en voudra point si j'annonce le contenu de la communication qu'il doit faire sous peu à l'Académie et nos lecteurs me sauront gré de les faire profiter d'une recette dont l'emploi peut être urgent pour quelques-uns d'entre eux, on ne sait jamais les mauvais coups que Vénus

tout entière à sa proie attachée

peut nous réserver. Mon ami, l'illustre savant qui travaille depuis de longues années dans le laboratoire de M. le D<sup>r</sup> Calmette, vient tout simplement de découvrir le procédé, depuis si longtemps poursuivi, de guérir, et de guérir radicalement, cette funeste affection que nous autres savants, nommons blennorrhagie.

Vous n'êtes pas sans savoir les nombreux remèdes qu'on avait proposé pour soulager les pauvres, victimes de ce mal terrible dans ses conséquences puisqu'il amène souvent le rétrécissement d'un canal qui nous est aussi utile que celui de Suez à la reine d'Angleterre, pour faire passer ses cuirassés — seulement nous y faisons passer autre chose. Cette richesse de médications cache souvent, comme dit l'autre, une indigence de vrais remèdes — car en médecine, nous avons les remèdes utiles au médecin et les remèdes utiles au malade — les remèdes utiles au médecin sont ceux qui, ne guérissant jamais, permettent au praticien de continuer

longtemps ses soins au client ; les remèdes utiles au malade, est-il utile de le dire ?... sont ceux qui guérissent le client. Or, mon ami est parti de ce raisonnement si simple, mais qui prouve tant son génie. Quel est l'animal qui, anatomiquement et physiologiquement, ressemble le plus à l'homme... les plus grands anatomistes sont unanimes pour déclarer que c'est le cochon. Prenez donc un cochon en bas âge, pratiquez tous les jours sur lui une injection de baume de copahu et de santal, au bout de 6 mois, recueillez le sérum de ce cochon ainsi médicamenté et injectez 1 centimètre cube de ce sérum porcien dans le tissu cellulaire d'un jeune homme ; ce jeune homme deviendra réfractaire à tout jamais à la contagion de l'affreux gonococque, facteur de la cuisante chaude-pisse. Et non seulement il sera réfractaire à la chaude-pisse, ce jeune homme vacciné ; mais ayant du sang de cochon dans les veines, il deviendra réfractaire à tous les débordements, trop communs à cet âge, où les ardeurs des sens qui s'éveillent le portent à tous les excès vénériens ! O jeunes hommes de mon pays, ne vous cauteriserez-vous point pour souscrire au projet de la statue que le Conseil municipal de Paris doit faire élever à mon ami, en face de celle de l'illustre Ricord ?...

Sacrédié de petit cochon,  
Avec sa queue en tir'bouchon  
Allez-y donc si y a moyen,  
M'sieu Bérenger n'en saura rien !

Qu'il est regrettable que, à l'imitation de leurs collègues d'Outre-Rhin, les étudiants parisiens n'aient pas réuni leurs chansons en un recueil suggestif !



.... materiam risus invenit ad omnes  
Occursus hominum (*Juv., Sat., X — 47*).

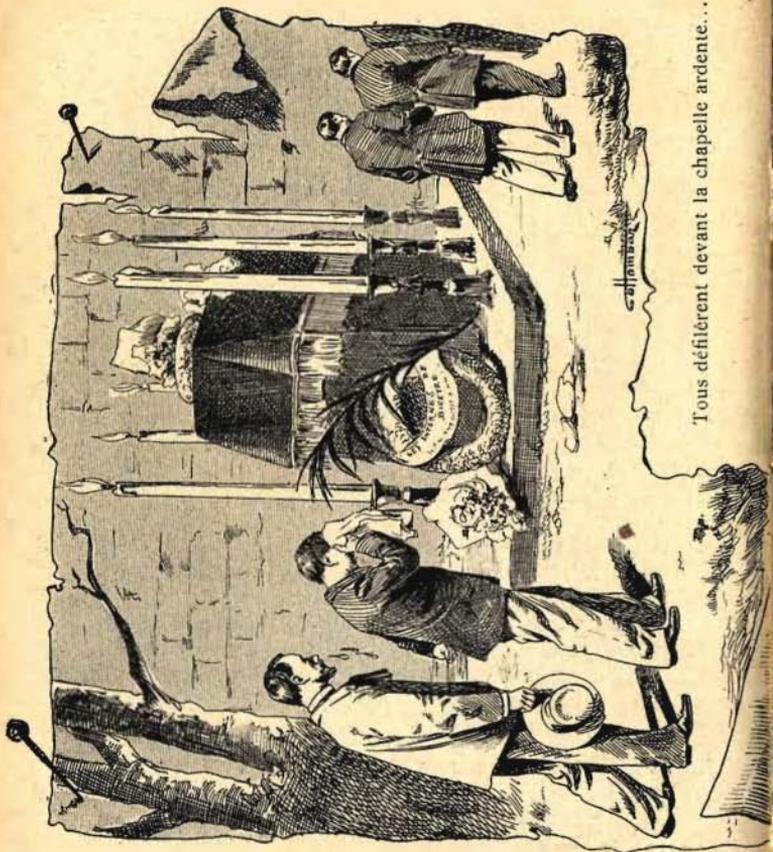
Tout comme le « *Menteur* » de Pierre Corneille et les romans-feuilletons de M. Richebourg, l'histoire du *Cochon de Bicêtre* a une suite. Cette suite, à vrai dire, est peut-être une autre version historique. On sait que les grands événements historiques sont racontés de différentes façons, selon les historiens. Quelle est la vraie version ? Je ne puis le dire ; en tout cas, voici la seconde :

L'odissée du cochon volé, anesthésié, puis véhiculé à travers Paris, son sacrifice, la colère des internes de Bicêtre, ainsi dépouillés de leur cher élève, mystifiés et affamés, vous fût, benoist lecteur, compendieusement contée dans un des numéros de ce précieux journal... si cette histoire vous a déplu, nous allons, comme dans la chanson,

Nous allons la la la... recommencer !

mais la recommencer en vous contant l'autre version.

Les internes de Bicêtre, furieux en recevant de toutes parts des lettres, des télégrammes de condoléance, résolurent de se venger. Les voleurs ayant fait confectionner, au nom de leurs camarades



Tous défilèrent devant la chapelle ardente...

volés des cartes d'invitation engageant toutes les Salles de garde de Paris à venir à Bicêtre déguster le cochon qu'on venait de tuer à leur intention, on résolut de mystifier les invités.

Donc, au jour convenu, quand la longue file des invités arriva, les uns en tramways, les autres en fiacre, quelques-uns à bicyclette, ils furent conduits en cérémonie dans le jardin de l'hospice. Là s'élevait un magnifique catafalque! Tous défilèrent devant la chapelle ardente, entourée de cierges, devant le cercueil vide... « du Cochon funèbre! »

Puis on conduisit les invités à la salle où devait avoir lieu le banquet. La salle était garnie d'une table, mais la table n'était pas garnie et, au milieu d'un éclat de rire, on apprit aux invités que le banquet n'aurait pas lieu, *en signe de deuil!* »

Ainsi se serait terminé la farce du Cochon de Bicêtre.

Franchissons maintenant les distances sur le manteau de Méphistophélès, le Méphistophélès de la fumisterie, et allons jusqu'à Vienne. Il existe là une chaire de maladies cutanées et syphilitiques occupée par un maître qui, paraît-il, n'est pas ennemi de la douce gaieté. Tant il est vrai qu'il ne faut pas se fier aux apparences et juger de la gravité des professeurs par le port de lunettes d'or et d'une calvitie froide mais polie. Jugez-en plutôt!

C'était à une clinique du célèbre professeur X..., les nombreux auditeurs encombraient les gradins de l'amphithéâtre. On n'attendait plus que le maître.

Il arrive, s'arrête, grave, devant la table chargée

de verres à expériences, de tubes et de bocalux étiquetés, contenant les urines de malades qui vont faire l'objet de la leçon. « Messieurs, je suis heureux que le hasard de la clinique amène dans



Tête du premier auditeur auquel le verre fut présenté...

nos salles plusieurs malades intéressants au point de vue de l'analyse des urines et je saisis cette occasion pour vous parler de l'examen clinique des urines. L'urologie est bien négligée maintenant et c'est un grand tort, elle peut rendre au praticien les plus précieux services... Je sais, Messieurs, que vous avez tous des notions d'urologie pratique ; je

ne vous ferai pas l'injure de douter que vous ne sachiez reconnaître l'existence de la glucose et de l'albumine dans les urines, mais vous négligez l'examen à l'œil, vous ne savez pas souvent tenir compte de la couleur des urines ! Elle peut cependant vous aider considérablement dans la diagnose... Et tenez, encore un examen que vous négligez souvent, et c'est encore un grand tort, c'est le goût des urines ! Le goût des urines peut cependant vous en apprendre long sur l'état de ces malades... Selon que l'urine est plus ou moins salée, sucrée, douçâtre... vous pouvez en conclure des données de la plus haute importance... et tenez, moi, je ne néglige jamais, quand je suis appelé à examiner un malade pour la première fois, en ville, de demander immédiatement à me faire apporter un vase de nuit et un petit verre à liqueur et je goûte... Vous riez, Messieurs... vous avez tort... Tenez, je suis sûr qu'en goûtant les urines que j'ai là devant moi, sur cette table, je distinguerai, rien qu'au goût, le malade auquel elles appartiennent ! » Ce disant, le professeur trempe son doigt dans un verre à pied contenant des urines et le porte immédiatement à sa bouche..., il fait claquer sa langue, cligne de l'œil gauche, hoche la tête... il va parler : « Tenez, messieurs, faites ce que j'ai fait et donnez-moi votre opinion sur la saveur de ces urines... Garçon, faites passer ce verre d'urine à ces messieurs. » La tête du premier auditeur auquel le verre fut présenté fut plutôt comique, ses commissures labiales s'abaissaient, et une moue de dégoût fut exprimée... « Allons, monsieur, faites comme moi, la science a ses exigences... le médecin doit tout goûter, tout flairer... » Mis en demeure

de s'exécuter, le malheureux élève trempe son doigt dans le verre et goûte... son cœur se soulève et il crache immédiatement. « Allons, messieurs, à votre tour ! » Le verre fait le tour de l'amphithéâtre, passe de mains en mains, tous trempent le doigt dans l'urine et goûtent... avec quelle variété de grimaces et de nausées, je laisse le soin de la description à votre puissance imaginative. Quand tous se furent exécutés... « Ah ! messieurs, j'ai bien peur que vous ne fassiez de mauvais médecins, s'exclame le professeur de syphilographie et de dermathologie... Voyez-vous, pour être médecin, il faut avant tout être *bon observateur*... et j'ai le regret de constater, messieurs, que vous l'êtes très peu, observateurs... Vous l'êtes si peu que vous n'avez même pas remarqué que c'était l'index que je trempais dans l'urine et le médius que j'introduisais dans ma cavité buccale !... évitant ainsi le contact de l'urine nauséabonde !... » Tête des élèves !

Le professeur viennois cultive donc aussi cette belle fleur aux vives couleurs de gaité que nous aimons en Gaule !

Les professeurs les plus graves n'y ont pas échappé. Tenez, voici le professeur Jobert de Lamballe. J'emprunte le récit à la *Petite Presse* de l'époque.

Un jour il se présente à la caisse de M. Rothschild pour toucher un mandat souscrit à son nom.

Le caissier, en recevant l'effet, le parcourt des yeux et y lit le nom du célèbre chirurgien.

« C'est vous, demanda-t-il, qui êtes monsieur « Jobert de Lamballe ?

« Moi-même ! »

L'employé, mû par un mouvement de curiosité machinale, passa sa tête au guichet destiné à établir la communication avec le public.



« L'enfant, voilà l'enfant ! » s'écria Jobert en se précipitant sur cette tête...

« L'enfant, voilà l'enfant ! » s'écria Jobert en se précipitant sur cette tête, qu'il saisit de ses mains

nerveuses, et qu'il tire à lui avec les plus violents efforts.



Et il désigna du doigt les branches d'un énorme spéculum...

Aux cris désespérés du malheureux caissier, on accourt ! Quel tableau, Jobert accouchant le

caissier à travers l'ouverture d'un guichet de caisse comme détroit inférieur ! Il ne manquait qu'un forceps !

On dégage le caissier à grand peine de cette périlleuse étreinte et on emmène Jobert qui continue à vociférer.

— Je vous dis que voilà l'enfant !

On crut d'abord à une mystification... il paraît que cette excentricité, en quelque sorte professionnelle, était déjà l'effet du désordre, jusqu'alors latent, qui commençait à troubler et à obscurcir cette brillante intelligence.

Jobert n'était pas un mystificateur ordinaire. Un jour rencontrant un confrère dans le jardin des Tuileries, ce dernier le salue et par manière de conversation lui demande : « D'où venez-vous donc de si bonne heure, cher Maître ? ».

« Et d'où voulez-vous que je vienne, sinon de chez l'Impératrice, avec ça dans ma poche ! » et il désigne du doigt les branches d'un énorme spéculum qui s'évadent de sa poche, telles en sont les dimensions.

L'auteur célèbre du traitement des fistules vésico-vaginales fut même un *mystificateur posthume*. Voici comment. Après sa mort, le bruit se répandit que dans son désordre, il ne serrait pas son argent dans son coffre-fort, mais qu'il le laissait traîner partout, qu'il avait même l'habitude de fourrer les billets de banque entre les pages de ses livres. A la vente de sa bibliothèque, de vieux bouquins sans aucune valeur furent vendus à des prix exorbitants, alors qu'ils n'avaient la valeur que du poids du papier. Cela surprit fort.

Les libraires de Paris avaient eu vent de l'his-

toire et s'imaginaient bien qu'ils allaient trouver des billets de banque entre les pages des livres...



Tête du libraire découvrant qu'il n'y a rien dans les vieux livres...

Ils firent un nez quand ils découvrirent qu'il n'y avait rien! Cette vente date dans l'histoire de la

librairie. Je connais un libraire de la Rue Casimir de la Vigne qui a acheté une vieille édition du *Traité des fractures d'Hippocrate*, 375 francs... Le comble de la fumisterie... fumiste même après sa mort!

La palme est décidément aux vieux chirurgiens et à l'auteur du mémoire sur "l'adossement des séreuses".

Et puisque nous en sommes aux fumisteries posthumes, oyez celle-ci! Elle fit grand bruit au quartier latin, il y a un peu plus d'un demi-siècle. Le principal auteur fut un interne de la Salpêtrière, l'un des bénéficiaires des trois croix accordées par le ministère de Falloux en faveur des étudiants qui étaient signalés pendant l'épidémie cholérique de 1849.

Les victimes prirent un jeune étudiant en médecine et une personnalité scientifique aujourd'hui presque oubliée dont le nom à cette époque était dans toutes les bouches par suite de sa récente invention, le chimiste *Gannal*, qui a eu pour disciple un des chirurgiens les plus connus de l'École de Verneuil.

L'Étudiant en question était un jeune homme du midi, intelligent et travailleur, qui avait la faiblesse de se croire atteint d'une affection organique du cœur et menacé d'une mort subite s'il n'usait pas des plus grandes précautions. Au moindre malaise il se faisait ausculter par ses camarades et ses professeurs.

Un matin, comme il gardait la chambre, par précaution, il voit entrer un Monsieur à figure respectable et de noir habillé « Est-ce ici l'appartement

de M. D..., étudiant en médecine..., demanda le visiteur.

— » C'est ici.

— « Monsieur, je compatis de toute mon âme au grand malheur qui vient de frapper votre famille par la mort de cet étudiant dont l'avenir était plein de promesses. Veuillez me montrer son corps afin que je puisse procéder à l'embaumement.

— « Cessez vos plaisanteries macabres, répond D... furieux.

L'Étudiant dont vous parlez, c'est moi-même, et je vous prie de croire que je ne tiens nullement à être embaumé tout vivant... Passez-moi la porte!... Sans quoi je vous prouverai, nonobstant le respect dû à votre âge et par des arguments *frappants* que je suis vivant! »

On s'expliqua!

Le visiteur ahuri et tout à fait déconcerté était Gannal en personne. Il exhiba pour sa justification une lettre par laquelle un soi-disant père du prétendu mort le suppliait de se rendre sans retard rue... N°... à l'effet d'embaumer le corps de M. D..., étudiant en médecine mort *subitement d'une maladie de cœur* et que sa famille désirait faire transporter dans sa ville natale.

J'ajouterai que le D<sup>r</sup> D... n'a jamais pardonné à l'auteur ou aux auteurs qu'il soupçonnait sans les connaître, une mystification qui l'avait péniblement impressionné. Quant à Gannal, je me suis laissé dire qu'il en avait été malade.

L'intention des mystificateurs était louable en employant un procédé aussi brutal et d'aussi mauvais goût, ils comptaient guérir leur camarade de

sa maladie imaginaire. Ont-ils réussi? Je me permets d'en douter.

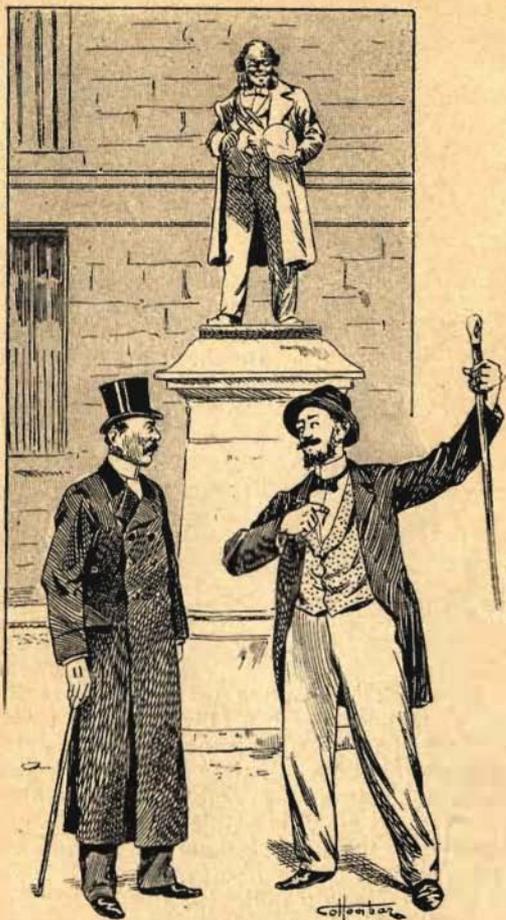
Mais dans quel intention funèbre, un de nos confrères annonçait-il récemment que l'anatomopathologiste, médecin de l'hospice d'Ivry, le D<sup>r</sup> Gombault, était mort et donnait-il son portrait dans la *Gazette médicale de Paris*? Il confondait l'éminent savant avec le D<sup>r</sup> Gombault, médecin des Hôpitaux en retraite..., faute grave pour un journaliste qui fait profession de vendre des renseignements bibliographiques et autres à ses confrères! J'aime à penser que le D<sup>r</sup> Gombault aura bien pris la chose. N'empêche que cette notice *nécrologique anthume* doit vous faire passer un frisson dans le dos.



J'ai rencontré un jeune confrère en face la statue de feu Broca. Il me fit la déclaration suivante :

« Mon cher, je viens de passer ma thèse!... Moins bête que beaucoup d'autres, je vais m'installer... pas à Paris, par exemple! Je n'ai pas l'intention de mourir de faim en attendant

mon premier client... non pas même en province... je ne veux pas passer à l'état de bête curieuse, qu'on épie, pendant un an, avant que les culs terreux se risquent à venir tirer mon cordon de sonnette... mais je vais m'établir tout simplement chez moi, dans ma ville natale!... Tout le monde me connaît, tous les habitants de marque m'ont vu haut comme trois pommes... je passais même pour voler celles du maire!... Je suis sûr d'avoir toute la clientèle du pays, mon cher!... Paie-tu un bock ?



Je n'ai pas l'intention de mourir de faim en attendant mon premier client...

Et sous le regard paternel de Broca... nous allâmes nous abreuver... Jamais, par cette chaleur



Comment, toi ? Tu as donc abandonné la médecine ?...

tropicale, le crâne qu'il tient à la main n'a dû lui sembler si... peu désaltérant !

Deux ans après — je venais de je ne sais d'ou, —

Le fait est que j'attendais mon train dans une petite ville perdue... ; une heure à perdre dans une petite ville déjà perdue elle-même, c'est très long ! Je ne sais si pareille aventure vous... mais ne soyons pas indiscret. Cette enseigne « *Au Café de la Gare* » me parut alléchante. Je m'installai...

— « Garçon, un bock !

— » Boum !! Voilà !! »

Au son de cette voix, je sursaute.

— « Eh ! garçon !... Je ne me trompe pas !...

C'est bien toi ! »

— « Moi-même ! »

— « Comment, toi, garçon de café ?... Tu as donc abandonné la médecine ?

— » Ah ! mon cher, c'est tout une histoire...

Tu m'offres un bock, n'est-ce pas ?... Je vais te raconter ça ! »

Le consommateur et le garçon de café, assis à la même table, s'abreuvèrent d'une bière plutôt médiocre..., ces bières de province sont toujours penser que le garçon vous a joué un mauvais tour de substitution de liquide..., mais je connaissais le garçon... Je m'abreuvai donc.

« Je suis venu m'installer dans mon pays, tu sais..., avec les plus grandes garanties de succès... Eh bien, figures-toi que ces imbéciles là ne vinrent pas chez moi... Tout le monde me saluait dans la rue, le maire me tutoyait, le sous-préfet me tapait sur le ventre, et pas un client !... tous allaient se faire soigner par un grand diable de Polonais qui était venu s'établir en même temps que moi..., j'étais furieux !... Un jour, un brave homme vint me rendre une visite de politesse..., puis au moment de partir : « Je suis un peu pa-

traque, il faut que j'aille voir le médecin ». Mais, lui dis-je, vous êtes chez un médecin, pas besoin de vous déranger !... « Ah ! oui..., mais vous..., ça peut pas faire l'affaire ». Pressé de questions, voici ce qu'il me révéla : « Ah ! que voulez-vous, on vous a vu trop petit, on n'a pas confiance !... Comment voulez-vous avoir confiance en un homme qu'on a vu jouer aux billes et... chipper les pommes de M. le Maire... Ce qui n'était pas bien, entre nous, c'est un si brave homme, que M. le Maire Lenfry ! (1)... Allons, vous êtes bien gentil... comme ami... mais il faut que j'aille voir *l'médecin* ! »

Mon train sifflait ! je quittai mon confrère, le garçon de café de la gare. Seul dans mon compartiment, cette phrase de Jules Sandeau, qu'on ne lit plus, je ne sais trop pourquoi, me revint à la mémoire : « *Les braves gens qui vous ont vu naître vous voient toujours avec des lisières, et il est moins difficile d'être prophète que médecin dans son pays !* »

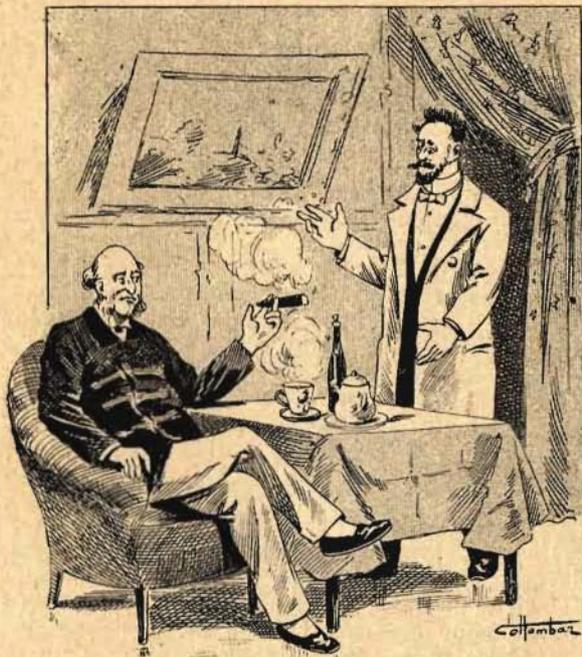
\* \* \*

Un soir, je me disposais à dîner rapidement, devant aller au théâtre ; on vint me chercher pour une visite urgente : « pas une minute à perdre, m'a recommandé Monsieur ! » me dit la bonne ambassadrice, c'était à Batignolles. Je demeure à Montrouge, et il était 7 heures !...

Bref, j'arrive chez mon client, un vieux client

(1) N'en déplaise à M. Alphonse Alais, le maire de X..., où s'était installé mon ami, s'appelait Lenfry.

(il n'y a que les vieux clients pour être si pressés),  
et je le trouve installé devant une tasse de Moka...



Je ne pus m'empêcher de laisser percer ma stupéfaction...

(au parfum, ce devait être du Moka) occupé à fumer  
un exquis « puros »... Un peu surpris de cette atti-

tude, je ne puis m'empêcher de laisser percer ma  
stupéfaction : « Enchanté, mon cher malade, de  
constater que votre état n'est pas grave ! » Mouve-



Ce soir là, ma femme me fit une scène...

ment de mauvaise humeur excusable, je n'avais pas  
dîné... et le Moka comme le havane fleuraient... la  
moutarde à mon nez. « Ah ! bonsoir, docteur... je  
ne suis pas malade... mais je suis bien inquiet...  
puis-je manger du homard ?... j'en ai mangé ce

soir... je ne me sens pas mal..., mais je voulais vous demander si cela m'était permis ! »

Ce soir là, ma femme me fit une scène, comme elle en retient le record, pour lui avoir fait rater le premier acte de *Cyrano de Bergerac* qu'elle avait déjà vu trois fois — une pièce bien intéressante — qu'on ne joue peut-être pas assez souvent à Paris.

Or, en quittant mon client au homard, je lui avais posé cette question : « Dans ces cas... *urgents*, pourquoi n'appellez-vous pas votre voisin, mon ami le docteur Grattedur, un charmant garçon ! (Vous le connaissez peut-être?)... C'est bien plus simple..., il reste à deux pas !... » — « Sans doute... mais, je ne le connais pas ! » « Comment, il y a deux ans au moins qu'il est dans votre quartier ! » « Personne ne le connaît encore dans le quartier !... ça me gênerait qu'on sache que je suis le premier à l'avoir appelé en consultation ! »

Ainsi, il est bien entendu qu'en clientèle, pour réussir, il faut éviter deux écueils également dangereux : *Etre trop connu, ne l'être pas*. Si on vous connaît, c'est une raison suffisante pour qu'on pense vous connaître trop ; si on ne vous connaît pas..., on ne veut pas vous appeler. Se faire soigner par un inconnu, fi donc !... Se faire soigner par un ami..., ah ! non.



Les internes atteints de cette hilarante affection : la *Fumistite chronique*, ne s'en guérissent que rarement et en tous cas à un âge très avancé. La maladie est du reste sporadique, bien qu'elle puisse parfois prendre la forme épidémique : en général, c'est une affection chronique qui évolue avec des pous-

sées aiguës de 20 à 30 ans, pour passer à l'état subaigu de 30 à 40 et s'éteindre complètement vers 45 ans. Les fumistes de 50 ans sont extrêmement rares, la science n'en catalogue que quelques très exceptionnels exemples. Cette af-

fection, dont le microbe est encore inconnu, n'est pas décrite dans les traités classiques de Pathologie, c'est là une regrettable lacune que nous signalons en passant.

Parmi les documents importants que nous livre la science, signalons un recueil de notre distingué confrère Max Simon. Ce savant raconte sur Récamier des anecdotes du plus haut goût. On nous permettra de les cueillir pour le plus grand plaisir

des lecteurs du *Correspondant Médical* dont la devise est celle de La Fontaine : « Variété » doublée de celle de Rabelais à l'Abbaye de Thélème : « Fais ce que tu voudras ».

Médecin du père de Ravignan, qui souffrait d'accidents nerveux, Récamier était allé le voir au couvent qu'il habitait. Récamier prie son malade de vouloir bien faire une petite promenade à son bras, par hygiène, le long d'une pièce d'eau qui bordait le jardin du couvent. Là, le père lui expliquera ses souffrances tout en marchant. Le père de Ravignan consent volontiers à cette consultation en plein air offerte par le célèbre praticien. Malade et médecin se promènent donc tout en devisant. Le malade expliquant longuement son état, ses souffrances, le médecin donnant quelques brefs conseils. Puis, tout à coup, au milieu de la conversation, Récamier donne un brusque coup d'épaulé à son client et le jette au beau milieu du bassin. Que dites-vous de ce procédé d'hydrothérapie ? Ne valait-il pas la douche et le drap mouillé de nos hydrothérapeutes contemporains.

Une dame va consulter Récamier pour je ne sais quelle affection : il l'examine et lui dit de revenir le jour qu'il lui fixe. Elle revient en effet, et à peine est-elle entrée dans le cabinet du médecin qu'un bruit infernal se fait entendre. Récamier avait fait cacher dans des placards des tambours qui, à un signal convenu, avaient frappé leurs instruments à tour de bras. Cette explosion de roulements de tambours ne vaut-elle pas le fameux gong chinois que le professeur Charcot employait à la Salpêtrière ?

A une autre malade, du même genre sans doute,

Récamier disait encore : « Avez-vous ici votre femme de chambre ? » Non. « Amenez-la quand vous reviendrez ». La dame revenait accompagnée de sa servante. « Madame, couchez-vous par terre,

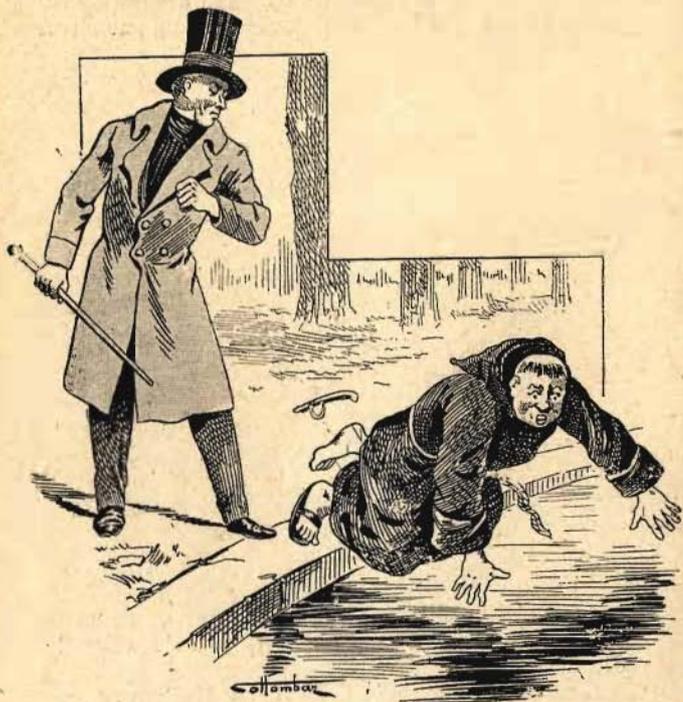


et vous, jeune fille, asseyez-vous sur votre maîtresse ; vous vous relèverez quand je vous le dirai. »

A une autre malade il disait : « Madame avez-vous sauté à la corde étant petite ? Eh bien continuez ! »

On voit l'infinie variété des procédés de la thérapie du Maître. Nous regrettons de ne point la voir

figurer dans l'intéressant ouvrage du Dr Ch. Fies-



singer d'Oyonnax): *La Thérapeutique des Vieux Maîtres.*

Du reste Récamier était un audacieux et un pro-

gressiste étonnant en chirurgie. Un de ses anciens internes me racontait qu'un jour il avait reçu dans ses salles de chirurgie un malade atteint du cancer de l'estomac. Et chaque matin, à la visite, il s'arrêtait longuement au lit du malade, l'interrogeant, le palpant et paraissant beaucoup s'intéresser à son cas. L'interne était ennuyé quelque peu de ce malade de médecine qui occupait un lit de chirurgie et il se proposait de le renvoyer dans un service de médecine. « Attendez » lui disait Récamier. Enfin un jour, voyant le Maître palper l'abdomen, percuter l'estomac..., l'interne intrigué, s'écria : « Mais enfin que voulez-vous en faire, ce n'est pas sa place..., renvoyez-le en médecine, il nous prend un lit ! *Vous ne voulez pas l'opérer de son cancer de l'estomac, j'imagine !* » « *J'y pense* », répondit Récamier.

On voit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil chirurgical, puisque ces opérations autour desquelles on a fait tant de bruit dans ces derniers temps, ces gastrotomies, ces ablations totales de l'estomac étaient déjà rêvées par Récamier. Et du rêve à la réalité, il n'y a pas un si large abîme, un grain d'audace suffit à le combler.

Récamier a laissé un descendant qui a su également se faire un nom digne de son ancêtre dans la science chirurgicale. Placé à côté d'une personnalité princière et appelé de ce chef à parcourir les nombreuses villes d'Europe qu'habite ce prince, notre confrère n'a pas oublié son joyeux temps d'internat. Marié déjà étant interne, quand il était de garde, notre collègue faisait préparer de petits soupers pour lui et ses collègues en chirurgie, les jours de garde étant des jours d'échappées en de-

hors de la vie conjugale, étaient consacrés à banqueter, après de pénibles opérations faites dans un grand hôpital auquel le voisinage d'une gare de chemin de fer meurtrière donnait beaucoup d'occupations. Un jour les médecins découvrirent un su-



perbe pâté caché dans le fond de l'armoire de Rosalie; profitant de l'aubaine offerte, ils dévorèrent gloutonnement l'excellent intérieur du pâté et ne laissèrent que la croûte, puis ils vidèrent également les bouteilles de Moët. Le larcin accompli au profit de messer gaster les laissa un peu embarrassés ensuite... Comment expliquer le vol ?... Un fumiste

remplit de bouchons de champagne l'intérieur du pâté et remplit les bouteilles d'eau qui furent refermées au fil de fer et recachetées. Le pâté avait un aspect superbe et personne n'aurait pu se douter qu'il n'était rempli que de bouchons.

L'heure du souper ayant sonné pour les chirurgiens-affamés, ils se précipitent à table, guettés du dehors par les médecins. — L'expression de la physionomie de celui qui plongeait son couteau dans le fameux pâté aux bouchons restera inoubliable pour tous ceux qui ont eu le bonheur de la contempler... La fureur des chirurgiens, en constatant le contenu du pâté, fut terrible... et fut au comble quand, débouchant les bouteilles de champagne, ils y trouvèrent de l'eau pure!... Une lutte épique en résulta. *La bataille du Lutrin*, et remplaçant les livres des héros de Boileau par tous les oreillers des chambres à coucher et ensuite par des seaux d'eau, la bataille ne se termina que quand le directeur de l'hôpital, attiré par le bruit, reçut lui-même, malgré toute sa dignité outragée, un seau d'eau sur la tête.

Un des nouveaux élus au dernier concours de l'agrégation en médecine, le collectionneur de bannières historiées, le distingué inventeur du *Méningisme*, se souvient peut-être des combats héroïques qui ensanglantèrent l'hôpital Trousseau en 1888. Les internes en médecine et les internes en pharmacie irrités d'une animosité comme il n'en existe qu'entre médecins d'habitude, se livraient à de véritables batailles rangées, à des sièges en règle — la salle de garde de pharmacie eut à soutenir un véritable assaut — elle fut criblée de balles de revolver, et je crois, brûlée par les vainqueurs. Il y

eut du sang versé, et le directeur de l'Assistance publique descendit au Faubourg pour pratiquer



une longue enquête. On résolut de séparer complètement les pharmaciens des médecins, et je crois

que les internes en pharmacie y gagnèrent une indemnité de logement.

Un vieux confrère, chenu et grave, m'a raconté l'histoire suivante : C'était à Saint-Louis, vers 186... et quelque. — A cette époque lointaine, les élèves changeaient encore de service le 1<sup>er</sup> janvier de chaque année. — On terminait l'année par une grande fête qui s'achevait en orgie. Il était de tradition brutale, mais tradition enfin, de mettre au carnage tout l'ameublement de la salle de garde qu'on allait quitter. Table, chaises, buffet, vaiselle, carreaux de vitre, plancher même, tout était cassé, brisé en mille miettes. C'était un massacre épouvantable... (Etait-ce bien spirituel ? Sur ce point, nous laisserons les détracteurs de l'internat, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas réussi à décrocher la calotte, exhaler leur bile en violentes appréciations. — Nous, simples historiens, nous constatons seulement). Il résultait de ce massacre, que les successeurs qui entraient le 1<sup>er</sup> janvier à l'hôpital pour prendre leur service, ne trouvaient plus rien à la Salle de garde que les quatre murs. Pas une chaise, pas une assiette... L'Économe avait fort à faire pour offrir à déjeuner le 1<sup>er</sup> janvier.

Les nouveaux internes de cette année-là ne trouvèrent en effet rien d'entier à la Salle de garde — tout avait été brisé — il ne restait, ô comble de l'ironie, qu'une seule, qu'une unique fourchette, dont 3 dents sur 4 avaient été cassées et qui, attachée par une ficelle, pendait du plafond, comme un lustre, au milieu de la salle à manger !

Voilà le triste spectacle qui s'offrit aux internes venus le matin du 1<sup>er</sup> janvier 186... et quelque, à la salle de garde de l'hôpital Saint-Louis. Eh bien,

malgré ce désastre, malgré ce carnage, l'économiste de la nouvelle salle de garde, nommé du matin, (nous regrettons vivement de ne pouvoir transmettre son nom à la postérité) fut assez habile pour



faire remplacer, avec assez de célérité, tout l'ameublement, pour que ses collègues trouvassent la table servie et le déjeuner prêt à l'heure où les services étaient finis.

Des félicitations lui furent votées. Avouons qu'il les avait bien méritées.

Que le souvenir de ces joyeusetés réjouisse, ami lecteur, votre front soucieux et chargé de noirs soucis ! Le passé fait oublier le présent et Hippocrate sourit en songeant qu'il fut jeune et ignorant des tristesses professionnelles !

Il y a quelques années, les internes de la Salpêtrière furent menacés d'avoir la fin de certains martyrs chrétiens : d'être dévorés par les bêtes. Personne n'ignore que les bâtiments de la Salpêtrière sont très anciens, certains datent de Louis XIII et de Louis XIV. La charpente est en bois, ce qui donne à ces salles un aspect des plus pittoresques. Le plafond est traversé de poutres comme une cale de navire. Allez plutôt visiter la fameuse *Forêt noire* et vous me donnerez votre impression ! Le malheur est que ces vieux bois sont habités par une armée de punaises dévoratrices ! En 1896, les internes eurent fort à s'en plaindre. Ils passaient des nuits blanches. Ils écrivirent une pétition à M. Peyron, directeur général de l'Assistance publique, pour le prier de changer leurs chambres. Le directeur ne fit pas droit à cette supplique. « S'ils ont des punaises qu'ils se grattent !... Moi, je ne les sens pas ! » s'écria le sympathique directeur. « Et du reste, en ont-ils vraiment ? N'est-ce pas là une simple frime pour se faire construire un bâtiment neuf ? » Quelques jours après, le directeur de l'Assistance fut fort surpris de voir pénétrer dans son cabinet, un infirmier portant un énorme paquet avec cette suscription : « A Monsieur le directeur de l'Assistance publique de Paris. » Ayant défilé, dépaqueté l'objet, un énorme bocal complètement rempli de punaises vivantes apparut aux yeux horrifiés du directeur qui lut sur l'étiquette

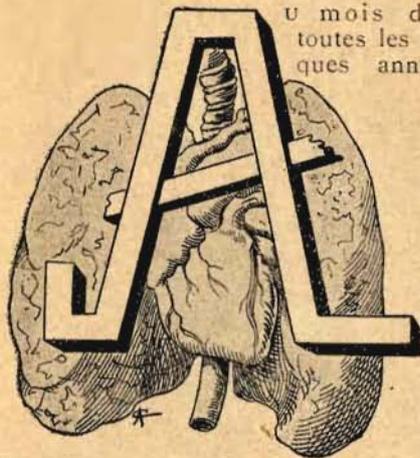
ornant ledit bocal : « Récolte de la nuit du 20 juin ».

Les internes de la Salpêtrière obtinrent de changer d'appartement et on leur fit installer de nouvelles chambres tapissées à neuf et... sans punaises.

La fumisterie avait porté ses fruits !

J'ignore si vous connaissez cette prodigieuse invention qu'on nomme les Bureaux de Bienfaisance, invention en vertu de laquelle de malheureux médecins sont chargés de visiter chaque jour, à domicile, douze ou quinze pouilleux, repris de justice, cambrioleurs, pierreuses, etc., que les Mairies de Paris entretiennent avec des soins maternels aux frais des contribuables, — car ce sont des électeurs ! Pour soigner ces beaux échantillons des bas-fonds parisiens, le médecin reçoit une indemnité dérisoire et la première plainte d'un de ces intéressants représentants de la mendicité (qui, comme on le sait, vit aux dépens de la vraie misère qui se cache), à la première plainte, le médecin est appelé à subir toutes les rigueurs de l'Assistance publique, cette Providence des anciens médecins de marine déstitués et des gratte-papier administratifs.

Un de nos confrères eut dernièrement à comparaître devant le *grand* Conseil de surveillance, parce qu'il avait été visiter un indigente dont l'enfant était mort depuis vingt minutes. L'enfant avait huit jours et on avait prévenu le confrère à l'agonie ! Vous devriez, dit notre confrère, abonner tous les indigents de l'arrondissement au téléphone et exiger que le médecin ait un automobile électrique, de la sorte, les indigents, vos électeurs, seraient toujours mécontents. mais plus tôt servis ! » La leçon portera-t-elle sur l'épiderme pachydermique de M. Napias ?



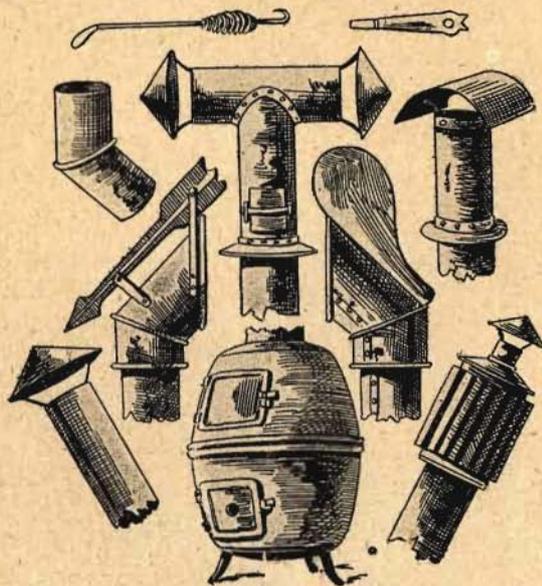
U mois d'août 1894, toutes les feuilles publiques annoncèrent que

« M. Paul Masson, dont on connaissait les attaches avec le célèbre Lermice - Terrieux, allait faire à la Bodinière, une conférence sur : *La fumisterie et les fumistes depuis les temps*

*les plus reculés jusqu'à nos jours.* »

Cette annonce fit éclore, le lendemain et les jours suivants, une riche floraison de chroniques, tout comme la mort de cette pauvre princesse Clara-Ward, qui fit gémir la presse médicale et autre pendant huit jours. M. Francis Chevassu, plus

connu comme croque-mort, sous le nom de Basuge (1), écrit alors sous le titre « *Un moraliste mé-*

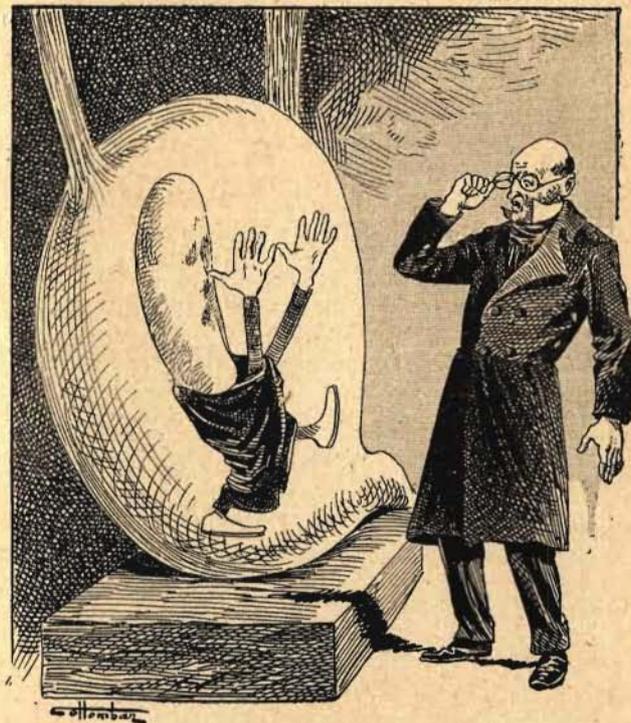


Il fit une conférence très sérieuse, très technique, sur la fumisterie industrielle.

connu » un panégyrique spirituel, ô combien, inutile de le dire, du célèbre fumiste, dans lequel il

(1) Je ne ferai pas l'injure au lecteur que Basuge est le croque-mort joyeux que le délicat poète nationaliste Zola a placé dans *L'Assommoir*, roman traduit de l'américain en français naturaliste.

démontrait par  $A + B$  que « toutes les interventions de ce personnage, dans la vie publique, étaient mar-



Comment un haricot de Soisson peut-il pénétrer dans la vessie par les voies mystérieuses de la circulation ?

quées au coin de la morale la plus sûre, qu'elles attestaient un souci constant d'égratigner le Ridicule, de dégonfler le Puffisme, de paralyser les entreprises de la Vanité ».

Cette conférence attira un grand nombre de personnes et devant son auditoire fumisté, M. P. Masson, représentant pour la France d'une maison anglaise de fabrication de poêles et de cheminées, fit une conférence très sincère, très technique sur la *fumisterie industrielle* et sur le mode de chauffage depuis le brasier de Julien l'Apostat, jusqu'au four crématoire de Milan. Le conférencier compara le tuyau hippologique des bookmakers au poêle où s'enferma jadis Descartes pour y découvrir son fameux « *Je fumiste, donc je suis !* »

Appliquée à la médecine, la science qui compte des noms comme ceux de Vernier, le fameux normalien reçu sans concours, le toujours regretté Sapeck et l'incommensurable Eugène Vivier, le corniste de l'empereur Napoléon III, la science de la fumisterie a abouti à des progrès merveilleux.

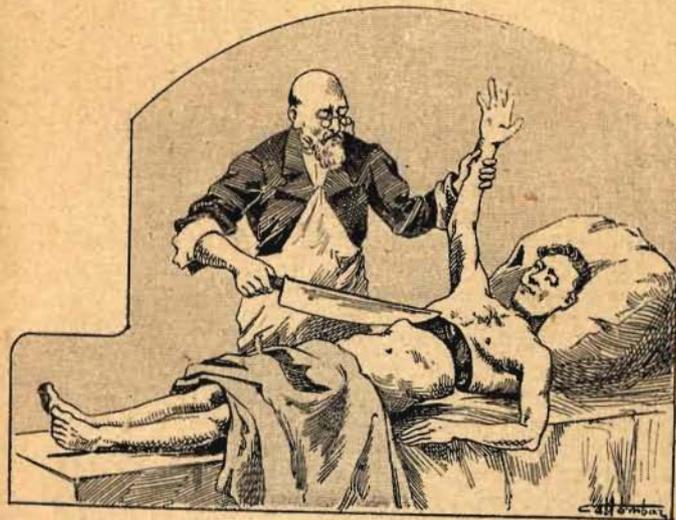
La modestie des savants s'oppose à ce que nous donnions ici leurs noms. La fumisterie médicale doit être anonyme.

Cependant nous devons citer Civiale, l'inventeur de la lithotritie et du prix qu'on accorde surtout à des élèves qui s'adonnent à résoudre ce problème insoluble : *Comment un haricot de Soissons peut-il pénétrer dans la vessie par les voies mystérieuses de la circulation??* »

\* Nous devons également indiquer cette autre découverte dont notre siècle s'honorera, la guérison de la tuberculose par les inhalations d'acide fluo-

\* *Bezeon*

rydrique. L'inventeur ayant remarqué que cet acide corrode le verre, imagina avec raison, qu'il pouvait aussi bien corroder et détruire les bronches des malades, ce qui devait amener finalement la destruction des microbes de Koch. Ce mémoire



Vous prenez un tuberculeux, vous lui ouvrez largement le thorax...

fut déposé à l'Académie de Médecine, vous vous rappelez, chers confrères, le succès inouï de cette méthode. Les nombreux malades qui étaient occupés matin et soir à inhaler des vapeurs corrodantes,

opérations suivies d'hémoptysies mortelles. ce qui était la guérison radicale de la tuberculose.

Un autre savant illustre trouva, toujours en ce siècle de lumière où nous sommes si heureux de vivre, pour me servir d'une expression professorale, trouva, dis-je, une méthode de guérison plus lente. Il suffisait d'injecter en lavement de l'*acide sulhydrique* dans le rectum des malades. Ainsi asphyxié *a tergo* par ces vapeurs culières, le malade était guéri radicalement.

Un mémoire fut également déposé à l'Académie de Médecine. Enfin, puisque nous en sommes à la thérapeutique, signalons la fameuse découverte qui révolutionna la presse médicale, la découverte de l'identité entre le *mycosporon furfur* du psoriasis versicolor et du microbe de la tuberculose. Le joyeux microbe que ce fut !

Le plus rare pour un microbe (le fait se voit souvent pour les enfants), c'est qu'il eut un double père : un médecin militaire qui, depuis, associé à un autre professeur, guérit tous les tuberculeux en employant un *néologisme* dont il est très fier, et un membre de l'Académie de médecine qui jusqu'alors n'avait rien trouvé.

Plus récemment, nous avons eu le traitement de la tuberculose par la tuberculine de Koch, ce qui prouve surabondamment que ce ne sont pas les méthodes qui manquent aux phtisiques, mais bien les phtisiques, qui montrent un entêtement stupide à ne pas vouloir guérir. On a beau trouver des guérisons sûres et infaillibles, le tuberculeux résiste et s'acharne à mourir... Quelle mauvaise volonté !

Il y a même eu deux tuberculines, toutes les

deux aussi efficaces l'une que l'autre. La première faisait disparaître la maladie en quelques jours, la seconde en quelques semaines. On s'est aperçu depuis que la maladie disparaissait en même temps que le malade.

Plus récemment, un savant a trouvé encore un moyen de guérison de la phtisie pulmonaire. Il suffit d'appliquer un corselet plâtré qui emprisonne complètement la poitrine du patient. Le poumon ne pouvant plus fonctionner, l'asphyxie s'ensuit et la maladie disparaît sans effort, naturellement. Le malade aussi.

Tous ces procédés de guérison qui appartiennent à la thérapeutique transcendante, ont eu un succès énorme et mérité.

Je passe rapidement sur la guérison également radicale des phtisiques atteints de vastes cavernes (il faut qu'elles soient vastes) par le grattage et le soupoudrement à l'iodoforme. Le procédé opératoire est des plus simples. Vous prenez un tuberculeux, vous lui ouvrez largement le thorax, vous mettez à nu le poumon malade, vous sectionnez la plèvre et vous mettez à nu les cavernes. Vous réséquez toutes les parties atteintes par la maladie, vous raclez énergiquement la surface des dites cavernes, puis vous soupoudrez d'iodoforme, au moyen d'un tamis à fines mailles. Le malade est guéri radicalement. La jeune école chirurgicale s'ennorgueillit à bon droit de cette importante découverte thérapeutique qui ouvre des horizons tout nouveaux sur la chirurgie de l'appareil respiratoire.

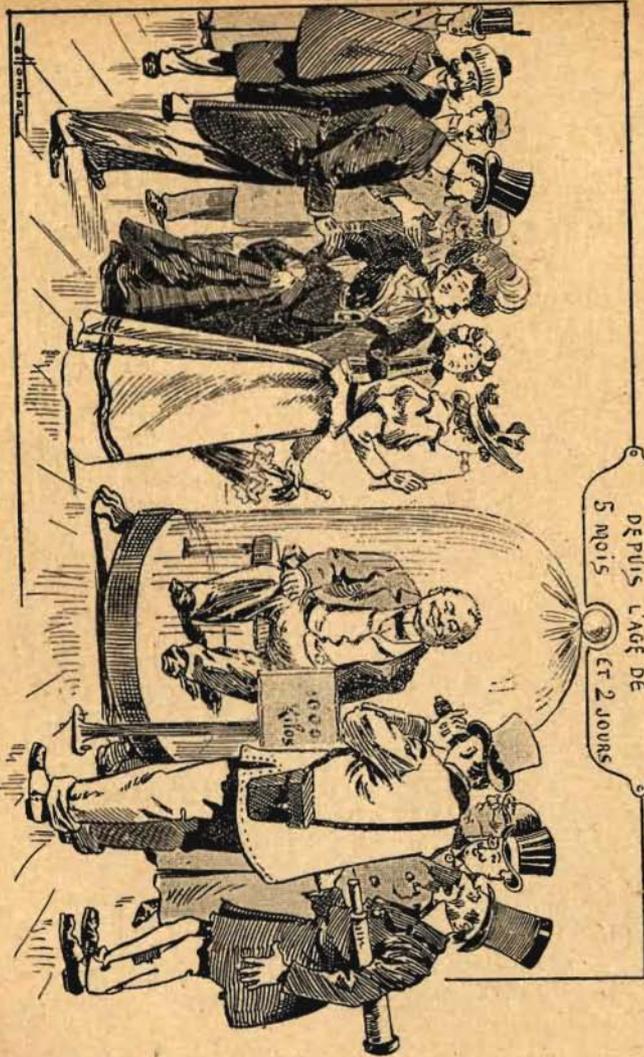
Les injections faites directement dans les cavernes sont plus lentes à amener la disparition de la

maladie, le malade survivant de 4 à 15 jours à la première injection. Une seule injection suffit cependant. C'est un procédé plus lent, mais plus commode pour les médecins qui redoutent les grandes opérations et pour la clientèle toujours effrayée, bien à tort !

Je m'attache à montrer, ici, l'importance de ces nouvelles méthodes qui sont d'une merveilleuse efficacité. Jadis, avec ces vieilles méthodes, ces malheureux phtisiques traînaient une vie lamentable. On les voyait 3, 4 et 5 hivers de suite tousser, cracher, suer, etc..., dans le Midi... dans l'Engadine... à Madère, en Algérie. Maintenant, en quelques jours, leur guérison est assurée et la famille économise des frais de voyage. Le malade disparaît subitement. Ça ne traîne plus.

Il est incontestable que la bactériologie a fait faire de véritables progrès à cette thérapeutique de la phtisie pulmonaire. C'est à peine aujourd'hui si nous avons quelques tuberculeux dans notre clientèle. La tuberculose devient une maladie de plus en plus rare et, d'ici quelque temps, il faudra fonder un prix académique pour encourager quelques malades à ne pas guérir trop vite. Autrement, l'instruction clinique de nos apprentis docteurs aurait à en souffrir, on ne pourrait plus ausculter de craquements, de gargouillements, de souffle tuber, de souffle amphorique, de râles sous-crépitaunts... Les bases de l'auscultation seraient détruites et la science périliterait. Nous proposons que le dernier tuberculeux soit entretenu aux frais de l'Etat, dans un pavillon de l'Académie de Médecine, où les étudiants pourraient venir l'examiner et l'ausculter à certaines heures, moyennant un faible

JE SUIS TUBÉRCULEUX  
DEPUIS L'ÂGE DE  
5 MOIS  
ET 2 JOURS



Le dernier tuberculeux



Il suffit d'appliquer un corselet plâtré qui emprisonne complètement la poitrine du patient...

droit, qui servira à l'érection d'une statue à M. Koch, l'inventeur des deux tuberculines, le grand sauveur de l'humanité.

Assez de commerçants et d'industriels ont leurs monuments, notre grand savant international doit avoir le sien. Ce n'est que justice !!

J'emprunte, pour terminer, la lettre qu'écrivait dernièrement un grand professeur à un malade dont la presse s'était préoccupée comme étant un des rares exemples du tuberculeux survivant encore aux nombreuses méthodes de traitement qu'on applique maintenant, grâce aux progrès de la science médicale.

Morticopolis, le....

« Monsieur et cher malade,

» On me dit qu'il existe encore vraiment un tuberculeux dans notre belle France et on vous désigne à mon attention comme étant précisément ce rare spécimen d'une maladie heureusement éteinte aujourd'hui. Si incroyable soit le fait, je veux bien y accorder un certain crédit par considération pour les académiciens qui me l'ont affirmé. Vous êtes « *jugé tuberculeux* », on passera votre diagnostic à la *révision*. J'ignore, monsieur, l'état de votre fortune, mais si j'en juge par ce qu'on me dit de l'état de vos poumons, sachez monsieur, que chacune de vos cavernes peut être achetée au poids de l'or. S'il est vrai que vous présentez encore de vrais tubercules malgré les nombreuses injections de tuberculine de Koch auxquelles vous vous êtes soumis, je m'engage à vous faire obtenir le fameux prix de

1.000 francs, offert par le regretté professeur X..., à l'Académie, pour récompenser le malade le plus persévérant et présentant la maladie la plus rare. Votre vie est maintenant assurée, monsieur, vous êtes phthisique, la science vous accapare, vous vivez ! Vous vivrez surtout dans l'histoire, car jusqu'à présent nous ne connaissions pas d'exemple authentique de malade, même robuste, ayant échappé au traitement prophylactique de la tuberculose pulmonaire.

Signé : *Le professeur...* signature (illisible)

Pour copie conforme : D<sup>r</sup> M.



EDMOND DE GONCOURT raconte dans son journal comment il reçut un beau jour la lettre du savant D<sup>r</sup> Barié qui le remerciait de lui avoir procuré un client, ce dont il paraissait enchanté. Voici dans quelles circonstances :

« Jeudi 26 décembre 1895 — Je reçois une curieuse lettre du D<sup>r</sup> Barié.

Il me remercie d'un client belge que je lui ai adressé et qui s'est présenté à lui en lui disant : « Je crois avoir une maladie de cœur, je voulais consulter un médecin de Paris, mais je ne savais lequel, quand j'ai lu le dernier volume du *Journal des Goncourt* où j'ai vu que vous aviez donné vos soins à M. Edmond de Goncourt. Là-dessus, je me suis décidé à m'adresser à vous ; me voilà... examinez-moi ! »  
Dans une des dernières visites que j'eus l'hon-

neur de faire au regretté maître, me racontant cette anecdote, il souriait en s'étonnant que son journal, si exclusivement littéraire, eut pu servir, en quelque sorte, de réclame à un médecin qui, du reste, il est superflu de le dire, était assez célèbre pour n'avoir nul besoin qu'on lui envoyât des clients !

Il est, par le monde, une foule de gens, malades ou non, qui sont ainsi à l'affût des médecins qui soignent les célébrités littéraires, artistiques ou politiques, pour en profiter à leur tour. « Pensez-donc ma chère, elle a le médecin de Sarah-Bernhardt ! » « Ne dites donc pas de mal de Z... , vous ne savez donc pas que c'est le médecin de Loubet qui le soigne !... »

Cette simple phrase glissée au *five o'clock* de la comtesse Trois-Etoiles, fait retourner toutes les têtes : « Ma petite Suzanne a eu la coqueluche... je l'ai menée ce matin chez le médecin de Pierre Loti ! » Ça suffit, la mère est cotée.

Je n'aurai, du reste, pas le mauvais goût de rappeler ici comment un médecin législateur s'est tout dernièrement taillé une jolie réclame en inventant un traitement qui rendait si malade, qu'on oubliait jusqu'à l'influenza. On sait que depuis quelque temps, il suffit, dans notre malheureux pays, d'être député pour avoir tous les droits au charlatanisme.

Madame Félix Potin, la femme du célèbre commerçant, me racontait qu'après avoir appelé en consultation la plupart des célébrités médicales de Paris, son mari avait appris un beau jour qu'il existait un homonyme médical : en revenant dans son château, il dit à sa femme : « Il faut demander cet autre Potin célèbre ! » C'est, avec le D<sup>r</sup> Praque-

lin et le D<sup>r</sup> Lefèvre (de Fontenay-sous-Bois) un des derniers médecins de Paris qu'elle vit avant d'aller mourir dans le midi.

Un médecin de Paris, actuellement très connu.



La blessure réclame.

racontait à ses intimes, que la clientèle lui avait été très rebelle au début, puis, qu'elle était venue tout d'un coup, à la suite d'une circonstance qui faillit lui coûter la vie. Tous les journaux politiques

avaient relaté le fait-divers suivant en citant le nom du docteur, et son adresse. Un soir, une femme demande à parler au docteur... elle se précipite sur lui et essaie de l'assassiner dans son cabinet. Il



Son salon était encombré de solliciteurs venant réclamer une place pour vendre des fleurs.

porte encore la trace... la blessure réclame. Procédé que je ne conseille pas aux confrères même pressés. Les médecins sont moins habiles que les avocats dreyfusistes à essayer les balles, même par derrière !

Le Dr Bouchut, le célèbre médecin d'enfants, habitait au 2<sup>e</sup> étage, quai Voltaire, et possédait une très nombreuse clientèle. Un beau jour, un

appartement se trouve libre au 1<sup>er</sup>. Un obscur médecin de quartier, absolument inconnu, mais portant un nom très analogue à celui du Dr Bouchut (6 lettres identiques sur 7 !) eut l'idée de s'y installer. A partir de ce jour, une grande partie des clients qui venaient consulter Bouchut s'arrêtèrent au 1<sup>er</sup>... en voyant la plaque. Que voulez-vous, c'était moins haut... et peut-être moins cher ! Le Dr Bouchut fut obligé de déménager, à son grand ennui, pour éviter ce voisinage... confraternel, mais absorbant.

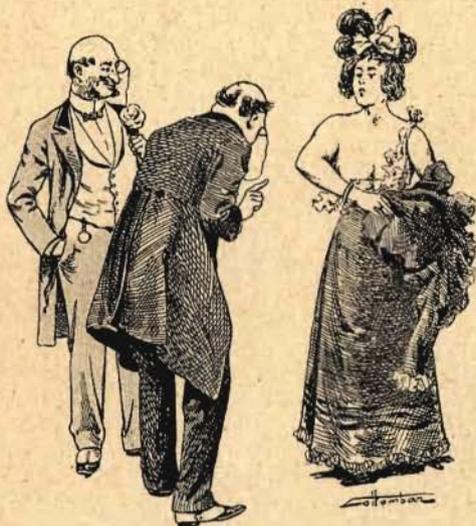
L'anecdote paraît invraisemblable, elle est authentique.

Il y avait, dans le V<sup>e</sup> arrondissement, un conseiller municipal du nom de *Deschamps*. Dans son voisinage habitait le Dr *Deleschamps* qui possédait une grosse clientèle. Pas de semaine ne se passait sans qu'on vint consulter le conseiller municipal croyant s'adresser au docteur ; pas de jour ne se passait aussi sans que le docteur n'eut son salon encombré de solliciteurs venant réclamer leur inscription au Bureau de Bienfaisance, une plaque de marchand de 4 saisons ou une place pour vendre des bouquets !

Qui du conseiller ou du docteur a gagné à cette similitude de noms ?... Vous m'en demandez trop !

Il y a quelques années, de vieux Messieurs très décorés et amateurs de beau sexe, frappés des réclames encombrantes des masseurs, eurent une idée. On peut être vieux monsieur, amateur de beau sexe et avoir encore quelques idées ! Ils résolurent d'établir un cabinet de massage dans le quartier de la Rue Blanche. Chose dite fut faite ;

puis ils firent une réclame éhontée dans tous les journaux mondains, gazettes de mode, revues féministes, etc., etc... « Masseurs pour dames. Amincissement surprenant des tailles les plus...



Vous voyez ça d'ici ; « Déshabillez-vous Madame ! »

épaisses en quinze jours ! Redressement des seins... les moins orgueilleux !... Leçons de Beauté, etc., etc... » Le poisson mordit à l'hameçon, si grossier fut-il. Une clientèle de jeunes et jolies femmes afflua bientôt dans les salons des

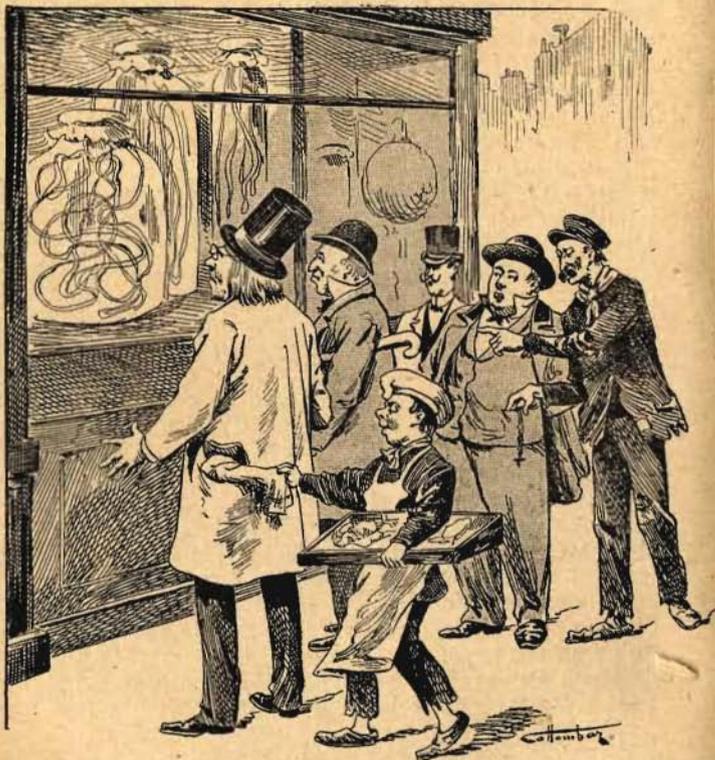
vieux Messieurs décorés, qui ne se sentirent pas de joie.

Vous voyez ça d'ici : « Déshabillez-vous, Madame !... Je vais faire venir le professeur d'esthétique féminine qui appréciera vos points faibles ». Le professeur venu :... « Les fessiers sont maigres !... Oh !... les hanches sont bien épaisses ! Il n'était que temps que Madame la comtesse vint suivre un traitement... Grâce aux soins du spécialiste connu, le professeur Plotenriant... notre si habile spécialiste callipige... et au docteur Serrelataille... notre si distingué collègue... en 15 jours, Madame sera sauvée de l'obésité menaçante ! » Chaque professeur avait sa petite séance. La dame était enchantée. Elle n'en parlait pas à son mari, naturellement.

Tout allait à ravir, quand un beau jour une provinciale (ô province, voilà de tes coups !) s'avisait d'être choquée par un genre de massage dont son émotion ne lui permit pas de constater le but thérapeutique... O combien !... Toute rougissante, elle alla raconter au commissaire de police du quartier ce qui s'était passé. On reconnut alors que ces Messieurs étaient de vieux (ici, choisissez la profession qui vous déplaît le plus, lecteur) en retraite, qui n'avaient, naturellement, aucun diplôme. Vous me direz qu'ils auraient très bien pu en avoir — Alors on peut se demander ce qu'aurait fait le commissaire de police. — Car tout masseur peut se livrer aux fantaisies les plus osées sous prétexte de nouvelle méthode.

Anecdote encore invraisemblable, mais d'une authenticité absolue. Consultez plutôt les feuilles

publiques de ces dernières années, et vous trouverez les documents.



Certains pharmaciens exposent à leur vitrine des kilomètres...

Certains pharmaciens exposent à leur vitrine des kilomètres d'helminthes — j'ai toujours cru que c'était du macaroni passé au laminoir — Or, cette réclame n'est pas dépourvue de profit, il y a, à Paris, un nombre incalculable de pauvres diables qui s'imaginent avoir le ver solitaire, quelquefois ils vous annoncent que ce ver « célibataire » doit être plusieurs... les vieux garçons aiment la compagnie, c'est connu.

Voici la lettre (toujours authentique) que j'ai reçue ces jours derniers, je copie et tiens l'épistole à la disposition de mes lecteurs (je respecte l'orthographe de l'auteur) :

« Monsieur,

» Souffrant d'un ver intestinal qui a percé mon ventre (sic) et qui me fait le tour des reins, je viens vous demander si vous voulez me faire crédit de votre science pour m'opérer (sic). Veuillez me donner une réponse.

» J'ai l'honneur de vous saluer. »

C'est le côté du malade ! Voici le côté du parasite qui naturellement s'exprime en vers.

» Sans me faire un cheveu, je vivais bien tranquille ;  
 » Mais, voyez-vous, il est toujours quelque imbécile.  
 » Un jour, un vieux savant, bêtement me donna  
 » — Et cela pour me perdre aux yeux du populaire  
 » Et se créer un nom, celui de *Tœnia*.  
 » Oui, je le sais, plus tard, dans le bocal de verre  
 » Je finirai, — dernière peine de mon cœur —  
 » Sous ce diagnostic *Maladie de longueur*.  
 » Et sans avoir connu les baisers de ma mère.  
 » Je suis le pauvre ver, le pauvre ver solitaire ! »

Poésie très chic, n'est-ce pas ?  
 Ce n'est pas de moi, c'est d'Hyspa !



Mon oncle, le praticien Dychotôme, bien connu dans le monde médical, m'avait dit, quand j'avais été lui annoncer que ma thèse était enfin passée : « Souviens-toi qu'un jeune médecin doit être marié ! La confiance du public médical nous vient avec la corbeille de mariage... pas de femme, pas de clientèle assise ! » Mon oncle Dychotôme était mon protecteur et mon plus sûr appui — pour ne point le mécontenter, j'obtempérais à ses désirs et, deux mois plus tard, mon cher, je me mariais avec une jeune et charmante provinciale, bien dotée... »

C'était mon vieux camarade, le Dr Lapige, qui me parlait ainsi sur le champ de course d'Auteuil où, après l'avoir perdu de vue pendant 10 ans, après notre sortie de l'Ecole de Médecine, je le retrouvais, à ma grande surprise, métamorphosé en bookmaker.

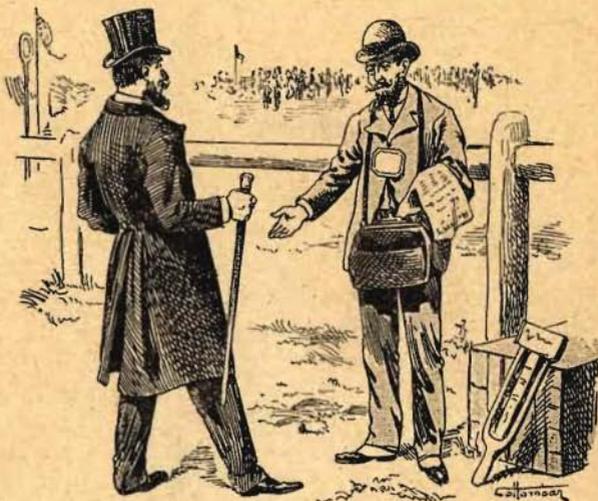
« Oui, mon cher, j'étais marié — établi par les soins de mon oncle. — Tout alla bien pendant les premiers temps... ma femme bien qu'un peu... *provincienne*, était charmante et tenait les intérêts de la maison avec une exactitude tellement stricte que nous changions de bonne tous les huit jours. Je dois ajouter que depuis six mois, je n'avais pas vu le nez d'un client. Tu sais combien les jours sont longs au pauvre médecin qui attend toujours son premier client?... Je m'embêtais comme deux dans trois chambres, comme dit l'autre. Un jour, mon oncle me dit: « Anatole, tu n'es qu'un imbécile... ta femme ne sait pas s'arranger... La femme d'un médecin doit être élégante, ce doit être la réclame vivante de son mari. On doit, dans le quartier, quand elle sort, demander: « Quelle est donc cette jolie femme, si bien habillée! » C'est la femme du docteur La Pige, et ça te fait de la réclame. Ta femme est habillée comme une provinciale, tu n'auras jamais un client si elle ne change pas de couturière.

Je promis à mon oncle Dychotôme de sermoner ma femme et d'avoir l'œil à ce qu'elle ne s'habille plus comme sa femme de chambre. Je la sermonai si bien et j'eus tellement l'œil à sa toilette qu'au bout de trois autres mois... ma femme quittait mon domicile emportant avec elle le contenu de mon coffre-fort et... son cousin, jeune lieutenant de hussards. Je demandai le divorce et, avec 4.000 francs et six mois de démarches, je l'obtins facilement.

Mon divorce avait fait du scandale; mon oncle me dit: « Anatole, mon garçon, un divorce ne réunit pas la clientèle, il faut changer de quartier et te remarier au plus vite, mais, cette fois, choisis une

femme digne de notre profession et qui sache comprendre les choses... prends une parisienne... qui ait de « la ligne » et sache s'habiller... La toilette, c'est indispensable à la femme d'un médecin! »

Deux mois après, je me mariais avec Mademoi-



C'était mon vieux camarade, le Dr La Pige qui me parlait ainsi...

selle Olympia de Belle-Allure — une vraie parisienne — et de la *ligne* celle-là! Montant à bicyclette, faisant de la peinture impressionniste et connaissant par cœur le répertoire d'Yvette... la jeune fille ultra-moderne enfin! Le premier mois, ce fut épatant! Quand ma femme sortait, le matin,

pour aller faire son tour de bois, il y avait toujours quinze personnes qui attendaient sa sortie pour admirer ses mollets. A l'Opéra, où elle avait sa loge, on me désignait d'un coup d'œil : « C'est le



Un jour mon oncle me dit : « Anatole tu n'es qu'un imbécile ! »

mari de la belle madame de La Pige » — car elle avait trouvé utile de prendre la particule. Mon salon était encombré d'une foule de visiteurs qui venaient rendre visite à ma femme, c'était une allée et venue perpétuelle de couturières, de modistes,

de bijoutiers, de masseurs et de pédicures. J'étais très heureux, mais je n'avais comme clients que le gros X, le banquier... que ma femme m'avait présenté, et le petit de Craque, le journaliste qui a fait parler de lui lors de son arrestation, tu sais... Ça viendra avec le temps, me disais-je, maintenant que j'ai une femme dans le train. »

Le troisième mois, un Monsieur très chic, que je pris d'abord pour un client, m'apporta la note suivante :

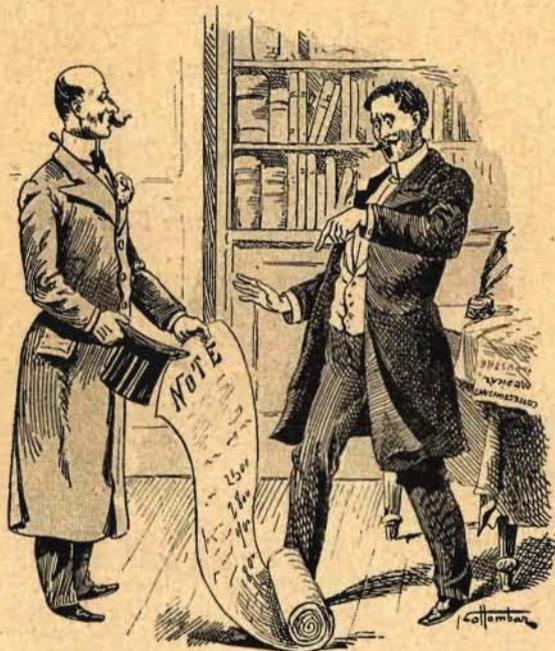
*Note des honoraires dus à Madame Fleur-de-Chic, couturière*

Jupe matelassée Renaissance, doublée satin ivoire	680 fr.
Veste velours mandarine, doublée satin ivoire garnie zibeline avec points d'Alençon, 3 petites boucles diamants pour ceinture et une plus grande pour col.....	1.800
Peignoir fleur de velours, doublé moire antique, avec col et boucle en or pour ceinture.....	900
Collet en sealschine, volant zibeline, doublé d'hermine.....	2.500
Total.....	5.880 fr.

Je suis flegmatique de ma nature, tu le sais, j'ai toujours passé pour un homme froid, mais, je te l'avouerai, mon vieux, quand je vis cette addition et ce total, ah, surtout ce total, une sueur froide me passa dans le dos et la petite bouffée de chaleur, indice précurseur de la colère montante, m'arriva à la face... Le monsieur très bien attendait très correct. « Il y a longtemps que cette commande a été faite, dis-je », pour dire quelque chose...

« Mais c'est la note trimestrielle, Monsieur... Madame de la Pige nous a prié de lui adresser sa note

à la fin de chaque trimestre... C'est sur son ordre que nous prenons la liberté de nous présenter. »



Quand je vis cette addition une sueur froide me passa dans le dos...

Note trimestrielle... tu vois cela d'ici... Ma femme dépensait 5.880 francs en trois mois pour sa

toilette... Et elle avait eu le toupet de me dire qu'elle *faisait ses robes elle-même*... sa mère lui en ayant donné la bonne habitude dès qu'elle était



La scène à faire, tu la vois d'ici...

jeune fille. « C'est bien, on passera payer, dis-je, en froissant la note rageusement. »

La scène à faire, comme disait notre regretté oncle, tu la vois d'ici!... Ma juste colère fit remonter



Si son ex-mari n'a pas eu de clientèle, elle, elle en a une énorme.

de mon cœur à mes lèvres ces hémistiches d'un confrère évadé de la Médecine :

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,  
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur!

En guise d'archet, je me suis servi d'une canne contre ma belle-mère qui était intervenue mal à propos dans notre entretien conjugal... Bref... que te dirai-je de plus, mon vieux! trois mois après je divorçais, je *redivorçais*. Car, tu comprends qu'avec une modeste petite clientèle de quartier, à peine au début, je ne pouvais subvenir aux exigences de pareils fournisseurs! Et je n'étais pas homme à supporter que le gros banquier X, m'aidât... à payer les notes du couturier. — Depuis, je ne veux plus entendre parler de mariage!.. Je n'ai que des maîtresses au mois, c'est la seule méthode pour un médecin... établi à Paris, à mon avis — car peut-être qu'en Province les femmes s'habillent à meilleur compte!

Ah, mon cher, ce fut un rude coup — ce double divorce m'avait détraqué... J'étais dégoûté de tout! Naturellement, mon second divorce m'avait fait beaucoup de tort... On ne voulait plus dans mon quartier entendre parler d'un divorcé pour médecin... Les mères de famille me fuyaient... Les maris me regardaient avec mépris... « Pensez-vous ma chère, un médecin qui a divorcé deux fois!... Quelle horreur! Jamais je n'oserais l'appeler pour soigner ma fille!! C'est contagieux un *divorcé*! » J'essayai de lancer une spécialité pour *vieillards affaiblis*, ça n'a pas réussi. J'ai essayé de m'associer à un fabricant de ceintures *callistérapiques* — il m'a lâché... j'ai même été jusqu'à inventer un nouveau remède contre la tuberculose, à court de tout expédiant... et maintenant, tu le vois, je joue aux courses. C'est encore ce qu'il y a de mieux quand

on n'a pas réussi en clientèle... Ah, le métier de médecin devient dur!!... Et toi... mais attends moi une minute... je vais surveiller cet animal de « Mahomet », il m'a déjà fait perdre cinq louis... Après, nous irons prendre le bock de l'amitié.»

Et mon camarade de la Pige s'éloigna vers la piste... Je ne l'ai plus revu. Mais j'ai rencontré plusieurs fois sa femme à Montmartre, on l'appelle « Zizi la Doctoresse ». Ça relève ses prix, et si son ex-mari n'a pas eu de clientèle, elle, elle en a une énorme!



Il y avait jadis à l'hôpital Saint\*\*, un médecin célèbre à plusieurs titres; dermatologue distingué et voyageur verbeux; ces titres le recommandaient à l'attention de ses contemporains. Pour les étudiants, le célèbre Dr Cléricatus était encore doué d'une autre qualité. Contempteur de toute féminine pudeur, il exigeait que hommes et femmes se livras-

sent, entièrement nus, à ses savantes investigations. Pour diagnostiquer des affections de la peau, il faut examiner la peau, rien n'était plus logique, aussi les jours d'admission de malades dans son service, ressemblaient assez à des conseils de révision, avec cette différence que les deux sexes y étaient également représentés. Les apprentis dermatologistes, les amateurs d'exhibitions cutanées

et même, je crois, quelques rapins à court de modèles et d'esthètes chevelus passionnés pour l'étude du nu, voir même quelques vieux messieurs chercheurs d'excitations rares, fréquentaient assidument la consultation du bon docteur, les jours d'entrées surtout. Le respect de la vérité qui nous a toujours guidé dans le récit véridique de cette histoire impartiale de la vie dermosocomiale, nous oblige à dire que tout se passait dans ce service, selon l'observance des principes de la morale la plus sévère — on faisait de la dermatologie, pas autre chose — que les lecteurs toujours trop prompts à vouloir lire entre les lignes, n'aillent pas interpréter de mauvaise façon cette si simple description du service du Dr Cléricatus.

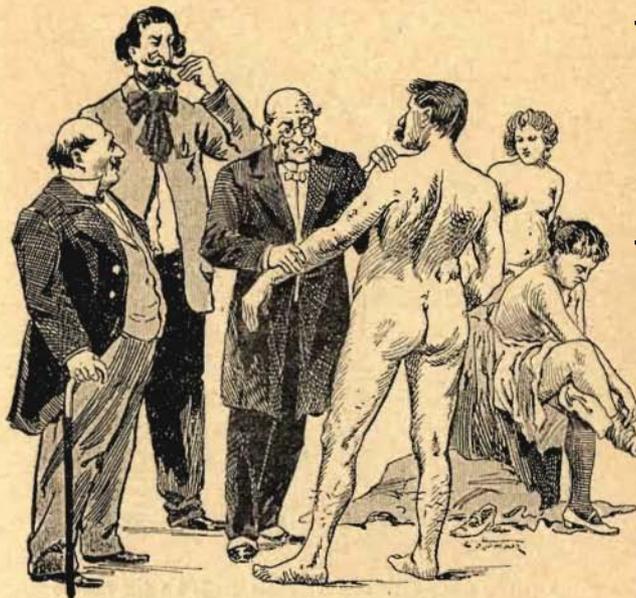
Le Dr Cléricatus aimait encore, malgré son âge, à taquiner les jolis échantillons du beau sexe qui venaient s'égarer dans son service. Or, une année, il eut le malheur (car c'était un malheur pour un vieillard plutôt mal conservé) d'avoir pour interne un superbe garçon, gaillard de tout poil, portant haut la calotte sur une tête à la Lucius Verus. Le vieux marcheur fut désolé, non pour la dermatologie, mais pour les rares faveurs que Cythère lui octroyait avec une parcimonie, hélas, de plus en plus rare. Toutes les plus belles occasions lui étaient soufflées et l'herbe fauchée sous son pied sénile par le fringant interne. En vain, répétait-il à ses malades préférées que

Les vieux dont l'âge éteint la voix et les couleurs,  
Ont l'aile plus fidèle, et moins beaux, sont meilleurs.

Les jeunes malades, insensibles à ce doux langage, préféraient le jouvenceau au barbon et l'in-

terne au chef de service. Le Dr Cléricatus ne s'en sentait pas de dépit. Les plus beaux morceaux lui étaient dérobés avant même qu'il y eut mis la dent (quand je dis la dent... vous m'entendez) et souvent

O rage ! O désespoir ! O vieillesse ennemie !



Pour étudier les maladies de la peau, il faut voir la peau...

des éclats de rire moqueurs insultaient aux accents d'une voix que l'âge n'avait pas éteinte... complètement. Seuls les lupus ravagés, les ulcères pha-

<http://www.leplaisirdesdieux.fr>

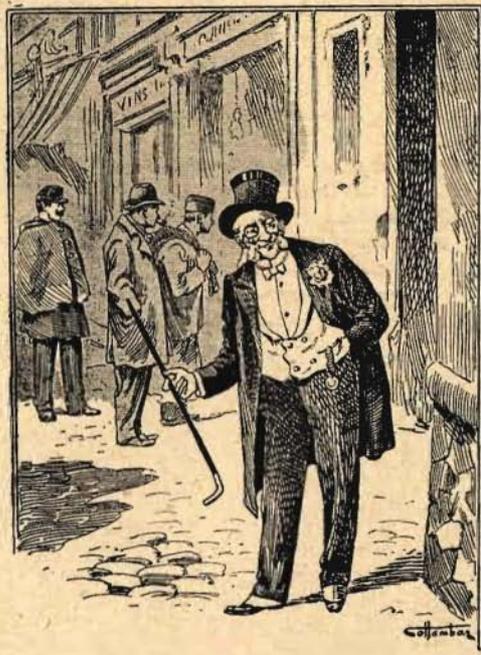
gédéniques ou les lèpres monstrueuses s'offraient, compatissantes, pour consoler le docteur ; pour le reste, le valeureux interne faisait... (mettons *main basse*, pour ne pas effaroucher les lecteurs) sur tout.



Cléricatus réparant du temps l'irréparable outrage.

En vain le chef cherchait-il un moyen de revendiquer ses droits. Le désaccord régnait. Le chef et l'interne ne pénétraient jamais dans la salle en même temps, chacun faisait seul sa visite, les élèves étaient partagés en deux camps et la sœur, philosophe et indulgente aux humaines faiblesses,

souriait de cette guerre de Troie en miniature. En cette détresse, le chef ne vit qu'une ressource



Que l'attente est longue à la passion qui veille !

ultime : que son interne prit des vacances de Pâques et partit avant lui. Au fond il avait ses rai-

sons. Certain minois d'érythème nouveau l'avait affriolé et ne paraissait pas trop farouche. L'interne absent, il restait seul maître du terrain et partant sortirait victorieux d'un combat dont l'Erythème nouveau était le prix...

Un siège vigoureux et l'autorité suprême d'un chef de service vinrent facilement à bout des résistances de la jeune modiste, car l'érythème était une modiste. Rendez-vous fut pris au domicile même de l'ingénue pour le dimanche matin qui suivrait sa sortie. Notre sénile Don Juan n'aurait eu garde de manquer au rendez-vous. Le dimanche matin, il se livra à une toilette exceptionnellement soignée. Tous les cosmétiques, tous les parfums, toutes les pommades, tous les fards les plus précieux furent mis en œuvre, avec profusion pour

Réparer des ans l'irréparable outrage !

Bien avant l'heure, notre conquérant rôdait seul, le chapeau sur l'oreille, dans le quartier de la belle... attendant avec impatience que l'heure sonât.

Que l'attente est longue à la passion qui veille !

Elle sonne enfin l'heure tant attendue ! Il grimpe quatre à quatre, son vieux cœur palpitant d'un doux émoi, s'arrêtant aux paliers pour jeter à la dérobée, un coup d'œil... dans un miroir de poche... pour vérifier la correction de sa coiffure. Enfin l'y voilà !... Il sonne... on met quelque temps à venir lui ouvrir... C'est le pas de sa conquête qui s'approche... La porte s'entrouvre... Et dans l'entrebâillement que voit-il... O stupéfaction ! O déception cruelle !... la tête souriante de Lucius Verus, plus belle et plus ironique que jamais !! Son

interne, son propre interne lui ouvrait l'huis dans

Le plus simple appareil...

D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil !



« Monsieur, ... je... je demanderai à l'Assistance votre remplacement... c'est... c'est honteux ! » La

colère ne lui permit pas d'en dire davantage et se drapant dans sa dignité offensée, il redescend l'escalier, monté avec tant d'espoir.

« Prenez garde à la treizième marche... Tenez la rampe... cher maître ! » La voix railleuse de Lucius Verus le poursuit dans sa descente du raboteux escalier.

Rentré chez lui, le Dr Z..., célèbre dermatologiste et voyageur illustre, s'installa devant un charmant bureau d'ébène incrusté de nacre et prit la plume... Ce ne fut pas pour écrire un palpitant récit de voyage, ni pour décrire les lésions rares d'un pemphigus non encore catalogué par la science, ni même pour rédiger quelque sermon ; il écrivit au Directeur Général de l'Assistance publique pour qu'on remplacât son interne titulaire par un simple *provisoire*. Il n'osa pas ajouter le plus laid que vous puissiez trouver... et si possible, difforme..., mais la plume lui en démangea.

Quelques mois après, on apprenait la mort du célèbre et regretté docteur.

Voilà la fumisterie érotique dans toute sa splendeur. Que vous en semble, ami lecteur ! J'imagine que vous me pardonnerez ce que ce récit a de légèrement égrillard pour un journal médical, mais comme le chantent avec raison nos confrères d'Outre-Rhin.

Gaudeamus igitur  
Dum juvenes sumus.

.....



La caricature s'est emparée des médecins militaires et les a quelque peu houspillés. Il faut avouer que nos confrères de la guerre ont une situation difficile. Toujours obligés de surveiller les nombreux troupiers qui veulent « *tirer au...* (vous me comprenez) — ils doivent être à l'affût de toutes les *carottes* » que leurs clients essayent de faire pousser à leur intention.

L'inénarrable colonel Ramollot a eu son pendant parmi nos confrères de l'armée. Le type est connu. C'est un major bon enfant et grondeur, un peu simple d'esprit bien que sceptique sur les maladies qui ne sautent pas à l'œil, très ferré sur le diagnostic de la « *flemme* », de la fièvre qu'on attrape en se tapant les coudes au mur, des embarras gastriques contractés en fumant du foin, ayant une thérapeutique féroce qui va de l'ipéca, distribué *larga manu*, jusqu'au lavement purgatif. C'est même ce qu'on lui a reproché bien à tort — car c'est pour lui un moyen de s'éclairer — si le trouble qui veut se reposer n'a qu'une forte flemme, il se repose au moins pour quelque motif quand il a pris un bon ipéca. On le représente parfois amateur d'absinthe, préférant le café à l'hôpital, plutôt militaire que médecin... exagération de caricature tout cela !

Il ne faut pas oublier que c'est à la médecine militaire que nous devons Desgenette qui s'inocula la peste pour remonter le moral des troupes, Larrey qui opéra sur tous les champs de bataille de Napoléon, Broussais l'éloquent propagateur de la saignée, et qui encore?... Plus près de nous deux anatomo-pathologistes du plus haut mérite, Kelsch et Kiener, Delorme, un professeur hors pair, Laveran qui découvre le parasite de l'impaludisme et tant d'autres!

N'empêche que les mauvaises plaisanteries et les bons mots abondent sur la profession médico-militaire ou milito-médicale, comme il vous plaira. Feuillitez les journaux dits amusants, et vous verrez!

Nous voici à l'hôpital militaire :

Le chirurgien est en train d'amputer le bras d'un dragon, qui pousse naturellement des cris frémissants :

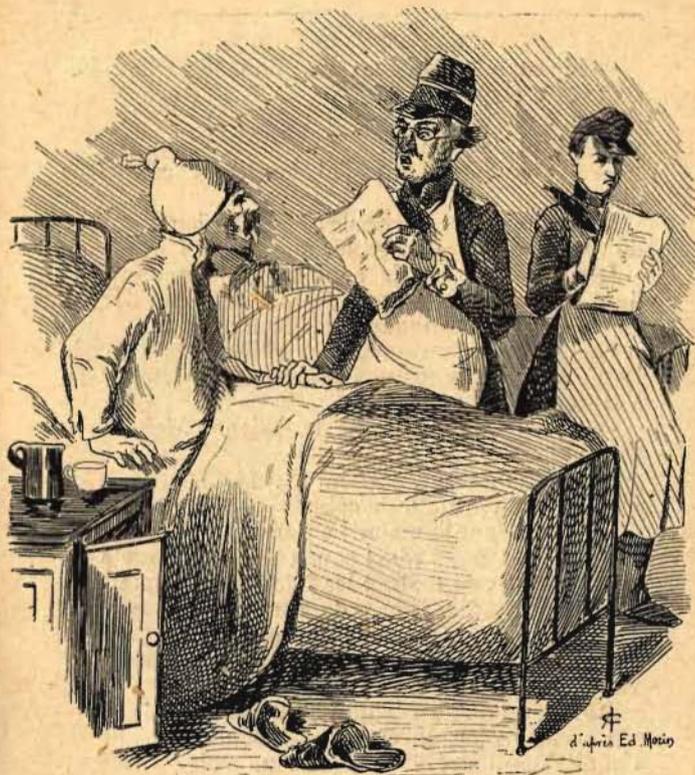
— Allons, s'écrie le major : taisez-vous mon ami... Vous avez un bras de moins, et après?... Prenez donc votre courage... à deux mains!

L'infirmier militaire vient de donner un lavement au n° 13 — son camarade qui jette les yeux sur le cahier de visite, s'écrie : « Mais tu t'es trompé, le 13 n'a pas de lavement, c'est le 15!

« Ça n'a pas d'importance, dit l'autre, je n'ai pas encore retiré la canule... et gravement il retire le piston entraînant le liquide qu'il va reporter au n° 15. La seringue étant naturellement aspirante et foulante.

Nous sommes à la visite... Le major interroge :

— Qu'est-ce que tu as, toi?



- Et vous, numéro 6?
- Mais, major, l'appétit va-z-assez bien!... c'est les jambes qui ne va pas beaucoup,
- Diette, matin et soir, bains et saignée à discrétion,

— Ma capitain... je peux pas aller à la garde-robe, sauf votre respect !

A un autre :

— Et toi clampin ?...

— M'sieu le major... j'ai une diarrhée... Une diarrhée...

Le major imperturbable : — Eh bien... tâchez de vous arranger ensemble, que diable !

Les médecins civils sont du reste quelquefois durs pour leurs confrères de la guerre qui démissionnent pour pratiquer la médecine civile.

On parlait d'un médecin militaire devant le Dr E. M. qui, du reste, a commencé ses études au Val-de-Grâce, lui aussi :

— Lui donnez-vous de la valeur ? demandait quelqu'un.

— Certainement, répond E. M. beaucoup de valeur... de l'aveur de sabre !

— Cependant le major ne porte que l'épée !

Le jeu de mots ainsi conçu aurait du reste été trop scabreux — malgré les *faïots* de la gamelle.

Voici le candidat élève de Santé, à l'examen :

— Un soldat vient vous dire qu'il manque d'appétit, de forces... Quel *adjuvant* lui ordonnerez-vous pour le faire marcher ?

Le candidat : — L'adjudant de semaine !

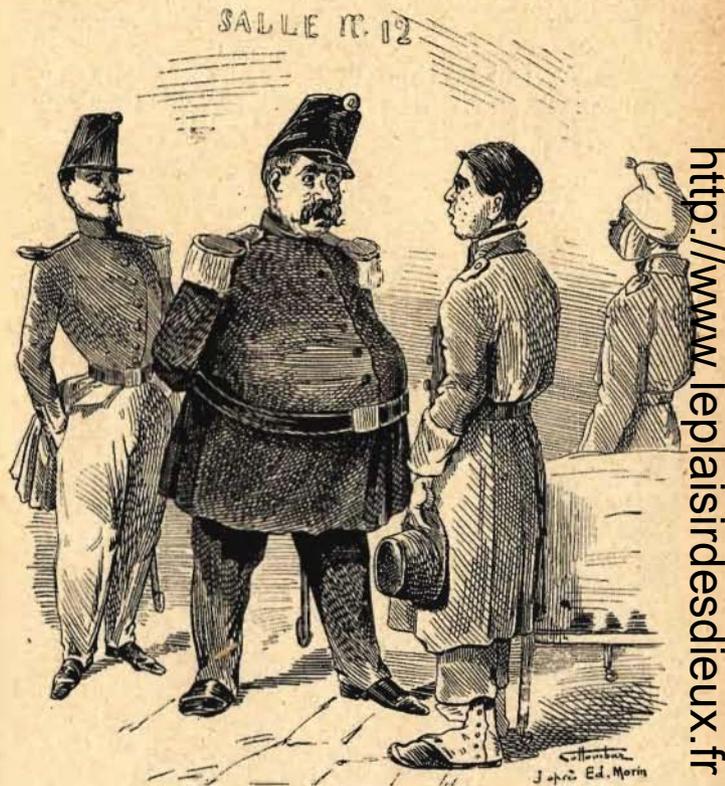
Le chirurgien en chef passe dans une salle de l'hôpital militaire, il surprend un volontaire d'un an occupé à ausculter un cœur :

— Qu'est-ce que vous fichez là ?

— J'auscultais un cardiaque...

— Et vous entendiez quelque chose ?

— Oui, c'est une insuffisance mitrale, avec un souffle très net...



— Souffrez-vous, jeune homme, souffrez-vous beaucoup ?  
 — Non, mon capitaine, ça démange seulement...  
 — Je ne vous demande pas si vous souffrez ?... Je vous dis : Souffrez-vous ! que diable, vous ne m'entendez donc pas ?

— Avez de la chance, vous ; moi, toutes les fois que j'ai ausculté, je n'ai jamais entendu que le frottement de ma moustache contre la chemise du malade ! (textuel).

A l'examen du médecin auxiliaire :

— Avec quoi transportez-vous un blessé de la ligne de feu au poste de secours ?

Le candidat (sûr de lui) : — Avec un brancard et deux brancardiers !

L'examineur (grinçu) : — Non, avec précaution.

A l'infirmerie :

— Souffrez-vous jeune homme, souffrez-vous beaucoup !

— Non mon capitaine, ça me démange seulement.

— Je ne vous demande pas si vous souffrez ?... Je vous dit : Souffrez-vous ! Que diable ! Vous ne m'entendez donc point.

Encore à l'infirmerie :

— Qu'est-ce que vous avez ?...

— Mon major, une fistule !

— Déshabillez-vous !

— Mais !..

— Déshabillez-vous, vous dis-je.

Une fois la culotte tombée, le major se met en devoir de pratiquer le toucher rectal :

— Eh ! Eh ! crie le malade.

— Quest-ce que vous avez... à crier comme ça !

— Major, je vais vous dire, si c'est pour m'asticoter le tempérament, ça va bien... continuez... mais si c'est pour la fistule... c'est à l'œil que je l'ai ! (tête du major).

Vieux cliché ! qui a même eu les honneurs de trouver un confrère pour le mettre en vers.

Rassurez-vous, nous ne les citerons pas aujourd'hui.

Un ancien chirurgien militaire rentré dans le civil, au moment d'opérer un de ses malades, lui dit :

— Oh ! ce n'est pas pour dire, mais je ne voudrais pas être à votre place pour 50.000 francs !

Un réserviste veut se faire exempter de service à cause d'une attaque de goutte :

— Farceur va, lui dit le major, tu as la goutte toi ?

— .....

— Eh bien, rien de plus simple, c'est la goutte civile que tu as... Moi je vais te faire fiche une bonne goutte *militaire* .. et ça *mobilisera* l'autre !

Conversation entre deux médecins militaires :

— Moi, j'ai deux enfants !

— Tu es donc marié ?

— Non, mais ça n'empêche point. J'en ai un qui est en apprentissage chez un charbonnier en gros...

— Bon, ça !

— Et l'autre est à l'École de Médecine...

— Ah, il est déjà si âgé...

— Mais non, il a 6 mois et il est dans un bocal de liqueur de Muller au laboratoire de Farabeuf !...

Ça pourrait continuer très longtemps ainsi... Je préfère m'arrêter ici — mais, chers confrères, croyez-moi, maintenant que tout le monde est soldat, ne vous moquez pas des médecins militaires, c'est cracher en l'air pour... oui parfaitement ! Vous m'avez compris.



Et te raconterai mon histoire... elle est drôle... Tu verras... *Au Cocher fi-tèle...* si tu as le temps ce soir! »

Et ma tournée de visites enfin terminée, descendu de fiacre, mon ami Bottensac m'avait conduit dans ce célèbre établissement où il prenait ses repas. Ce pauvre Bottensac, je l'avais laissé brillant concurrent au Bureau central, médecin distingué, élève préféré du fameux professeur Karkoff, le grand neuropathologiste et, hélas, quelle chute, ô mes amis, je le retrouvais couvert d'une houppelande mastic, un chapeau ciré sur le chef, un fouet à la main, installé sur le siège d'un fiacre de la Compagnie l'Urbaine. Tomber de l'Agrégation dans l'Urbaine, de la médecine aux petites voitures!... Quelle dégringolade! Et cependant il ne paraissait pas mélancolique, ce brave Bottensac! Aucune amertume sur son large visage! Le teint animé, la bouche souriante, le nez un peu

rouge, il était là, maintenant, assis en face de moi et... d'une *purée* qui aurait fait honte à l'éméraude du plus beau perroquet. J'avais, je l'a-



Heureux cocher de fiacre

voue, quelque peine à retrouver dans cet automédon bon vivant, le plutôt maigre et élégant camarade d'internat, que j'avais connu autrefois comme un

concurrent auquel tout réussissait, un veinard ce Bottensac!

— Vois-tu, mon vieux, un bon *perroquet*, il n'y a que ça de vrai! après une journée de *turbain*! Sais-tu que tu marches bien... ou plutôt que tu m'as bien fait marcher, Cocotte et moi... bigre, 21 visites!... Eh bien là, franchement, je ne voudrais pas être à ta place... j'aime mieux mon nouveau métier!... Toi tu es obligé de grimper les étages, quatre, cinq... en moyenne par visite, hein? As-tu seulement fait la moyenne?... Moi, je reste sur mon siège... j'y pique même souvent de bons chiens... quand ta visite est un peu longue...

— Je ne le sais que trop! fis-je. Je suis obligé de te secouer comme un prunier pour te faire repartir!...

— Et puis, continue mon ami Bottensac, tu es forcé de *jaspiner* chez tes clients... des laïus, des topos, des tartines... il faut les endormir avec de belles paroles... Moi, deux mots à Cocotte et au besoin un coup de fouet... et c'est tout! Pas de salive à user inutilement!... Toi tu te mines... mon vieux!... Tu te mines... J'ai vu ça! A peine sorti de chez ton client, tu te creuses la caboche. « Qu'est-ce qu'il peut bien avoir cet animal-là?... Ai-je bien fait de lui donner de la quinine ou de la tisane de chiendent?... Sacré... j'ai oublié de lui prescrire le médicament à la mode. » Et tu te fais des cheveux! car tu es consciencieux, toi, mon vieux!

— Cependant... essayai-je de protester.

— Ne dis pas non, tu te fais des cheveux... Je m'y connais... Je suis un peu devenu physionomiste, à force de rouler des clients, tu sais... D'un

coup d'œil, je me dis : Toi, mon bonhomme, tu as le chapeau sur l'oreille et tu sors de chez le coiffeur... tu vas chez une « petite poupée ». Eh, eh, mon gaillard ! » Ou bien, quand je vois un mon-



Il n'y a pas de semaine où je ne fasse un accouchement dans ma voiture.

sieur râpé qui a l'air triste et qui me dit : « Cocher, au Palais-Bourbon ! » je me dis : « Toi, mon vieux, tu dois avoir des tracas... ton portefeuille est moins solide sous ton bras que mon fouet dans ma main... Ce soir, tu m'en donneras des nouvelles ! » Ça ne

rate pas, mon vieux, le soir les camelots crient : « La chute du ministère ! » Et, Bottensac éclata d'un large rire communicatif.

Après une lampée, il reprit : « Moi, vois-tu, je ne me fais pas de bile ! Toujours en promenade, au grand air, je rêve le nez au vent... et, pour me distraire, je reluque les petites femmes sur le trottoir... quand, par hasard, j'en « reluque » une de « gironde », je la fais monter... à l'œil !

— Tu devrais dire au patron qu'il change son enseigne, ce n'est pas *Au Cocher fidèle*, mais *Au Cocher galant* !

— C'est plus fort que moi !... J'ai toujours été galant !... Enfin moi, je suis tranquille sur mon siège... Toi tu te fais un turban du diable ! A peine sorti : « Cette visite me sera-t-elle payée ?... Cette opération sera-t-elle honorée ? » Et tes cheveux blancs pointent, mon vieux !... Moi, je suis toujours sûr d'avoir mes 30 sous de la course et mes 2 francs de l'heure... et mes 25 centimes de pourboire... Quand on les rogne, dame, je me paye le luxe d'une *engueulade* au client ! Mon vieux, ça c'est un *velours* !

— Oui, je sais !... Tu m'*engueules* moi-même !

— C'est que c'est amusant, tout plein, vois-tu, d'engueuler les gens chics qu'on a connu autrefois. Du haut de mon siège, je méprise tout le monde !... Ça vaut un fauteuil de ministre... et c'est plus solide !... ça vaut même mieux qu'une chaire de Professeur de Faculté... on s'y fatigue moins !...

— Tu pourrais ajouter que Cocotte est plus docile qu'un auditoire de carabins !... Ne te gêne pas !...

— Tiens, l'autre jour, j'ai entr'aperçu ce poseur de Troudemoncéant, tu sais cet imbécile qui m'a luxé et pris la place de chef de clinique de Kar-koff... ma place ! Ce que je l'ai saucé, mon vieux !...



J'aime mieux t'envoyer des clients... en écrasant quelques passants.

Et avant-hier, j'ai croisé ce crétin de Jacoby qui m'a fait échouer au Bureau central. Il traversait à pied le boulevard... Je lui ai flanqué un trac... ma roue l'a froilé... Si je l'avais écrasé, celui-là, j'aurais pas regretté l'amende !...

— Enfin, tu te paies des distractions... innocentes !

— Tu peux le dire... puis je fais aussi de la clientèle moi !

— Ah bah ???

— Oui... il n'y a pas de semaine où je ne fasse un accouchement dans ma voiture... ça me flatte... on parle de moi dans les journaux. « Un cocher de fiacre accoucheur... Un automédon docteur, etc., etc. » Ça me fait toujours plaisir... Quelquefois, c'est un décafé qui se tire un coup de revolver dans mon fiacre... J'applique le premier pansement... j'ai tout ce qui faut dans mon coffre... D'autres fois, c'est une petite amoureuse qui a avalé de la poison. A moi les antidotes !... Ou un vieux marcheur qui pique son attaque d'apoplexie dans mon fiacre, en sortant de faire ses fredaines !

On le conduit chez le commissaire du coin qui me connaît. « Donnez votre déposition, Docteur Bottensac ! » et je me redresse pendant que les sergots épatés, me considèrent avec respect...

Plus fort que feu Chassagnac, mon vieux, il n'avait découvert que le procédé d'écrasement linéaire avec sa chaîne pour les tumeurs, moi j'ai inventé le procédé d'écrasement total de la tumeur et de l'opéré !

Et Bottensac éclata de rire.

Va, je suis plus connu que toi !

Ma réputation est faite ! Verse jamais, écrase souvent... soigne toujours !!! On connaît son état !!!

— Mais alors tu me fais de la concurrence ?...

— Tu voudrais pas ! C'est par distraction et... en amateur ! Car vois-tu, la profession médicale me

dégoûte!... J'aime mieux t'envoyer des clients... en écrasant quelques passants...

L'heure de mon diner était venue. Je serrai la main à mon vieil ami Bottensac — et, vous allez rire, je sentais que j'allais envier son sort!... car il avait fini sa journée lui!... et en rentrant j'étais sûr de trouver encore des visites à faire... trop heureux si on ne venait pas encore me réveiller la nuit!... Heureux cocher de fiacre!



L'immeuble était vaste.

IMMEUBLE était vaste et luxueux — en haut des Champs-Élysées. La façade aurait dû être primée au concours. Une porte Louis XVI ornée de glaces biseautées donnait accès dans la loge du concierge. Cette loge était tout un appartement meublé à l'anglaise, meubles laqués blanc, étoffes liberty, étagères chargées de grès flambeés, originaux d'Hermann Paul et de Maurice Denis, aux murs richement étof-

fés, portières Palempurez.

— Monsieur le Dr Dain, fis-je, en m'adressant à un Monsieur en-habit noir qui lisait la *Revue des Deux Mondes*, enfoui dans une bergère.

Le Monsieur en habit noir tourna légèrement la tête ornée d'une calotte brodée de Canton et me toisa.

— C'est pour une visite? fit-il.

— Non, c'est pour une consultation.

— Alors, c'est de 2 h. à 3 h. les lundis, mercredis et vendredis, les autres jours sur rendez-vous.

— Mais, fis je, très ennuyé, ce n'est pas une



M. le docteur Dain, fis-je, en m'adressant à un monsieur qui lisait la *Revue des Deux-Mondes*...

consultation ordinaire... c'est une consultation avec un confrère... et je ne puis revenir... j'habite très loin...

Le Monsieur en habit noir daigna se lever et, après avoir rectifié le plastron de son gilet.

— A qui ai je l'honneur de parler?

— Au Docteur Mathot !

Le Monsieur en habit noir sourit d'un petit air entendu en me regardant.

— Ah !... je vous connais, c'est vous qui écrivez au *Correspondant Médical*... excellent périodique !... Je vous lis avec intérêt !... Vos fumisteries de Salle de garde, très drôle... mais vous baissez depuis quelque temps... le style surtout, le style s'aveulit.



Je fus un peu surpris de ces paroles, de la part d'un concierge...

Un peu surpris de ces paroles de la part d'un concierge, très majestueux, il est vrai, et visiblement de bonne maison, mais enfin d'un concierge ! un peu aigre, je répliquai :

— Pardon, Monsieur... je ne suis pas venu ici pour discuter presse médicale... Voulez-vous me

dire, s. v. p., si le Docteur Dain est chez lui ou si, du moins, il y a quelqu'un dans son appartement pour répondre ? ?...

Le Monsieur en habit noir sourit, s'inclinant en soulevant légèrement sa calotte point-de-Canton.

— Monsieur, vous avez l'honneur de parler au D<sup>r</sup> Dain lui-même. Que désirez-vous ?

— Comment ! fis-je, interloqué... Je vous demande mille pardons... mon cher confrère... vous me voyez tout confus de ma méprise... je vous avais pris pour le concierge de cet immeuble... Votre présence dans la loge... et...

— Honoré confrère, vous êtes tout excusé... Vous ne vous êtes pas mépris... Je suis aussi le concierge .. concierge-gérant... Mais, donnez-vous donc la peine de vous asseoir !... et il m'offrit une chaise "modern'styl".

— Je ne pouvais me douter que vous cumuliez les deux fonctions de Docteur en médecine et de por... de concierge...

— Ah, ne vous reprenez pas — de *portier*. Je n'apporte aucune vanité à ce cumul. Je suis le D<sup>r</sup> Dain, de 2 à 3 les lundis, mercredis et vendredis... les autres jours et le reste du temps je suis M. Dain, concierge de cet immeuble... Vous n'êtes pas le premier à qui ma double profession procure quelque surprise. Je vous avouerai même que j'ai déjà reçu la visite de pas mal de journalistes, venus pour m'interviewer...

— Il est en effet extraordinaire d'exercer la médecine et... la conciergerie. — Le fait doit être rare.

— Dites unique ! mon cher confrère. — Unique,

car je suis encore le premier docteur en médecine, concierge, à Paris — du moins jusqu'à présent.

Nous avions, vous ne l'ignorez pas, des confrères maquignons, des confrères marchands de vin, des confrères cochers de fiacre, voire même des confrères, fit-il avec une moue de dédain, des confrères députés et ministres — moi, j'ai innové un nouveau cumul...

— Mais, pardon, si je vous interromps, qui vous a inspiré cette idée, tout au moins nouvelle, de cumuler deux fonctions en apparence aussi incompatibles que...

— Ah, c'est tout une histoire — Prenez donc un de ces cigares... Non, celui-ci moins noir... c'est un de mes clients qui me les envoie directement de la Havane. Un client reconnaissant !... il en est encore quelques-uns ! Voici... Mon père était médecin ; malgré ses excellents conseils, j'ai voulu faire mes études, mais après avoir terminé mon internat et subi l'ultime épreuve de la thèse, je fus fort embarrasé. Mon père, entre temps, était mort, ne me laissant que des dettes et sa clientèle dispersée. Je pouvais concourir... l'idée de végéter pendant plusieurs années en poursuivant un titre ne me séduisit pas. Je n'avais du reste aucun moyen de m'établir à Paris et je ne voulais pas aller en province. J'aurais pu, comme tant d'autres, me faire boockmaker, vendre des bicyclettes ou m'établir marchand de vin de champagnes médicamenteux ou autres... les bailleurs de fonds m'ont manqué. J'avais un ami architecte, c'est lui qui est l'auteur de ce superbe hôtel !... « C'est bien ennuyeux que mon père ne m'ait pas laissé de rentes, ne cessai-je de répéter à mon ami, j'aurais loué un apparte-

ment dans ton hôtel!... » Un jour il me répondit : si tu ne peux devenir mon locataire — la place de



La demoiselle du premier a déchargé 2 coups de revolver sur son amant de cœur, le comte Décavé

gérant est vacante, prends-la donc... je te présenterai au propriétaire! — « Mais voudrait-il d'un

docteur pour gérant? » — Sans doute! Ça ne peut donner que de la plus-value à son immeuble. Tout le monde n'a pas un médecin comme gérant!... Remarque que c'est une sécurité pour les locataires. On avait jusqu'ici le gaz et l'eau, voire le téléphone... On aura maintenant le médecin à tous les étages! Tu saisis la commodité de la chose! Un locataire est malade au milieu de la nuit — Un locataire a la migraine — Jean, faites-moi monter le concierge! C'est très commode, et ça vaut au moins 800 francs de plus par appartement!

— En effet, fis-je, il n'y a qu'un sot préjugé qui pourrait s'opposer à une combinaison si avantageuse pour tout le monde!

— Notez, mon cher confrère, que quand il y a un assassinat, un suicide, quand une bonne accouche clandestinement... eh bien, le docteur-concierge est là, sur les lieux, pour constater le fait *flagrante delicto* — et rédiger son rapport médico-légal!

Tenez, il y a trois jours, la demoiselle du premier a déchargé deux coups de revolver sur son amant de cœur, le comte Décavé... Immédiatement j'ai pu procéder au premier pansement et j'ose dire que j'ai été pour beaucoup dans l'heureuse guérison du comte... Je suis très utile et très occupé...

— Et très bien logé, fis-je, en jetant un coup d'œil d'amateur sur le mobilier de mon confrère.

— Vous ne voyez rien, ici — C'est mon anti-chambre. Mon valet de pied se tient ici pour recevoir les visiteurs... mais tenez, voyez ce petit salon japonais, il me sert de fumoir... A côté, la serre,

très commode quand je donne des réceptions confraternelles... J'espère que vous me ferez l'honneur d'accepter une invitation pour mes vendredis... le Ministre de la Marine, un vieil ami à moi, y vient. Aucune cérémonie... On cause un peu politique... Ah, jamais de l'Affaire, c'est interdit formellement mais on fait un peu de musique, du Wagner... on récite des vers symboliques: « *Le Sire Hanot* » du poète Rusetant et « *Le Cordon brisé* » de Surlédivan... Tenez, voici ma salle de bain, en marbre du Piémont...

— Superbe, fis-je!

— Vous voyez, continua le D<sup>r</sup> Dain, que je n'aurais jamais été si bien logé si je m'étais établi à mon compte...

— Surtout aussi bon marché, fis-je finement.

— Ah, oui! Au prix où sont les appartements, croyez-moi, il vaut mieux être concierge que locataire... Du reste n'est pas Pipelet qui veut...

— Nous avons même eu des *Pipelets* illustres en chirurgie...

— Ah oui, Pipelet l'ainé avec ses travaux sur l'anus artificiel et les hernies épiploïques... Pipelet le jeune aussi! L'anatomie du cordon!

— Je vois, cher confrère, que vous êtes très versé dans les... *Pipelets historiques* et confraternels...

— Et en fait de pipelet, vous pensez naturellement (*que je tire le cordon la nuit?*)

— Au moins quand la délivrance se fait attendre, répliquai-je, non moins finement.

Mon confrère daigna sourire de cette répartie et je le quittai, après avoir fixé le jour de notre consultation, enchanté d'avoir fait la connaissance d'une originalité nouvelle. Le D<sup>r</sup> Dain est très demandé en consultation bien qu'il ne partage pas — la modicité de son prix de loyer lui permet cette exceptionnelle habitude.

FIN

## APRÈS-DIRE

---

Ici finissent « *Les Fumisteries de la Salle de Garde* ». Sans doute, il nous serait facile de prolonger la série, pour peu que les anciens collègues voulussent bien nous y aider en attachant leur petit grelot à la Folie que, pour eux, nous avons secouée ! Ils trouveront toujours en notre sympathique éditeur et confrère, le voyageur français Labonne, un secrétaire fidèle, heureux de recevoir leurs hilares communications avec cette joie que tous les éditeurs éprouvent à la perspective d'une nouvelle édition possible !

« *Plus on est de fous, plus on rit !* » Du fond de vos provinces, ô confrères, envoyez-nous votre contribution à l'Etude de la Fumisterie. Pour futile qu'elle paraisse, elle servira au plaisir de tous et vous aurez, en luttant contre votre paresse épistolaire, bien mérité de la confraternité nosocomiale !

Le rire est le seul médicament que nous aimions à goûter, nous autres médecins, qui en ordonnons de si amers. En dépit des gens graves, disons-le, il est salubre aux médecins, ce rire, indice d'une bonne santé, ce rire, signe de vigueur morale, ce

rire qui nous aide à supporter les ennuis de notre pénible profession !

J'ai essayé de bercer notre ennui, voire notre pessimisme, en racontant des traits de nos anciens où apparaissent une gaité particulière à une race disparue et qui semble bien l'avoir emporté avec elle. Je serais charmé qu'on me démontrât le contraire.

## POSTFACE

---

Comme tout livre, si médiocre soit-il, doit avoir sa moralité, j'ai voulu recommander aux confrères qui sont entrés dans la pénible carrière, de rester gais, parce que c'est la meilleure façon de rester jeune. J'ai essayé de montrer que d'illustres Maîtres avaient conservé, au milieu des déboires de la profession, la bonne humeur qui est un symptôme de santé morale.

Historiographe fidèle des gaités d'antan, nous serions heureux, mon illustrateur et moi, si notre tâche finie et avant d'inscrire le fatidique mot « *fin* », nous pouvions être sûrs d'avoir déridé le front solennel d'Hippocrate. Car, si ce petit livre a égayé quelque confrère soucieux au milieu de sa clientèle, notre but sera atteint et, comme dit l'autre, nous n'aurons pas perdu notre journée !

O lecteur fumisté par la lecture de nos fumisteries, à ton tour fumiste-nous et rends à l'histoire l'écho perdu des joyeux ébats d'une jeunesse trop tôt évanouie et qui s'éteindra à jamais, si tu ne t'en fais l'historien ! Amen !

D<sup>r</sup> MATHOT.

Châteauroux. — Imp. P. Langlois et Cie

TÉLÉPHONE 708-36

Bièr e \*  
\* M o r i t z

Non Alcoolisée

189. Rue de Vaugirard, P<sup>ar</sup>IS

— ♦ —  
SPÉCIALITÉ

DE

Bières pour Nourrices

— ❦ —  
 **B** IÈRE BOCK  
IÈRE DOUBLE  
IÈRE DE TABLE  
— ❦ —

LEVURE FRAICHE

PROVENANT DE NOS CAVES

— \* —  
Renseignements et Échantillons franco sur demande  
à MM. les Docteurs

# SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS

(Basée sur la Mutualité)

PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE  
4, Rue Antoine-Dubois, PARIS



## NOTE

SUR LE

Fonctionnement de la Société d'Éditions

A L'USAGE DES AUTEURS

### PRINCIPE

La Société d'Éditions, établie sur les bases de la MUTUALITÉ, a pour principe de partager par moitié, entre les auteurs et elle, tout bénéfice net résultant de la vente des Ouvrages.

### APPLICATION DU SYSTÈME

Trois cas se présentent :

1° La Société avance les frais d'établissement du volume ; 2° L'auteur avance tout ou partie de ces frais ; 3° L'auteur confie à la Société un livre déjà imprimé.

I

#### La Société avance les frais de fabrication.

L'expérience du Comité de lecture, jointe à celle du Directeur, qui connaît d'avance les demandes des libraires avec lesquels la Société est en correspondance dans les différentes villes de France ou de l'Étranger, ont permis de prévoir que le livre aurait du succès ; la Société d'Éditions avance alors tous les frais. Elle s'en rembourse d'abord, comme justice l'impose, puis la différence entre la recette totale et l'UNIQUE dépense de FABRICATION (\*) consti-

\* Les auteurs sont autorisés à apposer leur signature ou griffe sur chaque exemplaire, pour contrôler eux-mêmes le chiffre du tirage.

tuant le chiffre du BÉNÉFICE NET est intégralement partagée par moitié entre les auteurs et la Société.

Mais un livre entraîne des frais généraux : Envois aux libraires, établissement des dépôts, voyageurs-placiers, annonces, circulaires, ports de lettres, exemplaires détériorés, etc., etc., frais généraux difficiles à évaluer exactement et dont le détail serait non seulement long à vérifier, mais prêterait encore à un peu d'arbitraire de la part du comptable. Pour tout simplifier, la minime somme de 10% sera prélevée sur la recette brute pour couvrir ces frais généraux et ajoutée au chapitre de la Fabrication.

II

#### L'auteur avance les frais de fabrication ou une partie de ces frais.

Un manuscrit semble présenter trop d'aléa au Directeur de la Société ; celui-ci en prévient loyalement l'auteur, qui, cependant, pour des motifs et des intérêts personnels, tient à être édité. En ce deuxième cas, la Société soumet à l'auteur le devis exact de ce que coûtera la fabrication de son ouvrage, l'auteur avance alors une certaine somme qui lui est remboursée dès que la recette de VENTE a couvert cette fabrication. Au-delà, comme dans le premier cas, le bénéfice net est partagé par moitié. Mais si, malgré les efforts réunis et de l'auteur et de la Société, le livre ne se vend pas assez (au bout d'un an, par exemple) pour couvrir intégralement les premiers frais d'établissement, la Société, couverte ou rentrée dans ses avances, restitue à l'auteur les deux tiers de l'excédent de recette et garde l'autre tiers pour qu'elle soit remboursée de ses frais généraux.

III

#### L'auteur confie à la Société un livre déjà imprimé.

La Société remet alors à l'auteur toute la recette moins un tiers qui lui est laissé pour ses frais de

vente et de lancement. L'auteur touche donc 66%. Les thèses de Médecine, de Sciences, de Droit et de Lettres rentrent évidemment dans ce cas.

Notre système de MUTUALITÉ est, on le voit, très clair, très simple, très facile à appliquer et donne généralement de 2 à 3 fois ce que produirait le classique 10% sur le prix fort ou marqué du livre.

Du reste, deux mille volumes édités depuis dix années, par notre Société, montrent que déjà les AUTEURS ont su apprécier ce système de mutualité et que déjà nous avons su trouver sur tous les points du globe des débouchés assurant à nos livres la vente la plus rapide.

Qu'il nous soit permis d'ajouter, pour montrer que notre Société a surtout l'intérêt de l'auteur comme objectif, qu'un article de nos Statuts prélève chaque année 10% des bénéfices pour constituer un fonds de réserve.

Ce fonds de réserve est destiné à la publication de bons ouvrages de vente difficile, malgré leur grande valeur intrinsèque. Nous encourageons ainsi certains travaux et certains auteurs de talent qui trouveraient difficilement admission chez les éditeurs.

En se ralliant à nous, on fera donc à la fois une bonne œuvre et une bonne affaire, mais nous n'appelons que les auteurs qui ont absolument foi en notre Société.

Adresser toute demande à M. le Directeur de la Société d'Éditions scientifiques, qui reçoit chaque jour, sauf le dimanche, de 10 heures à midi et de 2 heures à 5 heures. Fixer, autant que possible, un rendez-vous pour ne pas attendre.

Le catalogue des ouvrages publiés par la Société est envoyé FRANCO par retour du courrier à toute personne qui en fait la demande

4, rue Antoine-Dubois, PARIS

## LA PAPAÏNE TROUETTE-PERRET

(Pepsine végétale tirée du *Carica Papaya*)

LE PLUS PUISSANT DIGESTIF CONNU



Se trouve dans toutes les bonnes Pharmacies de France et de l'Étranger sous les formes suivantes :

**L'Elixir Trouette-Perret** à la PAPAÏNE (un verre à liqueur après chaque repas).

**Le Sirop Trouette-Perret** à la PAPAÏNE (une cuillère à soupe après chaque repas).

**Les Cachets Trouette-Perret** à la PAPAÏNE (deux cachets après chaque repas).

Contre les Maladies de l'Estomac, Gastrites, Gastralgies, Vomissements, Dyspepsies.

Pour la **DIARRHÉE des ENFANTS** 1 à 2 cuillères à café de sirop après chaque repas.

Vente en Gros à PARIS: E. TROUETTE, 15, rue des Immeubles-Industriels.

## POUDRE de VIANDE DE TROUETTE-PERRET



Nous recommandons tout spécialement à MM. les Docteurs notre

### POUDRE DE VIANDE

que nous garantissons très agréable au goût, sans odeur, et d'assimilation très facile. Tous les malades, même les plus délicats, la prennent avec la plus grande facilité.

Bien spécifier: Poudre de Viande de Trouette-Perret

**DOSE:** Une à deux cuillères à soupe dans du chocolat, du lait, du bouillon, de l'eau sucrée, punch, grog, etc. Répéter cette dose deux ou plusieurs fois par jour, suivant l'effet que l'on désire obtenir.

# Pougues Saint Léger

Depuis 4 Siècles, l'eau tonique alcaline de Pougues rend aux dyspeptiques, aux gastriques, aux anémiques et aux convalescents la vivacité de leurs fonctions digestives.

Elle est non moins recommandée aux personnes bien portantes.

Elle augmentera leur appétit et les préservera des maladies souvent apportées par les eaux ordinaires défectueuses.

<http://www.leplaisirdesdieux.fr>

